

Canadiana

PER
S-400
CON

54e année, No 52

DIX CENTS

Montréal, 22 mai 1943

Université de Montréal

Le Samedi



Canadiana

LEROY

Ils projettent leur maison de demain

Les maisons de demain comporteront bien des innovations en matière de décoration intérieure. Parmi celles-ci, le linoleum occupera une place de premier plan, comme facteur de confort, de commodité et de belle apparence.

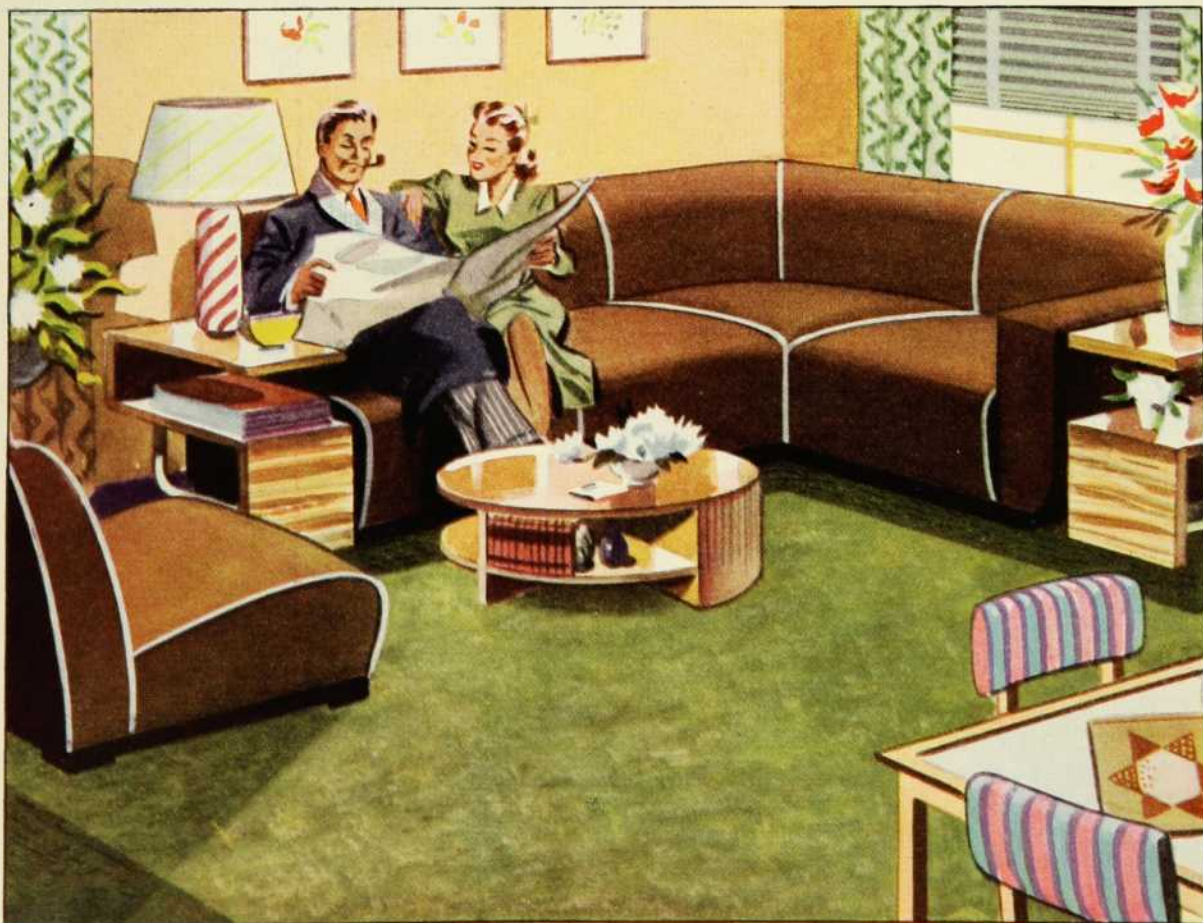


Le patron ci-dessus est le Marboleum M/54, à bordure jaune et brun et à motif marin au centre.

Le patron ci-dessus est le Marboleum M/53, à bordure vert foncé M/41. Sur le mur, le patron Muroleum No 817.



Le patron ci-dessus est le Marboleum M/63, à bordure bleu foncé M/48. Sur le mur, le patron Muroleum No 823.



Le linoleum est très recherché, actuellement, pour fins de guerre. Les divers quartiers de la marine, de l'armée et de l'aviation l'emploient sur une grande échelle. On s'en sert également sur les corvettes, les balayeurs de mines et les cargos. Ajoutée à la rareté des matières premières, cette demande exceptionnelle diminue considérablement la quantité de linoleum disponible pour le grand public. Cependant, au lendemain de la Victoire, nous consacrerons toutes nos ressources et utiliserons les découvertes que la guerre nous aura values à la besogne plus agréable de rendre les intérieurs plus accueillants et plus attrayants.

DOMINION
Oilcloth & Linoleum
Company Limited
 MONTREAL



*Votre garçon
écrit souvent
maintenant!*

...et pour une bonne raison

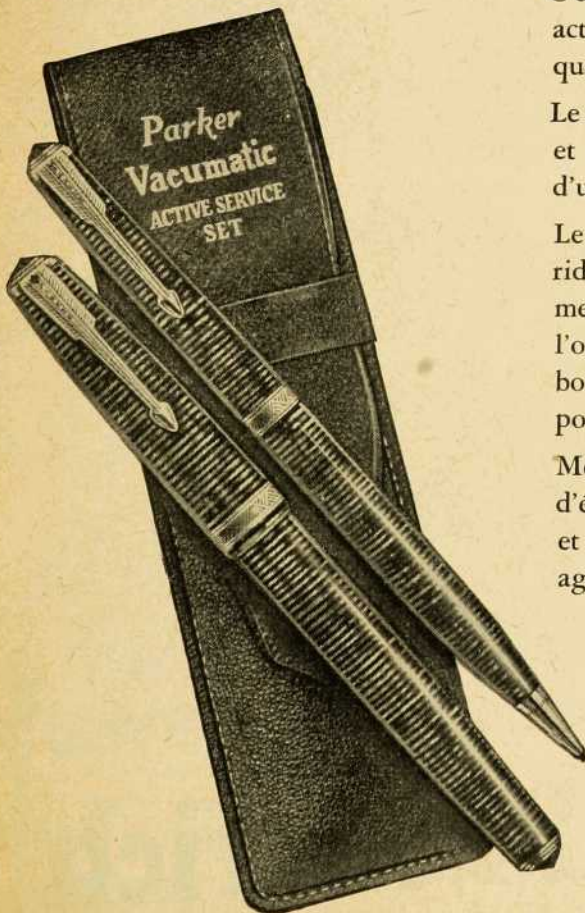
C'est facile d'écrire, maintenant qu'il a un couple Parker pour le service actif... le nécessaire d'écriture le plus populaire jamais conçu pour ceux qui sont dans les forces armées.

Le couple Parker pour le service actif comprend un stylo Parker Vacumatic et un crayon assorti, dans un bel étui de cuir qui fait juste dans la poche d'uniforme, conformément aux règlements militaires.

Le stylo Parker Vacumatic a une plume en or 14 carats, à pointe en osmium très douce, et contient beaucoup d'encre, un avantage particulièrement important pour les membres des services actifs qui n'ont pas souvent l'occasion de remplir leur stylo. Le crayon Parker assorti contient une bonne réserve de mine; il complète un nécessaire d'écriture fort pratique pour ceux qui sont en pays lointains.

Mères, épouses, amies... facilitez à ceux qui vous sont chers la tâche d'écrire souvent. Envoyez-leur un couple Parker pour le service actif... et écrivez-leur souvent vous-mêmes... il n'y a rien qui leur soit plus agréable qu'une lettre du pays.

THE PARKER FOUNTAIN PEN COMPANY LIMITED
TORONTO CANADA



GARANTI POUR LA VIE
Parker

VACUMATIC

◆ Les stylos portant le losange bleu sont garantis pour la vie de leurs propriétaires contre tout, excepté la perte et le dommage volontaire, moyennant 35¢ pour frais d'assurance, d'emballage et d'envoi, à condition que le stylo soit envoyé au complet pour recevoir ce service.



Pour maintenir les stylos en service actif, employez Quink. Elle contient le Solv-x magique qui nettoie votre plume en écrivant, prévient la corrosion et la décomposition.

COUPLE PARKER POUR LE SERVICE ACTIF, stylo Major Vacumatic et crayon assorti dans un bel étui de cuir, \$15.00. Autres couples pour le service actif, de \$5.75 à \$10.00.

Une dramatique épreuve lança le premier programme du Caoutchouc Synthétique sur ce continent

Dès le début de la guerre, bien des gens savaient, en Amérique du Nord, ce qui se passait. Ils en connaissaient long, par exemple, sur le caoutchouc synthétique et recommandaient l'adoption d'un vaste programme. Ainsi, dès 1940, des centaines de ces personnes achetaient des pneus Silvertown de B. F. Goodrich, dont plus de la moitié du caoutchouc était de l'Amériopol, le synthétique de B. F. Goodrich. Ce furent là les premiers pneus contenant du caoutchouc de synthèse, offerts aux automobilistes du continent américain. Des centaines de firmes importantes et de citoyens achetèrent et éprouvèrent ces pneus sur toutes sortes de routes. — Ils subirent l'épreuve sans broncher ; plusieurs usagers en obtinrent plus de 30.000 milles d'usage.



Aujourd'hui, il s'agit d'une épreuve différente. Sur tous les fronts, le synthétique rencontre des conditions que la paix ne présenterait jamais. Mais grâce au savoir obtenu avant la guerre, B. F. Goodrich produit aujourd'hui des articles de caoutchouc synthétique qui ont plus que rattrapé déjà l'avance de 20 années qu'avait l'Axe fasciste. Nous fabriquons aujourd'hui des pneus contenant moins d'une livre de caoutchouc naturel, des semelles pour tanks, dégivrateurs d'avions, réservoirs d'essence scellant les trous de balles, tuyaux en caoutchouc synthétique. Mais notez qu'il n'y en a pas encore assez et que l'Armée et la Marine ménagent le caoutchouc, tout comme vous !



Après la Victoire, votre voiture neuve aura probablement des pneus faits en tout ou en partie de caoutchouc synthétique. Rappelez-vous alors un fait : Il y a plus de 2 ans 1/2, B. F. Goodrich était la seule compagnie offrant au public des pneus de caoutchouc synthétique. Nous avons naturellement plus d'expérience que quiconque de la construction de ces pneus et de leur performance dans toutes sortes de conditions. Ainsi, nous pouvons assurer que les pneus d'après-guerre seront excellents en qualité et en sécurité. Le nom de B. F. Goodrich, qui a toujours signifié "Premier en Caoutchouc" a pris le sens plus important encore de "Premier en Caoutchouc Synthétique".



Quelques-unes des grandes firmes qui achetèrent des pneus d'Amériopol en 1940 et 1941 :

AETNA LIFE INSURANCE
AMERICAN CAN
BORDEN COMPANY
J. I. CASE COMPANY
GENERAL BAKING CO.

GENERAL OUTDOOR
ADVERTISING CO.
GEO. A. HORMEL & CO.
INGERSOLL-RAND
KELLOGG COMPANY

PACKARD MOTOR CAR CO.
PET MILK SALES CORP.
STANDARD BRANDS INC.
SWIFT & COMPANY

Dans la Paix ou la Guerre

B.F. Goodrich

PREMIER EN CAOUTCHOUC

CARNET EDITORIAL

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél.: PLateau 9638*

Président: FRED POIRIER
Vice-prés.: GEO. POIRIER
Surintendant: ALBERT PLEAU

Rédacteur en chef:
FERNAND DE VERNEUIL

Chef de la publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Gérant de la circulation:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:

WILFRID DAoust
20, 11e Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, St-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham,
Saint-Jérôme, Joliette, etc.,
et les environs.)

A Québec et Lévis:
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au
Cap-de-la-Madeleine:
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippo,
Trois-Rivières

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

ABONNEMENT CANADA

Un an \$3.50
Six mois 2.00
Trois mois 1.00

ETATS-UNIS

Un an \$5.00
Six mois 2.50
Trois mois 1.25

HEURES DE BUREAU:

9 h. a. m. à 5 h. p. m.
Le samedi, 9 h. a. m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

LE PARACHUTE



C'EST une belle invention, le parachute, c'en est une excellente aussi parce qu'elle est utile et le sera davantage encore quand on en comprendra mieux la valeur philosophique.

Cela vous étonne, qu'un parachute ait des accointances avec l'éthique et la psychologie? Il ne faut pourtant s'étonner de rien dans la vie, sinon de pouvoir encore s'étonner de quelque chose et l'on peut facilement démontrer que le parachute est un objet de première nécessité que la plupart des gens croient superflu.

Il faut être oiseau pour s'en passer et ceci nous apprend qu'un simple moineau fait continuellement preuve d'une évidente supériorité sur l'homme. Essayons donc de nous élaner, comme lui, du haut d'un toit dans le vide en nous fiant à nos seuls moyens naturels et nous aurons toutes les chances de ne pas arriver simplement sur le trottoir ou sur le gazon, mais à l'hôpital et peut-être à la morgue.

Tels sont les résultats du mouvement uniformément accéléré dont la loi régit la chute des corps dans le vide quand on n'a pas de parachute.

La philosophie peut déjà y trouver son compte puisque la leçon du parachute, ou plutôt du manque de parachute nous enseigne qu'il ne faut jamais préjuger de ses forces ou de ses capacités, ni surtout se croire plus malin que les moineaux que nous côtoyons dans la vie, c'est-à-dire les personnes les plus humbles de condition.

Un corps tombe dans le vide avec une vitesse toujours croissante et, par une association d'idées qui n'a, malgré les apparences, rien de paradoxal, cela me fait penser à la marche du progrès moderne. Lui aussi, "tombe" sur nous avec une valeur de vitesse toujours plus considérable à mesure que le temps passe.

La pierre qui choit dans l'espace et le progrès qui tombe dans la vie accélèrent tous deux leur vitesse dans des proportions à peu près semblables; c'est pourquoi les vingt dernières années ont été aussi fécondes en inventions que tout le siècle précédent, lequel siècle avait vu plus de choses nouvelles que les cinq ou six autres l'ayant précédé.

A ce train-là on n'envisage l'avenir qu'avec un peu d'inquiétude et des idées en point d'interrogation. Même en admettant que le progrès soit du confort — ce qui n'est pas prouvé — nous ne devons pas oublier que l'excès ne vaut rien, en quoi que ce soit, et que trop de confort est un genre d'excès tout comme un autre.

Il serait peut-être prudent d'accrocher un parachute au progrès...

Il y a tout juste trente fois dix ans un bambin de cinq ans montait sur le trône de France et devait donner son nom à son siècle parce que son long règne fut celui d'une époque de progrès brillant, le siècle de Louis XIV. N'empêche qu'en ces temps, peu lointains malgré tout, c'était du luxe que de s'éclairer à la chandelle et l'on mettait dix jours à faire un trajet qui demande une seule heure d'avion maintenant.

On écrivait alors avec des plumes d'oie et l'on battait le briquet pour allumer du feu; il n'y avait pas encore de dentistes, mais des arracheurs de dents avec des tenailles et le grand roi ne voulut jamais leur confier sa mâchoire où de rares chicots ne fleuraient pas le jasmin. On ignorait les cigares, les sommiers élastiques et le tout-à-l'égout; on croyait encore que le soleil tournait autour de la terre et que celle-ci était plate comme une galette. Ce fut tout de même un grand siècle avec de grands savants.

Arrivons à Napoléon, c'est plus près de nous; le progrès a marché et l'on pourrait croire que le puissant empereur lui dut bien des facilités pour l'accomplissement de son œuvre prodigieuse. A cette époque pourtant, il n'y avait ni chemins de fer, ni bateaux à vapeur et celui qui aurait parlé de combattre dans l'air se serait fait enfermer comme fou. On ne pensait pas au téléphone, à la machine à écrire, à celle à coudre, à la lumière électrique, à l'automobile, aux mitrailleuses, aux sous-marins et au cinéma.

A bien d'autres choses encore, qui ne sont venues, comme les vitamines et la radio, que beaucoup plus tard.

Napoléon avait une rude caboche et ne s'émotionnait pas facilement; tout de même s'il revenait parmi nous, la stupéfaction lui mettrait probablement les méninges à l'envers et il se demanderait s'il n'aurait pas dormi cent vingt siècles au lieu de cent vingt ans.

Et dans seulement un siècle d'ici, qu'est-ce que ça sera sur la terre?...

Ai-je raison de vous dire que le progrès nous tombe sur la couette avec la vitesse continuellement accrue de la pierre qui dégringole dans le vide!

On s'amuse fréquemment — moi comme d'autres — à imaginer ce que deviendra notre boule terrestre dans cent ans, mille ans ou davantage avec tous les "perfectionnements" que l'avenir lui réserve. Pour peu que l'on réfléchisse on comprend que pointer sur cet objectif-là c'est taper dans le vide parce que tout ce que l'on peut supposer sera toujours au-dessous de la réalité future.

Un temps viendra peut-être que les poules auront des dents, les crocodiles des larmes et les hommes de la sagesse...

Des jours viendront sûrement que les hommes dissocieront l'atome, neutraliseront la pesanteur et communiqueront avec d'autres planètes, mais ils auront encore, pour la plupart, dans le crâne, la cervelle d'un fauve et, dans cette cervelle, des ambitions accrues en raison de leur science acquise.

Le progrès qui arrive trop vite est comme les fleurs qui poussent trop tôt, ça ne dure pas. Il y a toutefois cette différence, que les fleurs fanent et disparaissent pour faire place à de plus belles tandis que le progrès devenu inutile va grossir les fonds de magasin de l'humanité dont ils encombrant fâcheusement la vie.

Il lui faut nécessairement un parachute qui serait, pour la circonstance, un parascience.

Je n'ai pas une mentalité d'écrivain et ne demande nullement que le monde aille à reculons mais qu'il mette un peu plus de discernement et surtout de logique dans l'hospitalité qu'il accorde à tout ce qui se pare de l'étiquette de progrès, qu'il sépare cela en trois catégories: l'utile, l'inutile et la nuisible. Ensuite qu'il fasse de même pour les inventeurs des choses ainsi classées.

Cela permettra de les récompenser sans retards de leurs mérites.

Aux utiles, on donnera un grade quelconque dans la société, avec accompagnement des honneurs et profits attribués à ce grade.

Aux inutiles on donnera la chance de se faire marchands de bananes ou cireurs de bottes, ce qui sera tout de même les faire monter en grade puisqu'ils pourront ainsi rendre de menus services à la société.

Quant aux nuisibles, on les pendra tout simplement, et cela le plus tôt possible, ce qui sera faire de la bonne politique préventive comme on fait de la médecine du même genre.

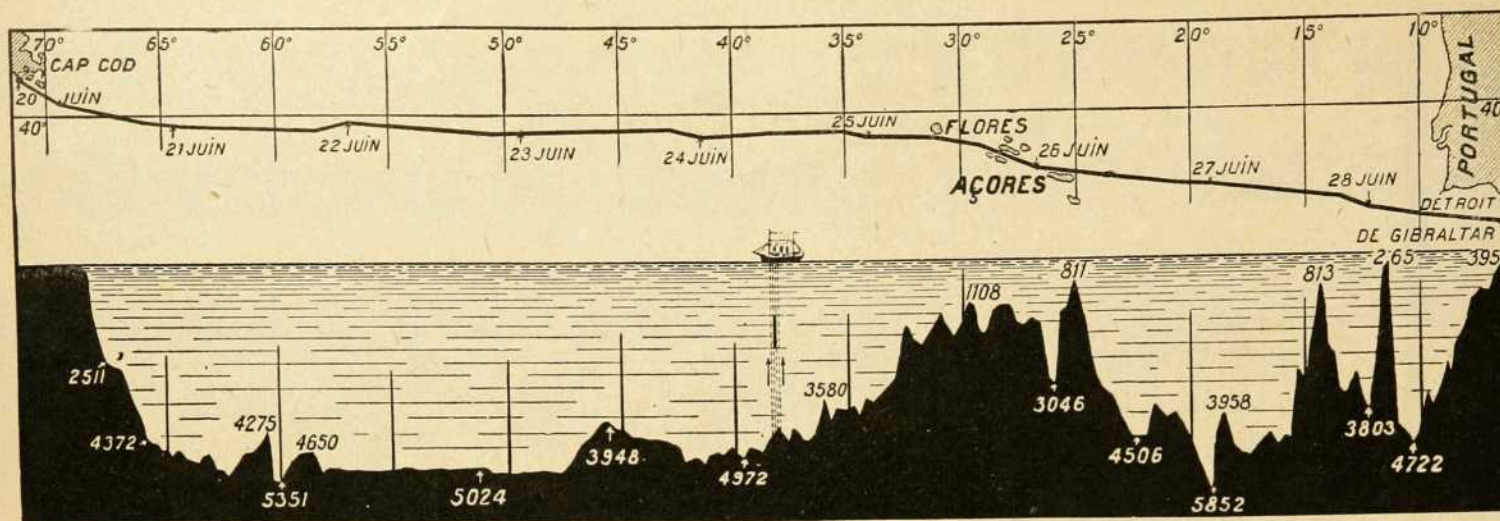
C'est sur ce patron-là qu'on pourrait, surtout qu'on devrait bien fabriquer le parachute à progrès, autrement dit parascience.

Ensuite on respirerait plus à l'aise sur la boule terrestre et la chose n'est pas impossible à réaliser.

Il n'y aurait qu'à retirer tout d'abord de la circulation et à envoyer dans un autre monde ceux qui ne seraient pas de cet avis-là. Ce serait un bon nettoyage en prévision de l'assainissement final.

Et peut-être aussi le meilleur moyen d'augmenter rapidement la proportion des braves gens sur la terre.

Fernand de Verneuil



Dans la gravure du haut et dans celle de gauche en bas, le sondage des mers par les ultra-sons ; on est ainsi arrivé à établir avec précision la configuration du fond de l'Atlantique entre l'Europe et l'Amérique. En bas à droite, a curieuse expérience d'un chimiste français pour la conservation musicale de la viande.

LES MYSTÈRES DU SON

Chronique documentaire

Par

LOUIS ROLAND

SI L'ON DEMANDE au dictionnaire ce qu'est le son, il dit tout bonnement que c'est le bruit en général, ou encore une sensation que perçoit le nerf auditif. Ce n'est pas très malin et ça manque fort de précision. Un professeur d'acoustique en donnera des explications savantes qui n'expliqueront rien, mais un vrai savant, à condition de n'être pas vaniteux, répondra qu'on le sait sans le savoir, ce qui n'est pas compromettant.

C'est d'ailleurs ce dernier qui aura raison. Evidemment il y a de très belles théories sur les vibrations sonores qu'on a mesurées en long, en large et en nombre ; on en connaît le compte exact pour tel son et pour tel autre, on les reproduit à volonté et ça fait quelquefois de la musique mais, à tout prendre, on ne sait pas grand'chose.

On ne sait même pas, malgré tout le bruit qui nous entoure, si le son existe réellement ; on a discuté et l'on discutera encore très sérieusement là-dessus avec de bons arguments pour ou contre.

Admettons — ce qui est d'ailleurs prouvé — que le son soit une sensation personnelle à la plupart des êtres vivants et nous saurons, par contre, que le silence absolu devient alors la chose probablement la plus rare au monde. Même dans la maison la plus tranquille, au loin dans la campagne et par la nuit la plus calme, il y a toujours des bruits ; ils sont à peu près imperceptibles mais saisissables tout de même en y concentrant son attention. Quant au silence parfait, il est autant dire impossible à trouver.

Il n'existe guère que dans les grandes profondeurs des mines abandonnées où il devient alors une sorte de phénomène terrifiant. L'oreille en vient à se fatiguer douloureusement à épier avec persistance le bruit le plus léger, mais en vain. Dans un tel endroit les battements du cœur et la circulation du sang dans les artères deviennent perceptibles à l'oreille.

L'oreille humaine n'est pas un appareil de réception sonore bien sensible, bien qu'on puisse croire le contraire ; il y a des sons qui nous échappent et que les chiens entendent, et nous serions surpris

d'apprendre que bien des insectes crient ou chantent, mais nous sommes trop « durs d'oreille » pour les entendre. On a sans doute tort de dire : « Muet comme une carpe » ; c'est peut-être un poisson très bavard...

Depuis quelques années on parle beaucoup des ultra-sons. C'est, par définition, des ondes sonores muettes, qualificatif injuste, puisque c'est nous qui sommes sourds à leur voix, mais passons. Ces ondes-là, celles des ultra-sons existent en bien plus grand nombre que celles que nous entendons, et ceci n'est pas fait pour nous donner une fière idée de nos capacités auditives. Avis à ceux qui prétendent ne croire qu'à ce qu'ils entendent.

On s'en sert, de ces ondes-là pour remplacer la sonde lente et malcommode servant jadis à mesurer la profondeur des mers. Cette sonde par les ultra-sons est fort ingénieuse et pas mal compliquée, et sa description ne saurait trouver place ici ; cela ne l'empêche pas d'être d'usage courant et de rendre de précieux services.

Les ultra-sons peuvent faire bien des autres choses encore.

Beaucoup de personnes seront sans doute surprises qu'ils peuvent faire bouillir de l'eau, de l'huile ou du mercure, et faire une sorte d'émulsion de ces trois corps que l'on n'avait jamais combinés auparavant. Certains ultra-sons tuent les microbes et d'autres peuvent jeter à terre un mur de briques. On se demande si les fameuses trompettes de Jéricho ne faisaient pas entendre des ultra-sons...

Toujours avec les ultra-sons, on peut conserver frais des œufs pendant des mois entiers ou encore les faire cuire sans élever pour cela leur température.

Des instruments de musique ordinaire peuvent émettre une certaine quantité d'ultra-sons concurrentement avec ceux que nous entendons, de même que l'ampoule électrique nous éclairant projette une proportion de rayons ultra-violets.

Un chimiste français a fait une curieuse expérience ; il a mis un morceau de viande fraîche dans deux boîtes qu'il a fermées hermétiquement ; les deux boîtes ont été placées dans les mêmes conditions de température mais l'une des deux a été soumise, pendant quinze minutes chaque jour, aux ondes vibratoires d'un accordéon. Quatre jours plus tard on a ouvert les deux boîtes : dans l'une — celle à laquelle on avait servi la musique — la viande était parfaitement fraîche, mais dans l'autre la viande commençait à se gâter.

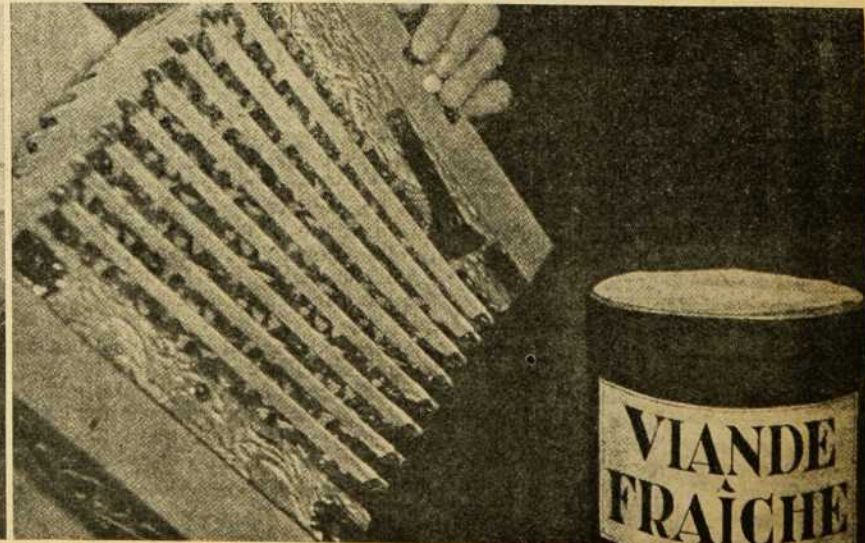
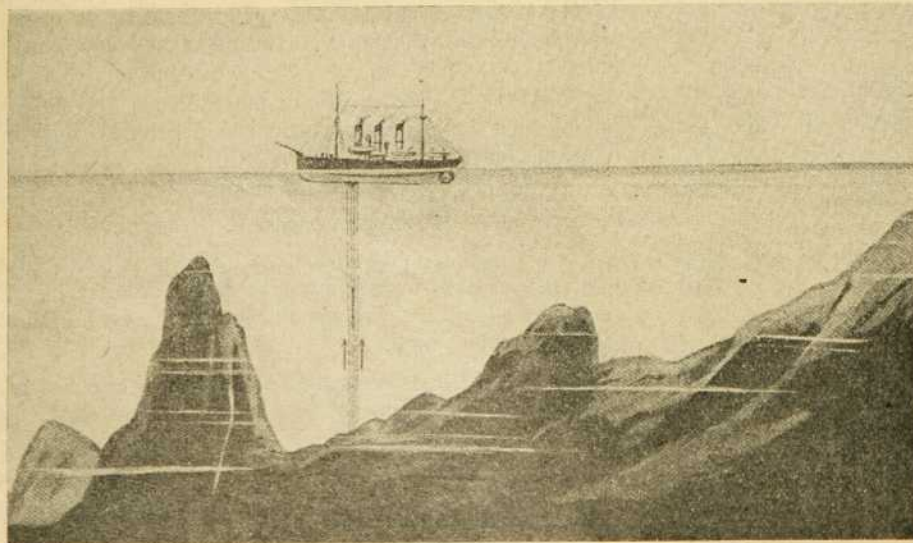
On disait jusqu'ici que la musique adoucit les mœurs, mais elle conserve la viande par surcroît c'est encore mieux.

Autre chose encore. Un ingénieur-conseil de la General Electric Company, à Schenectady, a constaté que la liquéfaction des gaz est facilitée par le sifflement et, dans un autre laboratoire, il a été établi que le son de certains instruments, et dans des conditions spéciales, peut faire défier aux liquides les lois de la gravité.

Nous voici loin de la banalité des bruits ordinaires ou de la simplicité d'*Au clair de la lune* avec tous ces faits qui sont aujourd'hui nettement contrôlés, et nous sommes encore loin de connaître tout ce qui se rapporte au son !

Il ne s'agit pourtant point de mystères dans tout ceci, mais de manifestations très naturelles ; seulement elles sont quelque peu en dehors de notre routine acoustique, et c'est pourquoi nous aurions tendance à y voir du merveilleux.

Il est bien d'autres choses encore qui sont dans le même cas.



DANS LE MONDE SPORTIF

Par OSCAR MAJOR

CHOSSES ET AUTRES

■ Lors de leur voyage, en Californie, les joueurs du Canadien ont visité la ferme de Jim Jeffries le jour même de son 68ième anniversaire de naissance. L'ancien champion mondial des boxeurs poids lourds leur a affirmé qu'il se sentait encore de taille à boxer trois rondes sans trop se fatiguer... Il expliqua à Jos Benoit, l'aïlier droit du Canadien, le grand oublié de la N. H. L. cette année, les impressions curieuses que ressent un boxeur mis hors de combat : On peut comparer cet instant à l'audition d'un orchestre. Lorsque le boxeur est frappé à la pointe de la mâchoire avec assez de force pour être envoyé à terre et y rester évanoui, il lui semble immédiatement qu'il entend une symphonie. Les cornets résonnent avec fureur, les flûtes poussent des cris perçants, les timbales roulent, les tambours retentissent, les cymbales tintent et les cors sonnent solennellement. Puis, les jambes de l'homme commencent à s'agiter, il cherche à saisir de l'air avec ses mains. Et la musique s'affaiblit de plus en plus. L'infortuné boxeur est toujours étendu sur le matelas. L'arbitre compte lentement, mais avec précision. Le boxeur ne voit pas les doigts qui s'agitent, sonnait le glas et scandant sa déchéance. Il essaie seulement d'entendre l'orchestre qui joue en s'éloignant. Maintenant, le roulement du tambour est si faible qu'il semble lointain ; la grosse caisse est encore perceptible, mais les cornets résonnent si légèrement que les instruments paraissent être à une longue distance. Ce temps dure un siècle ! Et pourtant l'arbitre en est seulement au chiffre 7... Le boxeur mis hors de combat croit avoir entendu la musique pendant de longues heures. Il tente de lever la tête. Il tend ses nerfs. Sa face dit son agonie. S'il pouvait seulement entendre les flûtes encore ! Trop tard ! Il perçoit à peine le son du cornet, qui tout à coup s'arrête. C'est la mise hors de combat. Tant que vous pouvez entendre une note, a dit le grand Jim, vous avez une chance de reprendre vos sens. Mais si elle s'arrête complètement, il n'y a plus d'espoir.

■ Savait-on que John Katan, le gros lutteur russe de 235 livres que le sergent Yvon Robert a rencontré trois fois en un mois, avait plusieurs cordes à son arc ? Il est un excellent leveur de poids et l'un des champions du monde au crochet. Jeu de doigts jeu de vilain !... Wes Flowers, le lanceur gaucher des Royaux, de 210 livres, 6 pieds 2 pouces, a reçu sa démobilisation de la marine américaine, à cause d'une hypertrophie du cœur et d'un os fracturé de la cheville... L'un des fils de Gene Brosseau, ancien champion boxeur amateur, entend devenir lutteur et non pas boxeur... Jules Racicot reviendra au bercail comme promoteur de boxe, pendant que Sam Gibbs retirera une longue épine du pied aux membres de la Commission à rentrer sous sa tente, du moins au point de vue promoteur de combats de boxe... Jacques Fournier, ancien premier but des Royaux de Montréal de 1911-1912, et du Brooklyn de 1925-26-27-28, est aujourd'hui gérant des Mud Hens de Toledo, de l'Association Américaine... 500 ans avant J.-C., les vainqueurs des courses à pied furent exempts des taxes gouvernementales. A leur retour des compétitions, on brisait une section des murs de la ville afin qu'ils pussent entrer sans passer par les portes de la cité, comme tous les mortels du temps devaient faire. C'est dommage que Gérard Côté soit né 2403 ans trop tard !... Des voleurs ont soulagé, pour une somme de \$227, Pete Audette, gérant des boxeurs Johnny Greco, Tousignant et Bibeau.

■ La culture physique et plusieurs autres sports sont des plus encouragés au camp militaire de Petawawa, Ontario. On y compte 45 clubs de balle molle, 30 équipes de baseball, un grand nombre de boxeurs, de lutteurs, de coureurs à pied et de nageurs. Comme nous l'écrivit Gérard Charbonneau, un ancien camarade du « Samedi », le camp de Petawawa est un endroit où le soldat sportif peut s'en donner à cœur-joie. Il y trouve tout ce qu'il désire en fait de sports : jeu de dames, quilles, ping-pong, etc. Incidemment, Gérard nous apprend qu'il s'est gagné une place comme lanceur de l'un des

clubs de baseball, aux côtés des jeunes joueurs suivants : Armand Houle, premier but du Mason's Parker, de Coaticook qui a remporté la coupe, l'an dernier, dans la Ligue des Cantons de l'Est, R. Mignault, lanceur du Rivière-du-Loup, Trépanier, ex-joueur des Trois-Rivières, et plusieurs autres jeunes athlètes qui ont fait leur marque dans le monde de l'amateurisme de notre province.

■ Des milliers de Canadiens qui avaient été rejetés de l'armée pourront s'enrôler de nouveau pour service actif, grâce à un nouveau plan en vertu duquel on corrigera les défauts physiques corrigibles. On mentionne spécialement parmi ces défauts physiques la hernie et les varices, qui comptent pour plus de 10% dans les causes de rejet de l'armée. Toutes les imperfections physiques remédiables seront corrigées par des opérations ou des traitements, après admission dans l'armée. Les volontaires de cette catégorie recevront la solde de l'armée, ainsi que les allocations, durant leur traitement et leur convalescence... Ce plan n'a pas seulement l'avantage d'être une mesure immédiate pour permettre aux hommes d'entrer dans l'armée, il rendra aussi les citoyens plus en santé pour l'après-guerre... En dépit des activités de l'ennemi, les pêcheurs du Canada, sur la côte de l'Atlantique, ont apporté près de 13,000,000 de livres de poisson en un mois, contre 8,500,000 livres en juin 1942. Les trois provinces maritimes accusent une augmentation.

■ Pendant un marathon, Gérard Côté se contente de boire du thé. Lors de la récente épreuve de Boston, Gérard offrit plusieurs fois de ce breuvage excitant à Johnny Kelley, de l'armée américaine, son plus dangereux rival... Gérard, qui célébrera son 30ième anniversaire de naissance le 28 juillet prochain, nous dit qu'il est émerveillée de la tenue du vétéran marathonien Clarence Demar, à qui les médecins avaient prédit une courte carrière, il y a 15 ans.

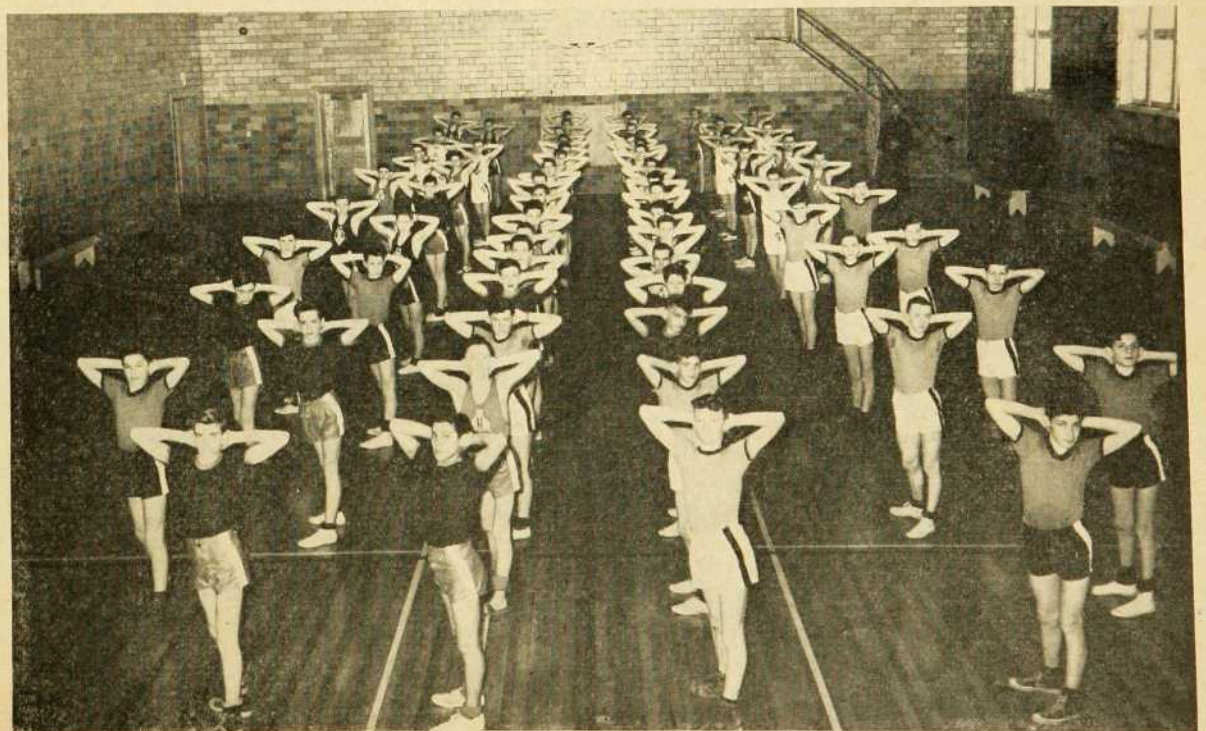
■ Jean-Marie Guay, l'un des plus beaux spécimens de la culture physique que nous ayons au Canada, est aujourd'hui officier, en Angleterre. Ce jeune montréalais de 28 ans, diplômé de l'Institut McFadden, de New-York, professeur de culture physique et de ski, dispose d'un gymnase-modèle, pourvu de tous les appareils nécessaires à la gymnastique et aux exercices de culture physique. Parmi les soldats de son régiment, plus des deux tiers suivent à la lettre l'entraînement physique que Guay préconise.

(Lire la suite page 23)



WILFRID DE CARUFEL, 35 ans, 150 livres, qui fut il y a une dizaine d'années, l'un des meilleurs boxeurs poids plume et léger de la province, est aujourd'hui professeur de culture physique des écoles de la Commission Scolaire de Shawinigan Falls. Comme boxeur professionnel, il livra 106 combats, remporta quatre-vingt-cinq décisions, perdit dix matches, dont un seul par mise hors de combat technique, et fit neuf combats nuls... Wilfrid est l'un des élèves du major Laureat St-Pierre, le meilleur professeur de culture physique du Canada. Il fut aussi détenteur de trophées décernés au plus habile instructeur de boxe, à Montréal, pour les Golden Gloves. Il gagna le trophée Jimmie McKimmie, en 1941, et le trophée Memorial, en 1942. (Photos Gagné)

Sous l'habile direction du professeur de culture physique, Wilfrid de Carufel, les jeunes élèves de l'Ecole Supérieure de Shawinigan Falls, des 10e, 11e et 12e années exécutent des mouvements de rotation du corps, à gauche et à droite avec pression. Ils suivent deux cours de 30 minutes chacun, à toutes les semaines : exercices français avec chevaux de bois, trapèzes, haltères, sauts, courses, marches, badminton, ballon au panier, balle à la volée, etc. Les plus petits et les jeunes filles reçoivent un cours approprié à leur capacité et à leur sexe... La culture physique a toujours été le moins cher de tous les procédés, destinés au développement du corps humain en beauté et en force et, par voie de conséquence, en santé.



"Le Choc"



LEROY

LA FERME de mes parents, dite le Breuil, était située en bordure du chemin vicinal qui, à une lieue de là, rejoint la grande route presque à l'entrée du chef-lieu. C'était une modeste ferme, blottie dans un creux, entre deux côtes du chemin. Mon père ne roulait pas sur l'or. Pourtant, tout pauvre qu'il fût, et tout paysan, il avait voulu, d'accord avec ma mère, me faire donner la meilleure instruction. J'étais interne au lycée de la ville.

Cette année-là — j'avais seize ans — une épidémie fut cause qu'on nous licencia au début de juillet, ce qui nous donnait trois mois de vacances. Heureux, transporté d'un de ces bonheurs enivrants qu'on n'éprouve qu'à cet âge, j'arrivai au Breuil et je commençai d'y mener une admirable vie vagabonde et champêtre, lorsque, un soir, vers sept heures, je vis passer sur la petite route bordée d'ormes une très jolie automobile jaune et noire, conduite par une jeune fille.

La voiture filait bon train. Cela ne m'empêcha point de bien voir le charmant visage de la conductrice, d'admirer la grâce et la crânerie de son maintien et d'en rester ébloui.

Le fait que cette adorable personne se trouvait seule dans son auto et le fait, aussi, qu'elle suivait un chemin de petite communication, m'incitèrent à penser qu'elle habitait le pays. Sans doute, vu l'heure qu'il était, regagnait-elle quelque maison de campagne, quelque séjour d'été, après avoir fait, en ville, des courses ou des visites.

Je ne me trompais pas. Le lendemain, à la même heure, je surveillai la route. L'auto jaune et noire repartit au haut de la côte, repassa devant le Breuil, gravit l'autre montée et disparut, me laissant, plus que la veille, pensif, troublé, le cœur battant.

Deux jours après, je savais son nom. Marie-Anne Estieux. Elle était la fille unique d'un agent de change parisien qui venait d'acquérir le château de Nesle, bâti au penchant d'un coteau, à six kilomètres du Breuil. M. Estieux ne venait à Nesle que du samedi au lundi. Il avait beaucoup de relations au chef-lieu, dont sa famille était originaire, ce qui faisait que Marie-Anne s'y rendait presque chaque jour pour y retrouver des amis, des cousines.

Je pense qu'elle avait dix-sept, ou dix-huit ans. Au bout d'une semaine, bien que je ne l'eusse aperçue qu'au vol, chaque fois qu'elle passait, j'en étais devenu amoureux comme on l'est à seize ans, c'est-à-dire follement. Sa pensée ne quittait pas mon esprit. Je lui prêtais, sans la connaître, toutes les qualités d'âme et de cœur que la femme idéale devait, selon moi, posséder. Je ne rêvais que de l'approcher, lui parler, l'entendre ; il me semblait que rien ne devait être plus exquis que de respirer l'air de sa présence.

Mais comment parviendrais-je à la rencontrer, voilà qui paraissait impossible. Nous étions de petites gens, d'humbles cultivateurs. Je n'entrevois pas le moyen de m'introduire dignement dans l'une de ces riches maisons où Mlle Estieux s'en venait si souvent bavarder, danser, jouer au tennis.

Cependant, ma vie se transforma. Je m'habillai avec recherche. Ma gaieté tomba. Ma mère s'en aperçut. Elle s'inquiéta de voir diminuer mon superbe appétit. Elle ne comprenait

pas pourquoi, maintenant, au lieu de m'amuser comme naguère, vêtu comme un petit bandit et les cheveux en broussaille, je partais à bicyclette pour de longues promenades, mis avec élégance, correct, rêveur ou préoccupé.

Où allais-je ? Sur la route, au-devant de l'auto jaune et noire, pour voir plus tôt la bien-aimée, ou la voir mieux et plus longtemps, lorsque la voiture, montant la plus forte côte du parcours, allait le moins vite.

Il m'arrivait aussi de pousser jusqu'à Nesle, et là, caché à la lisière d'un taillis, de rester en contemplation devant la noble demeure de la jeune fille, trop content lorsque je pouvais l'apercevoir elle-même et la suivre des yeux, ne fût-ce qu'un moment.

Je n'étais pas fâché, non plus, qu'elle me vît. J'espérais confusément qu'elle finirait par me remarquer : que peut-être elle en arriverait à se dire : « Quel est donc ce gentil jeune homme ? Mais c'est qu'il

n'est pas mal du tout ! Et comme ses regards sont doux ! »

Mes regards, je m'efforçais, en effet, tout rougissant, d'y mettre ce que je ne pouvais exprimer d'autre sorte : l'admiration, la tendresse la plus respectueuse, un dévouement éperdu !

Elle passait, charmante, et rien ne révélait qu'elle m'eût distingué. Et moi, quand elle avait passé, je regardais encore amoureuxment la poussière soulevée qui retombait lentement.

Peu à peu, cette passion juvénile s'exalta. J'en vins à perdre, un brin, la tête. L'ardeur de mes sentiments ne se contentait plus de ces visions rapides, sur un chemin. Une force, contre laquelle je ne tentais pas de lutter, me portait aux initiatives. Un beau matin je m'éveillai fermement décidé à faire quelque chose, n'importe quoi, qui me permettrait d'adresser la parole à Marie-Anne. Ce serait le commencement de notre amitié, la naissance de notre idylle.

Mais comment m'y prendre ? Je trouvais une solution romanesque, parfaitement conforme à l'état de mon être.

Vers le soir, la route était toujours déserte. On pouvait en profiter. De quelle façon ? Ainsi.

Je pris ma bicyclette et je me rendis à quinze cents mètres du Breuil, en un lieu où la route, plate, traverse un bois après avoir décrit une courbe. Arrivé là, j'attendis patiemment que le bruit bien connu de l'auto jaune et noire m'annonçât son approche.

Personne en vue. La solitude était complète. Le temps passa. Le soleil avait disparu depuis un bon quart d'heure, quand je perçus au loin, vers la ville, le ronflement du moteur. Je suivis, de l'oreille, sa descente étouffée dans le creux du Breuil. Le moment d'agir était venu.

Je m'allongeai donc en travers de la chaussée, à côté de ma bicyclette couchée, comme un homme qui a fait une chute et ne peut se relever. Le stratagème était brutal, mais infailliable. Mlle Estieux pourrait-elle, par la suite m'en tenir rigueur ? Quoi qu'il advint, j'étais bien persuadé qu'elle serait la première à s'en divertir. « Quel fou ! » dirait-elle. Et ce serait à moi de tirer le meilleur parti des circonstances.

L'auto se montra, débouchant du virage. Affalé sur le sol, je fis un signe de détresse...

Or, Marie-Anne me vit, et, les traits durcis, pâle de peur, aucune pitié ne se lisant dans ses yeux, elle m'évita de justesse et continua son chemin, pleins gaz.

J'avais pourtant bien joué mon rôle...

Dix minutes plus tard, l'auto revint. Je m'étais assis sur un talus, le front dans les mains. Je levai vivement la tête.

C'étaient deux hommes : un garde-chasse et le concierge de Nesle.

— Etes-vous blessé, jeune homme ? C'est notre demoiselle qui nous envoie. Montez. On va vous emmener au château.

— Non ! dis-je. Ce n'est rien. Vous pouvez repartir. Je vous suis bien obligé.

— Pourtant, vous êtes blanc comme un linge, savez-vous ?

— Ce n'est rien, répétai-je. C'est le choc simplement. Un petit choc au cœur... Au revoir, messieurs. Et merci.

POÈTE

Je te vois absorbé par quelque vision,
Tu palpites au vol de l'inspiration...
Enivré d'infini, bien loin ton œil se plonge,
Il se perd dans l'abîme insondable du songe.
Tu voudrais, n'est-ce pas, d'un essor vers le ciel,
T'élever pour boire au flot de l'Art immortel ;
Oui, tu voudrais avec la musique des phrases
Epancher de ton cœur les sublimes extases.
Tu voudrais, n'est-ce pas, dans un ultime effort,
Consacrer pour toujours ton œuvre aux feuillets d'or ;
Oui, tu voudrais avec la force du génie
Idéaliser le poème de ta vie.
Tu voudrais, n'est-ce pas, que les siècles futurs
N'eussent qu'une voix pour redire tes chants purs,
Oui, tu voudrais qu'au profond de chaque mémoire
S'éternisât le brillant reflet de ta gloire.
Poète, à bien rythmer tes vers qu'on applaudit,
Dont le souffle est magique et le charme inédit,
Que de labeurs, que de recherches patientes
Où tu sentais parfois tes ailes impuissantes !
Mais à l'ébauche encor craintive de tes mains
Tu donnais ton talent, le meilleur de tes soins,
Et voici qu'aux accords de ta vibrante lyre
L'âme qui s'émeut bat, frémit d'aise, soupire.
C'est que par la douceur du verbe harmonieux,
Tu rejoins en elle un besoin mystérieux :
Celui de s'attendrir à tes notes sacrées
Qui la bercent d'un monde inconnu de pensées.
Poète, sous le souffle inspirateur d'en-haut,
Montre-nous la splendeur du Bien, du Vrai, du Beau ;
N'as-tu pas conscience, en tes pouvoirs intimes,
Que tu es né pour les sommets, pour l'air des cimes ?
Sous les élans du cœur, tel un vibrant cristal,
Confère à tes écrits le son pur du métal ;
Que pour nous recueillant ta semence féconde,
Ils aient un langage d'humanité profonde !
La foule, je le sais, aura de ces mépris
Qui blesseront tes sentiments las, incompris ;
Devant la sève créatrice de tes pages
Son dédain te vaudra quelquefois les outrages.
Que t'importe ? Ce n'est pas le bruit d'un succès
Qui pourra réjouir ton univers secret,
Mais bien cette valeur au prestige d'élite
Sous l'agrément de la Muse qui te visite.
Malgré les rampes de bassesse autour de toi,
Que ton élan suscite un plus durable émoi !
Avec ton cœur fervent, ton esprit grandiose,
Exalte, passionne, sois un virtuose.
Chantre mélodieux, troubadour des foyers,
Prends ton luth et façonne de nouveaux pensers ;
Comme un prêtre à l'autel, ici-bas, à toute heure,
Sème un peu de divin, répands ce qui demeure !

G. OUMET, Sgt.



Maurice, beau comme un prince, les yeux intelligents et rieurs, avait bouleversé les pensées de Dagma.

Debout sur l'épais tapis de Kairouan où les teintes naturelles respectaient la couleur des toisons des moutons, la jeune Berbère esquissa une moue paresseuse.

— Slimane, le cocher, reprit la vieille servante attelle, ce matin le carrosse. Ton grand-père va commencer les pourparlers avec les notaires. Tu vas être heureuse, Lelti... Fiancée dans huit jours, mariée après le Ramadan...

Assise sur un escabeau d'ébène incrusté de nacre, devant Rime, qui, le peigne entre les dents, délaçait la natte, Dagma murmura :

— Ma mère Rime, je voudrais bien connaître mon fiancé...

La servante la tranquillisa :

— Quand Si-Barka l'aura accepté, ton « arous » viendra, ainsi qu'un pigeon, faire la roue, se promener de-

Des éclats de rire interrompirent ces graves recommandations. Toutes les femmes de la maison accouraient. Rzellah-la-Gazelle, la deuxième servante ; Méryem, la couturière ; Djanet, la coupeuse ; Mahria, piqueuse à la machine et Oum-el-Héna, la plantureuse mulâtresse chargée des soutaches. Loulou la cuisinière avait amené ses aides : Téléaz et Sahra.

Assises, jambes croisées sur le tapis, elles formaient un cercle bariolé et joyeux et commentaient déjà l'heureux évènement :

— Tu auras, Lelti, un mari jeune et riche !

Et les répons habituels se croisèrent :

— Et beau !

— Et bon musulman !

— Le regard de l'aigle !

— La fierté du lion !

— Amdoullah ! Amdoullah !

Ces souhaits ne parvenaient pas à rasséréner Dagma. Elle rajusta deux mèches de cheveux, puis, avide d'air pur, franchit d'un bond la porte basse et courut s'asseoir dans un angle masqué de la terrasse, au-dessus du ravin.

La maison arabe, au sommet de Sidi-bou-Saïd, dominait la presqu'île de Carthage et découvrait, dans un panorama grandiose, la Méditerranée tendue vers l'infini. Moiré d'indigo, le golfe échançait le continent. Des barques de pêches à voile latine couraient sur les flots...

Dagma regarda longuement Tunis, « œil et cerveau du peuple élu », Tunis étalée comme un burnous blanc parmi les terres ocreuses ravagées de soleil.

Elle goûtait la douceur de l'atmosphère recueillie...

— Lelti ! Lelti !

Voyant son appel dédaigné, Rime passa la tête par la porte :

— Le soleil va te brûler la peau !

Quoique très fière de son teint d'ambre, de cette pâleur délicate que valent aux femmes d'Afrique de longs siècles de claustration, Dagma ne bougeait pas...

Par les créneaux de la terrasse, elle regardait deux jeunes gens — deux étrangers, Français sans doute — qui, contre le mur du jardin, échangeaient des propos animés.

L'un d'eux, profil net, silhouette élégante et fine, retint l'attention charmée de Dagma :

— Ah ! si l'arous pouvait lui ressembler !

Un cri plus pressant de Rime rappelait Dagma. La jeune Berbère regagna sa chambre...

II

LES DEUX interlocuteurs aperçus par Dagma étaient trop surpris de leur soudaine rencontre pour prêter attention à cette timide curiosité...

— Mon vieux Filhol, quelle aventure ! Te quitter au quartier Latin — il y a six ans — et te retrouver ici inspecteur des Beaux-Arts et Antiquités !

— Et toi, que viens-tu faire en Tunisie, toi, le beau Maurice Lesnier, le bourreau des cœurs, le chéri des dames ! Tu as abandonné Paris, ses dancings, ses surprises-parties ?...

Maurice Lesnier prit son ami par le bras et l'entraînant vers la plate-forme de Byrsa, le long des bâtisses blanches qui couvrent l'ancienne Acropole :

— Une conversion, mon cher, une retraite sentimentale, si tu aimes

(Lire la suite page 14)

MIRAGE D'ORIENT Récit d'amour complet par Pierre de Trévières

RÉVEILLÉE par le bruit d'un pas nu sur le parquet de céramique, Dagma s'étira et, sans ouvrir les paupières, demanda :

— Est-ce toi, ma mère Rime ?

— *Nharek Mabrouk!*... Que ton jour soit heureux ! murmura la vieille servante.

Puis elle baisa avec fougue sa jeune maîtresse aux épaules, aux poignets et à l'extrémité de la longue natte brune d'où pendait, froissé, un ruban rouge.

— Ma mère Rime, on ne voit pas le soleil !

La servante ouvrit un volet intérieur et, par le treillage serré du moucharaby, contempla le golfe de Tunis.

Les voiles de la nuit s'attardaient encore vers les lointains confus de la mer. Mais, plus près, la presqu'île du cap Bon se dressait, entre une eau argentée et le ciel envahi de clartés nacrées.

— Le jour arrive, Lelti. Mon œil, ma colombe, lève-toi. Réjouis ton cœur... Un grand bonheur s'approche... Si-Barka va aujourd'hui à Tunis pour les fiançailles. Bientôt, tu seras mariée...

vant la maison, avec de beaux habits. Peut-être à cheval sur une selle brodée d'argent...

— Oui, je le verrai de loin, à travers le moucharaby, sans lui parler ! Mais c'est avant que je voudrais connaître la couleur de ses yeux, le son de sa voix...

Rime, interdite, restait le peigne en l'air :

— Quelle folie, mon petit cœur ! Ton grand-père choisira mieux que toi... Il sait bien. Il connaît tout. Il est le maître, le Sid, et le Livre commande l'obéissance.



LA GUERRE S'EST AMENÉE À LA CUISINE

TOUS les mois, de nouveaux problèmes de temps de guerre se présentent à la cuisine. Beaucoup d'aliments sur lesquels vous avez toujours compté pour la composition de vos menus ont disparu des magasins. D'autres sont devenus plus rares ou sont rationnés, et il est plus difficile de préparer des repas bien équilibrés.

Affairée comme vous l'êtes avec vos activités de temps de guerre, vous serez contente de trouver des mets utiles comme la soupe. La Soupe aux Légumes Campbell's, par exemple... la préférée de toute la famille... et prête pour la table en quelques minutes.

La Soupe aux Légumes Campbell's est au nombre des aliments protecteurs de la santé qui sont si utiles pour garder la famille bien portante par ces temps très affairés. C'est une soupe vraiment nourrissante... en réalité, partout les femmes disent que cette soupe est "presque un repas à elle seule".

DU BON BOEUF ET DES LÉGUMES

Dans les cuisines canadiennes de Campbell, de bons morceaux de bœuf sont cuits longtemps et doucement jusqu'à ce que tous les éléments nutritifs du bœuf se

trouvent dans le délicieux bouillon. Alors, à ce bouillon de bœuf, on ajoute un choix appétissant de superbes légumes potagers—le genre de légumes qui fournissent les vitamines et sels minéraux essentiels.

La Soupe aux Légumes Campbell's n'est donc pas seulement belle à voir, mais délicieuse à manger, et elle est très utile en ce qui concerne le maintien de la santé en temps de guerre.

PRÉPAREZ DES MENUS ALLÉCHANTS

En voici un pour le Lunch:

Soupe aux Légumes Campbell's
Oeufs Pochés sur Epinards
Pain et Beurre
Pomme Cuite
Lait

Et un pour le Souper:

Soupe aux Légumes Campbell's
Bœuf haché et Champignons à la Sauce
Crème dans une Couronne de Riz
Haricots Verts au Beurre
Pommes d'Api Epicées
Pain et Beurre
Pain d'Epices Chaud
Lait

La Soupe aux Légumes Campbell's aide énormément à la composition des menus de temps de guerre. Ayez-en toujours sous la main.

RECHERCHEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE-ET-BLANC

LA GUERRE...

à fond de train!



D' moral... aguerris... les combattants du Canada comptent parmi les troupes les mieux équipées du monde—de leurs tanks puissants au dernier lacet de chaussure! Des milliers d'aviateurs, de fantassins, d'artilleurs d'assaut et d'autres soldats canadiens portent des chaussures Sisman... des chaussures vraiment dignes des hommes qui les portent.

Il vous est peut-être plus difficile qu'auparavant d'obtenir vos chaussures et Scampers Sisman ici, au pays... mais nous savons que vous convenez que les militaires doivent passer les premiers. Dans l'intervalle, votre bonne indulgence aidera le marchand à vous donner le meilleur service possible en temps de guerre.

CHAUSSURES SISMAN

The **T. SISMAN SHOE CO. LIMITED**
AURORA, CANADA

Fabricants de

chaussures de travail de haute qualité et des fameux Scampers Sisman

Pour la Verte Saison . . .

Les couleurs voyantes et contrastantes sont le mot d'ordre, cette année, en fait d'élégance printanière. Alexis Smith vous suggère, ci-contre et ci-dessous, quelques ravissants modèles. A gauche, une charmante petite robe d'une seule pièce, à la coupe simple et aux coloris agréables. Les épaules, le bas des manches, la taille et la jupe en faille bleu-marine, alors qu'une large bande blanche fait contraste. Remarquez les gros points croisés, ainsi que les boutons qui sont d'un rouge vif. — Ci-dessous, jupe en faille noire et blouse en Jersey blanc ornée de grappes de cassis. — Au bas, à gauche, joli petit manteau de teinte brun-casablanca et quadrillé de blanc. Une partie du col en velours brun plus foncé ajoute une note de chic. Remarquez aussi le ravissant petit chapeau orné de feuilles en a'paca violet sur la violette. Des gants de chevreau blancs sont recommandés. Comme on le voit, l'ingéniosité des couturiers sait très bien s'adapter aux conditions de guerre qui s'imposent jusque dans le domaine de l'élégance. Ce que l'on perd en extravagance, on le regagne en sobriété, ce qui n'est nullement désagréable, n'est-ce pas ?



MIRAGE D'ORIENT

(Suite de la page 10)

mieux. Lassé des bars, des thés à la mode, je suis venu perdre quelque argent à Tunis, dans une affaire de mine assez hasardeuse. Un Djebel quelconque, là-bas, vers Kairouan. J'ai besoin de me retremper, de vivre seul, sans aventures...

— Vois-tu, le malheur, Maurice, c'est que tu es trop joli garçon, trop élégant, trop fortuné...

— Peut-être... Toujours est-il que j'ai fui, sous le vague prétexte de minéralogie, pour ne plus entendre parler de champagne, de cocktails et de jazz-hot...

— Et où loges-tu beau ténébreux ?

— Ah! j'ai oublié de te dire — tant de choses à nous parler! J'ai retrouvé aux environs de Tunis, au Kraoui, une tante charmante, Mme Dulac, tu la connais sans doute? Non?... Et une petite cousine, Antoinette, Ninette Dulac. J'ai découvert là le port tranquille, le havre sûr à l'abri des orages. Une villa fleurie, une femme intelligente qui gère avec adresse son petit domaine, une jeune fille sans prétention qui porte les cheveux longs, ne danse pas la rumba, et n'a aucune envie de flirter.

— C'est la guérison en trois semaines, le bonheur en cinq leçons...

— Ma parole! interrompit soudain Maurice Lesnier, voici l'équipage de Ninette!

La petite victoria d'osier profitait d'un maigre pan d'ombre, auprès de la borne-fontaine, pour échapper aux rayons du soleil ardent déjà...

Maurice alla caresser la croupe des deux ânes minuscules à la robe gris-souris, puis il tira malicieusement les cheveux d'un garçonnet italien, jambes et tête nues, dont un bout de bretelles soutenait comiquement la culotte:

— Il signo Pipino, promu à la dignité de groom. Dove è la signorina?

Pipino, d'un geste vague, désigna la grande rue qui grimpait en zigzag à travers les maisons blanches de Sidi-bou-Saïd. Quelques flâneurs, un éventail carré de jonc à la main, deux porteurs d'eau courbés sous leurs peaux de bouc ruisselantes, tenaient le haut du pavé. Un marchand de poissons, Numide aussi roux qu'un Flamand, portait sur la tête une corbeille où brillaient les mulets renommés, pêchés à l'épervier sur les anciens quais de Carthage. Et le pêcheur vantait à haute voix, non pas la fraîcheur de ses poissons, mais les mérites de Sidi-Drif et de Notre-Seigneur Bou-Saïd, sur qui la Grâce et la Bénédiction divines continuaient de s'épancher.

Antoinette Dulac, précipitamment sortie d'un étal de boucher, s'accrochait déjà au bras de son cousin Petite, blonde, hâlée par le grand air, avec des yeux câlins dans un visage d'enfant, elle opposait sa gracilité joyeuse au décor hostile de la cité arabe.

La présentation fut vite faite. Ninette Dulac serra cordialement la main du jeune archéologue. Puis, reprise par ses devoirs de ménagère.

— Figure-toi, Maurice, que ce roublard d'Abd-el-Kader, le boucher, ne voulait payer que quatre moutons! Il prétendait que le cinquième avait mangé de la hamra et que sa viande ne valait rien! Ce n'était d'ailleurs qu'une ruse. Les indigènes sont superstitieux. Ils ne prononcent jamais le chiffre cinq...

— Le nombre khamsa, parce qu'il porte malheur! précisa Daniel Filhol.

NOS MILITAIRES



L'aviateur-mécanicien **GERARD FOURNIER**, en service actif au pays. Envoi de sa sœur, Mlle Marthe Fournier, 384, rue Racine, Granby, P. Q.



Le lance-corporal **RENE SARRAZIN**, en service actif outre-mer. Envoi de sa mère, Mme Zénon Sarrazin, 1627, rue Panet, Montréal.



Le garde-cote **EXISTE DUHAMEL**, en service actif dans la marine américaine. Envoi de son épouse, Mme Existe Duhamel, 139 Coburn, Lowell, Mass.



Le soldat **OMER MARTIN**, en service actif outre-mer. Envoi de sa sœur, Mlle Corine Martin, 24, rue Bellevue, Rivière-du-Loup-en-bas, P. Q.



Le soldat **ROLAND PLANTE**, en service actif outre-mer. Envoi de sa sœur, Mlle Laura Plante, 544, rue St-Joseph, Lauzon, P. Q.



Le sergent radio-télégraphiste-mitrailleur **MAURICE J. BARBE**, en service actif outre-mer.

— Abd-el Kader répétait: « Je ne paierai pas le chiffre de ta main ». Alors, je lui ai mis mes cinq doigts comme ça, bien écartés, sous le nez: « Ce n'est pas quatre, arba, que tu régleras, mais khamsa, cinq! » Abd-el-Kader se bouchait les oreilles... Et, pour ne plus entendre le chiffre fatidique, il a payé...

— Nous allons au Kraoui faire bombance! conclut Maurice Lesnier. Précieuse perspective, puisque j'amène un invité!

Daniel Filhol déclina l'aimable proposition:

— Excusez-moi, je dois porter ce matin au musée de Carthage nos dernières trouvailles, quelques objets de ménage, assiettes, lampes, burettes, extraites des feuilles d'El-Kram...

III

MAURICE LESNIER et Antoinette Dulac regagnaient le Kraoui en suivant la plage du « Bain-des-Femmes », petite anse solitaire de la rive, près du cap Kamart.

Il était cinq heures de l'après-midi. Les deux promeneurs se laissaient gagner par la douceur de l'air embaumé. Le friselis des vagues jetait au-devant de leurs pas des débris de varech et de plantes marines; la chaleur encore forte soulevait des senteurs iodées.

Ninette contait gaiement ses préoccupations de régisseur-comptable aggravées par le Ramadan. Le carême musulman, commencé depuis huit jours, déprimait déjà les travailleurs. Bergers, jardiniers, somnolents et de mauvaise humeur, se rebellaient à la moindre observation.

Mais la jeune fille était trop courageuse pour s'épancher en récriminations inutiles. Séduite par la beauté du paysage, elle s'enthousiasmait:

— Maurice, regarde comme la mer est bleue! Et ces rochers de Korbeus mauves et roses.

— Ce pays est ensorcelant! avoua le jeune Parisien.

— Ah! te voilà conquis à ton tour, le sortilège opère...

— Est-ce un mirage, un enchantement trompeur? Les jours s'écoulent dans un apaisement délicieux. On se résigne à trouver la vie facile et douce...

La jeune fille murmura alors, rougissante:

— Puisque ce pays te plaît, pourquoi n'y resterais-tu pas?

— Vivre ici! Ce serait peut-être le bonheur... Mais qu'y pourrais-je faire?

— Tu aiderais maman dans la direction du domaine. Combien de fois n'a-t-elle pas regretté la présence d'un chef énergique!

— Si cette décision ne satisfait que tante, répartit Maurice, repris par son instinctive coquetterie.

— Tu sais bien que j'en serais ravie. Reste quelque temps encore puisque la Tunisie t'est salutaire. Tu hésites? Peut-être regrettes-tu déjà ta vie brillante et tes succès mondains?

— Si tu connaissais, Ninette, la banalité, le vide de mon existence! Ces joies décevantes, ces plaisirs factices! Et quelles hypocrisies, quelles duperies! Ah! je devrais quitter cette vie désœuvrée où je m'enlise. Mais, bah! qui se soucie de moi? Je suis un mauvais sujet... Perdu, condamné...

— Ne parle pas ainsi. Reste avec nous. Nous te guérirons, nous te sauverons.

— Tâche ingrate!
— Ce serait très doux au contraire...

Penché sur le fin visage, Maurice sentait le clair regard vaciller sous une émotion soudaine. La tête de la
(Lire la suite page 16)

LE TIR CONCERTÉ DE L'ARTILLERIE CANADIENNE

ESQUISSE EXTRAITE D'UNE SÉRIE DE DESSINS REPRÉSENTANT
NOTRE ARMÉE MÉCANISÉE SUR LE FRONT DE BATAILLE



“TROIS TANKS BOCHES SUR LE FLANC DROIT!” C'est le cri d'alerte qui dit à nos artilleurs: “En batterie! Visez juste et tirez vite!”

Le tracteur de la pièce de campagne stoppe brusquement sur deux roues. Les servants dégringolent en coup de vent et mettent la plate-forme en place. Instantanément, canon et remorque sont en position. Un homme se précipite et enlève le couvre-gueule et la housse de l'obturateur; un autre manœuvre la hausse et pointe la pièce. Au même instant, le n° 4 soulève le levier et fixe la crosse d'affût. Pendant que le tracteur auxiliaire arrive en toute hâte avec ses caissons de réserve, les canonniers 5 et 6 préparent les obus qu'engloutira la culasse béante. Implacablement, la bouche du canon est braquée sur l'objectif. *Moins de soixante secondes* après que le tracteur fut

arrêté dans sa course, le canon tonne et ses obus de 25 livres foudroient les tanks ennemis! C'est à cette précision dans le travail d'équipe que l'armée mécanisée du Canada est redevable d'une universelle admiration.

Les 16,000 employés de la Sté canadienne Ford sont fiers de leur participation à l'intrépide et rude travail des artilleurs de notre Dominion. Les milliers de véhicules militaires qui quittent les terrains d'épreuve de Windsor (Ontario) sont ce que la mécanique moderne peut produire de plus puissant et de plus parfait. La Sté Ford of Canada fabrique plus de quarante modèles de machines de combat—le tracteur d'artillerie de campagne est un de ceux-là.

Le Canada s'enorgueillit à juste titre de l'armée qui le représente dans la lutte mondiale pour la liberté. Des experts affirment qu'il n'en fut jamais de mieux entraînée, de mieux équipée. Et la Sté canadienne Ford ressent une même fierté de pouvoir fournir ses robustes véhicules à nos modernes paladins.

LE PRÉSIDENT,

W. C. Campbell

FORD MOTOR COMPANY

AUTOMOBILES V-8
FORD ET MERCURY;
CAMIONS, TRACTEURS
ET AUTOBUS FORD.

OF CANADA, LIMITED.

DE TOUTES LES SOCIÉTÉS DE FABRICATION DE VÉHICULES MILITAIRES, DANS L'EMPIRE BRITANNIQUE, LA NÔTRE EST LA PLUS IMPORTANTE.

MIRAGE D'ORIENT

(Suite de la page 14)

jeune fille doucement s'inclinait, des larmes coulaient de ses yeux mi-clos...

Du domaine proche, la sonnerie cristalline d'une cloche interrompit soudain le silence...

— Tu entends ? murmura Maurice.

— Cet appel des cloches annonce un visiteur au Kraoui. Vite, rentrons !

— Déjà ! On était si bien ici...

— Nous reviendrons. Ecoute, Pipino sonne à nouveau... C'est une visite imprévue qui exige la présence des « signore »...

Les jeunes gens prirent un raccourci qui traversait le potager. De loin, Ninette aperçut un coupé attelé de deux mules — caisse corail, roues jaunes — qui stationnait devant la porte de la villa. Le cocher dormait, engoncé dans son cafetan bleu ciel à broderies noires.

— C'est Dagma ! s'écria Ninette, joyeusement surprise.

— Qui ça, Dagma ?

— Une jeune Berbère qui habite Sidi-bou-Saïd avec son grand-père, Si-Barka-ben-Malek. Elle vient nous voir parfois. Nos propriétés sont voisines. Il y a souvent des histoires de pacage à régler, des vols entre bergers. Toujours aimable et parfaitement courtois, Sidi-ben-Malek, mais très soumis aux usages de l'Islam... Par contre, sa petite-fille Dagma se montre gentille, attentionnée. Elle paraît nous aimer. Son institutrice fut en même temps la mienne ; c'est ainsi qu'enfants nous nous sommes connues et liées.

— Je croyais que, d'après les coutumes arabes, les femmes vivaient claustrées.

— C'est un cas particulier, je te l'ai dit. Suivant la mode nouvelle des grandes familles indigènes, Si-Barka a confié Dagma aux soins d'une institutrice parisienne. Il lui a fait apprendre le français, le piano, le dessin. Mais, depuis deux ans, il l'a reprise jalousement. La gouvernante congédiée, Dagma est redevenue une petite Orientale, pareille à ses sœurs de race.

— Je voudrais bien la connaître.

— Mais tu ne la verras pas ! protesta Ninette. Si Dagma vient nous voir, c'est qu'elle sait que nous sommes seules au Kraoui...

Les deux jeunes gens étaient arrivés à la villa. Ninette se fit câline, et, poussant son cousin dans le petit salon :

— La visite sera courte. Je viendrai te délivrer. A bientôt !

IV

GINETTE pénétra dans le patio. Dagma était assise en compagnie de Mme Dulac, Rime, la Gazelle et Méryem, la couturière, inhabituées aux chaises, se tenaient accroupies dans un coin.

Voyant entrer la jeune Française, Dagma courut vers elle et l'embrassa longuement. Venue prier à la koubba de Sidi-Abd-el Aziz toute proche, elle profitait de sa sortie pour rendre visite à ses amies.

— Que puis-je te souhaiter ? répondit Antoinette Dulac encore sous le charme de sa promenade sentimentale. Un époux beau comme le jour ?

La jeune Berbère esquissa un geste résigné :

— Les pourparlers de mon mariage sont commencés, mais le Sid ne m'a encore rien dit. Les démarches n'ont pu se terminer avant le Ramadan. Il faut attendre.

Avec sa réserve habituelle, Dagma dissimula le chagrin que lui causait cette incertitude prolongée. Elle avoua en riant le but de sa visite : une question beaucoup plus frivole.

Elle souhaitait que Méryem, la couturière, pût prendre le patron d'un costume tailleur, car elle aimait se vêtir parfois à l'européenne.

Rime, que la question n'intéressait guère, tira de sa tabatière d'argent le tabac de contrebande fabriqué par le Turc Hamid dans les souks. Mme Dulac et la couturière préparaient la table, les ciseaux.

— « Nanati », viens choisir un modèle, déclara Ninette en entraînant Dagma dans sa chambre.

Sortis de l'armoire, tailleurs, blouses et jupes s'étaient déjà sur le lit...

— Celui-ci me plaît.

— C'est un modèle...

Ninette n'acheva pas sa phrase. La porte s'ouvrait... Maurice Lesnier pénétrait soudainement dans la pièce.

Dagma, brusquement retournée, poussa un cri... Elle venait de reconnaître le jeune Français aperçu, du haut de la terrasse, à Sidi-bou-Saïd !

Voyant un homme si près d'elle, Dagma rabattit précipitamment le *hadjar* sur son visage et se cacha derrière Ninette. Maurice, souriant, s'inclinait comme dans un salon parisien...

Contrariée, Ninette jugea cependant qu'il valait mieux ne pas donner trop d'importance à cet incident :

— C'est mon cousin, « Nanati », donne-lui la main comme on fait à Paris.

Une hésitation... Puis Dagma avança lentement son bras gainé d'un jersey de soie mauve. Le jeune homme baisa le bout des doigts parfumés, près des ongles rougis au henné.

Maurice restait ébloui par la vision de cette beauté merveilleuse... Le visage au teint d'ambre clair, aux traits réguliers et fins, les cheveux noirs lustrés retombant sur le front, les longs sourcils peints au koheul, tout accentuait une indicible expression de fierté, de noblesse, révélant une lignée aristocratique très ancienne, un passé d'autorité et d'orgueil que démentait cependant le regard de yeux lumineux et doux, enveloppants, fascinants...

Dagma souffrait visiblement. Compatissant à sa gêne, Ninette déclara :

— Cher Maurice, laisse-nous, veux-tu ? Nous choisissons un modèle... Maman attend.

Mais Maurice les retenait chacune par un bras :

— Ninette... Mademoiselle Dagma ! Ne m'abandonnez pas. Que vais-je devenir tout seul, livré au désespoir de ne plus vous admirer ?...

— Ce roumi est un diable, pensa Dagma, mais il est beau comme un prince et amusant comme un magicien !

Elle ne se lassait pas de regarder cette chose inconnue pour elle : un jeune homme. Elle détaillait les traits fins, bien dessinés, les yeux intelligents et rieurs. Elle admirait cette souplesse élégante, aisée...

— Restez, restez encore ! suppliait Maurice Lesnier.

La voix de Mme Dulac parvint, un peu inquiète :

— Eh bien, ce modèle ! On l'attend... Nous sommes prêtes !

Dagma, machinalement, se retourna sur le seuil. Maurice, du bout des doigts, la saluait d'un baiser...

Dans le hall, il parut à Dagma que sa vie avait changé son cours paisible et qu'aucun des jours à venir ne ressemblerait aux semaines passées.

Et, tandis que les propos indifférents s'échangeaient, elle réfléchissait...

L'événement qui venait de s'accomplir, si banal pour une jeune fille européenne, dépassait pour elle les limites du possible...

Depuis deux ans qu'elle cherchait à s'imaginer ce que pouvaient être les traits et la voix d'un « arous » — elle n'adressait la parole qu'à son grand-père ou à ses serviteurs — le hasard, brusquement, la mettait en présence de l'objet de son attente, en face de l'idéal de ses rêves...

Elle l'avait vu de près. Elle lui avait parlé. Il avait pris et baisé sa main. Il lui avait même envoyé un baiser.

— Dagma ! murmura Mme Dulac, bien loin d'imaginer le sens de ses rêveries, voulez-vous, pendant que Méryem taille ses patrons, nous chanter cet air : *El Bahrou Yedek* — « La mer me sourit » — ou bien *Es Sebah* — « Le matin » ?

Assise au piano, Dagma jouait à l'arabe, sans accompagnement, le pouce et le petit doigt de chaque main frappant l'octave. Sa voix était souple, traînante, un peu assourdie. La Gazelle, Rime et Méryem accompagnaient, en psalmodiant à l'unisson, musique étrange dont la monotonie, évocatrice d'horizons nus et d'espaces désertiques, est d'un charme si nostalgique...

Un coup de canon fit trembler les vitres et arrêta net les chants. Du palais beylical de la Marsa, on donnait le signal journalier de la rupture du jeûne, à l'instant précis où, suivant les prescriptions coraniques, la nuit survenant, il est impossible de distinguer un fil blanc d'un fil noir.

— C'est la fin du Ramadan, observa Mme Dulac.

Rime pressa Lelti de rentrer. « Une honnête femme ne doit pas circuler la nuit sur les routes. Les esprits, les djinns, profiteraient certainement de leur voyage tardif pour les inquiéter. »

La jeune Berbère dut céder à ses instances et prit congé des Françaises, les bras chargés d'une botte de roses de l'Ariano que Pipino venait d'apporter du jardin.

Les mules du carrosse, impatientes, frappaient du pied le sol. Sur son siège, Slimane le cocher rassemblait les rênes...

Au fond de la voiture, et pour se garantir du mauvais œil, Rime pointa à plusieurs reprises dans la direction du Kraoui ses cinq doigts écartés.

Puis, tirant son chapelet en noyaux de dattes, la vieille servante l'égrenait en répétant le « Dikr » des Rahmania...

Dans le silence à nouveau retombé, Dagma s'efforçait de remettre en ordre ses pensées bouleversées. Cette aventure, inopinément surgie aujourd'hui, semblait un sortilège, un péché monstrueux. Seul, son futur époux, la veille du mariage, avait le droit de voir — pendant quelques minutes seulement — son visage à découvert. Enlevant sa *formela*, la jeune fiancée signifiait ainsi son acceptation. Et l'arous repartait aussitôt jusqu'au lendemain...

Cet étranger audacieux et hardi, dès la première entrevue, avait baisé sa main, saisi son bras. Il provoquait son rire, ce qui n'est dans le souvenir d'aucune nouvelle mariée de l'Islam.

Que désirait donc cet homme, ce roumi ? Une voix mystérieuse répondait. « Il t'a trouvée belle, belle ! » Dagma aspirait avec délices cette

gloire rayonnante qui montait vers elle.

V

UN MOIS s'est écoulé. Le Ramadan s'achève par les trois jours de fête de l'Aïd-es-Sébir.

Daniel-Etienne Filhol rentre d'une tournée aux chantiers que la Direction des Antiquités entretient dans les villes.

Il se carre dans un fauteuil d'osier et réfléchit. Il va falloir reprendre contact avec la civilisation, renouer des relations : ses camarades des Antiquités, Mme Dulac.

A ce nom, le jeune archéologue retrouve le sens de la vie, ses contraintes, ses petites hypocrisies, toutes les complications sentimentales de l'existence, Ninette... Maurice...

— A ce propos, que signifient donc les cartes postales de Maurice Lesnier reçues pendant son absence ? Toute une série de vues pittoresques retraçant les étapes de cette randonnée inattendue : Ben-Gardane, Tatahouine, Kobile. *Voyage indispensable* — *Pour m'aérer*... déclare en phrases brèves l'explorateur improvisé...

Et Filhol songe... Il s'agit sans doute d'un de ces coups de « cafard » fréquents en Afrique et que Maurice, nouvellement débarqué, n'a pu supporter. L'absence du beau cousin sera de courte durée. « Aéré » par son voyage, il aura réfléchi et mieux évalué, à distance, les qualités d'Antoinette Dulac : jolie, intelligente, sérieuse...

L'homme est un vilain animal. Cette perspective d'une entente renouvelée, fortifiée par l'épreuve, déplaît au solitaire. Il s'en étonne et s'accuse âprement pourquoi cette rancœur et cette ridicule jalousie ?

Par une rude bourrade qu'il s'assène dans les côtes, Daniel-Etienne Filhol se remet dans le droit chemin... Oui, oui, Carthage ressuscitée connaît maintenant une gloire nouvelle... Il ne lui reste plus qu'à grandir, à s'étendre... Mais Ninette Dulac ?

Et Filhol, cette fois, s'inquiète sérieusement. Il faut en finir ! Ninette Dulac n'a rien à voir avec l'antiquité romaine. Qu'elle reste à compter ses moutons ! Chacun son métier. Et il rit pauvrement de cet à peu près...

Une auto tourne depuis quelques minutes autour de la villa, s'arrête, repart, semble chercher... Et la paisible demeure s'émeut soudain d'un violent coup de sonnette.

Filhol dégringole l'escalier quatre à quatre. Un pressentiment : Maurice...

Maurice Lesnier se dresse en effet dans l'encadrement de la porte :

— Matin ! tu m'as fait chercher, toi ! Enfin, je te tiens !

Puis, remarquant l'accueil réservé de son camarade :

— Dis donc, je ne te gêne pas ? Tu es peut-être en galante compagnie...

— Parfaitement : avec Notre-Dame-Tanit. Tu peux entrer tout de même...

Le salon aux grandes baies vitrées accueille les deux amis et Filhol a la surprise de découvrir dans le voyageur un autre Maurice, maigri, bruni, l'air sombre et préoccupé. « Le remords !... » pense Daniel-Etienne qui tend tout de même au coupable une main secourable :

— Tu dînes avec moi ? Tu dois en avoir des choses à me raconter !

Et, avec une tape amicale sur l'épaule :

— Que se passe-t-il ? Tu as un physique dramatique.

(Lire la suite page 18)



Les Chinois en eurent l'idée les premiers!

IL y a des milliers d'années, les Chinois avaient une espèce de poudre à canon—un composé chimique inflammable qu'ils déversaient sur leurs ennemis de derrière les remparts qui les défendaient.

De ce procédé vieux comme le monde l'on en est arrivé à la poudre sans fumée que l'on tire de l'alcool à haute preuve. Comme l'avion, elle a beaucoup contribué au progrès de l'humanité—mais dans les mains des méchants elle est devenue un instrument de tyrannie et d'esclavage.

A mesure que s'intensifie cette guerre pour la liberté et que nos forces armées passent à l'offensive dans toutes les parties du monde, il devient de première nécessité de

fabriquer plus de poudre sans fumée pour les obus, les bombes, les torpilles.

Grâce à nos vastes champs de grain, grâce aux moyens que nous avons de les changer en alcool à haute preuve, les Nations Unies auront en explosifs de guerre, la supériorité écrasante sur l'ennemi et le réduiront à la soumission complète.

Ainsi le moyen de défense primitif de la Chine se sera finalement changé en une arme qui bannira à jamais la tyrannie de ce monde. C'est en quelque sorte la main vengeresse de la vieille Chine qui se porte à la défense des hommes libres par tout le monde.

L'alcool pour fins de guerre s'emploie aussi dans la fabrication de caoutchouc synthétique, de produits pharmaceutiques, de pellicules photographiques, de laques et de vernis, d'encres pour dessiner, de compas et d'autres instruments de navigation, de plastique, de verre qui n'éclate pas et de plusieurs autres produits. Les distilleries Seagram au Canada et aux États-Unis consacrent 100% de leur production à l'alcool pour fins de guerre.

LA MAISON SEAGRAM

MIRAGE D'ORIENT

(Suite de la page 16)

DES BAS

D'une Beauté
Durable

'CUSTOM BUILT' PAR

Mercury


**Les bas dureront plus longtemps
si vous suivez ces simples conseils!**

Lavez vos bas chaque fois que vous les avez portés. Servez-vous d'un savon pur et doux. Il ne faut pas les tordre, ni les froter, ni les presser.

La rayonne est faible lorsqu'elle est mouillée—manipulez donc les bas de rayonne avec un soin extrême jusqu'à ce qu'ils soient complètement secs. Pendez-les sur une barre lisse, toute une journée—loin de la chaleur et de la lumière du soleil.

Les bas durent plus longtemps si vous en portez plusieurs paires à tour de rôle. Vous pouvez être sûre que vos bas paraissent plus beaux—et font plus d'usage si ce sont des bas Mercury. Fins, classiques, flatteurs, les bas Mercury sont économiques et durent longtemps. La prochaine fois que vous achèterez des bas, exigez des Mercury.

MERCURY MILLS LIMITED, MONTRÉAL

— Ça va très mal ! Je ne puis plus vivre ainsi, en proie à cette idée fixe...

— C'est pourquoi tu es parti si brusquement ?

— Son regard m'obsède et me suit partout — la nuit, le jour... A chaque instant, j'entends sa voix. J'espérais qu'un voyage dans le Sud m'apporterait l'oubli... Hélas ! je suis enchaîné par une force irrésistible, chaque matin plus étroitement que la veille... Ah ! ces yeux de reine, d'idole... Si tu les avais vus !

Filhol a bondi sur place. Est-ce de fureur ou de joie ?...

— De qui parles-tu ?

— Mais de Dagma, de Dagma-ben-Mélek... Cette Berbère que j'ai rencontrée au Kraoui... Tu n'es pas au courant ?

Une détente soudaine secoue Filhol d'une joie de primitif...

— Qu'est-ce qui te prend ! clame Maurice, vexé... Tu trouves cette aventure tellement comique ?

Daniel-Etienne-Palamède Filhol riposte entre deux éclats de rire :

— Excuse-moi, mon vieux, je ne suis pas aussi idiot que j'en ai l'air.

— Parlons sérieusement, objecte Maurice, presque agressif. Il faut décider... Agir. L'enlever ou l'épouser... Mettre le feu à sa maison... J'irai jusque-là : incendier Sidi-bou-Said tout entier... Voilà où j'en suis ! As-tu saisi ?

— Un enfant comprendrait... Mais ne déchire pas mon pyjama. C'est du crêpe marocain — couleur locale...

— Excuse-moi, mais j'ai les nerfs à bout ! Il faut que je voie tout de suite Dagma, que je lui parle... Le reste me regarde. Et c'est pour pénétrer jusqu'à elle que je reviens du bout du monde pour implorer ton concours. Toi, un ami sûr, toi qui connais les usages des Berbères, les coutumes du pays...

— Tu es un vieux camarade, je me dévoue sans hésiter à ta cause. Je t'aiderai. Mais ce que tu me demandes est très difficile, pour ne pas dire impossible !

— Allons donc ! On doit pouvoir enlever une femme à Tunis. Les audacieux qui aiment le risque réussissent...

Un moment de silence... Puis, soudain :

— Maurice, s'exclame Filhol, Maurice ! j'ai ton affaire...

M. l'inspecteur gagne le vestibule et crie :

— Ya Badra ! Ya Badra !

— Il est certainement fou ! pense Maurice Lesnier.

La femme de ménage de la villa, robuste Berbère fagotée à l'européenne, paraît, traînant ses savates. Trente ans à peine, déjà fanée, mais quelques restes de beauté.

Filhol prend la pose du speaker et annonce :

— Mme Badra !... Son nom, en arabe, signifie « La lune ». Et il faut y avoir le souvenir d'une des plus belles reines de l'Afrique, la femme de Juba II, roi de Mauritanie, une descendante de la grande Cléopâtre d'Égypte qu'on surnomme Séléné, en raison de sa beauté. Mais là n'est pas la question... Badra-Séléné, ainsi que beaucoup d'Orientales, aime l'intrigue et se plaît à favoriser les rencontres amoureuses. Aussi va-t-elle frétiller de joie parmi tes entreprises captieuses. A condition, bien entendu, que tu « éclaires » convenablement. Car Badra-Séléné a besoin de flouss, de beaucoup de flouss. Elle

désire toujours acheter quelque séréal, renouveler son henné...

— Quel bavardage ! coupe Maurice, qui s'agite nerveusement.

Pour rire plus commodément, Badra s'est assise jambes croisées sur le tapis. Un spasme ininterrompu la secoue. Elle comprend mal... Mais elle devine qu'il est question de flouss, de koheul.

Filhol s'assoit en face de Badra, comme il convient pour les longs palabres, puis, la voix grave :

— O Badra ! lumière de mes yeux, soleil de mon âme, ouvre tes oreilles alourdies de pendentifs, et écoute...

VI

L'OURDEMENT, les heures de la sieste étaient passées sans que Dagma pût fermer les yeux. Son énervement provenait-il du sirocco, du torride « chebli » ou du désarroi de ses pensées ?

Depuis le matin, le vent du Sud soufflait, violent, agressif. Des bouffées brûlantes traversaient l'air, bientôt soudées en une haleine de four qui desséchait la presque île, vidant les champs, les routes, ternissant d'une buée jaunâtre le ciel bleu. Un lourd accablement pesait sur tous les êtres.

Malgré le silence apaisé de sa chambre, Dagma ne pouvait retrouver le calme de son esprit...

Depuis son enfance, elle passait tout son temps dans ce paisible asile, à broder, tisser des tapis, composer des parfums ou dresser des pâtisseries. Si-Barka avait eu soin de l'exercer aux chants et aux danses du pays, afin qu'elle pût, suivant les règles de l'éducation islamique, non seulement tenir sa maison, mais la rendre agréable à l'époux futur.

Jours et semaines s'écoulaient ainsi, réguliers, monotones, coupés de visites d'amies, de prières au cimetière et aux tombeaux des Bienheureux. Le vendredi, Dagma apportait des offrandes au Kouba, distribuant des aumônes aux pauvres de la maison, aux mendiants. Elle allait écouter à « l'heure des femmes », dans la Zaouïa de Sidi-bou-Said, les pieuses exhortations de l'imam précheur.

Mais, aujourd'hui, tout ce passé calme et joyeux était balayé, dans l'émoi violent d'un sentiment douloureux, par l'annonce d'une décision tragique...

Dans cette villa silencieuse malgré le mystère du haremlik, les secrets les plus confidentiels se propageaient avec une rapidité des plus surprenantes. Le bavardage des servantes, les intrigues des serviteurs aidaient la divulgation des nouvelles les plus jalousement gardées...

Slimane le cocher avait parlé, Yacoub le portier avait rapporté à Loulou l'événement et Rzella l'avait bien vite conté à Dagma... On savait maintenant le but des voyages fréquents de Si-Barka à Tunis.

Le Sid se rendait chez Mostéfa, qu'il destinait comme époux à Dagma. Les deux hommes s'étaient déjà plusieurs fois rencontrés chez les notaires pour préparer la signature du contrat.

Ainsi l'arous, le futur marié, c'était Mostéfa ben Hadj Ali Rabbah !...

Tendue dans une indignation farouche, la jeune Berbère revoyait, dans un éclair, la silhouette épaisse de cette homme, aperçu à travers le moucharaby lorsqu'il venait rendre visite au Sid.

Ce gros Arabe poussif, déjà marié deux fois, pourvu de quatre enfants, aspirait à sa main!... Et, en opposition, apparaissait le joli visage de Maurice Lesnier, son fin sourire, ses yeux hardis...

Comment résister? Suivant la loi coranique, Dagma devait obéir au Sid. Si elle refusait, son grand-père, usant du droit de « djebr », imposerait sa volonté...

L'atmosphère augmentait sa torpeur. Dans le jardin des Saniet-Barka, seul vibrait le grincement de la noria que tournait, les yeux bandés, un vieux dromadaire...

Mais Rime pénétrait brusquement dans la chambre, bientôt suivie de la Gazelle.

— Lelti, il y a en bas une femme... une liseuse de sable. Elle t'a vue en songe cette nuit. Elle veut te parler. Pas de meilleur moment pour la « voix du sable »...

Distraction inespérée par cette chaleur étouffante! Enervée, Dagma acquiesce:

— Qu'elle entre tout de suite!

Vêtue du « sefsari » blanc et de l'« assaba » noir des femmes du peuple, la liseuse se confondit en salutations. Elle baisa le pan flottant du peignoir de Dagma et entr'ouvrit un pli de son voile pour s'écrier:

— Lella! Que la Grâce et la Bénédiction descendent sur toi! Tu es bien celle que j'ai vue dans un rêve.

Accroupie aux pieds de la jeune fille, elle précisa:

— Et cette nuit ta bouche me disait: « Va chercher du sable autour de la Koubba de Lella-Salah. Les lignes de ma vie y sont écrites. » Alors je t'apporte ce sable dont j'ai, ce matin, empli mon mouchoir...

— Ouallahi! cria Rime enthousiasmée, c'est Allah qui t'envoie!

— Et je suis venue, reprit la liseuse, malgré le Chébli, pour te faire connaître tout de suite le secret de ton avenir.

La femme voilée délia son mouchoir noué aux quatre coins.

— Regarde, Lella: cette case, c'est l'amour! Un homme te recherche. Mais il n'arrive pas jusqu'à toi. Cette coupure l'arrête! Et voici — oh! regarde vite! — voici un autre homme avec des présents, des offrandes plus belles encore! Un vrai trésor! Ce coin où tant de sable s'accumule, c'est la fortune! Tu vivras riche, heureuse Lella. Tu seras aimée par cet homme qui ne te quitte pas des yeux, qui te voit malgré les murs de ta chambre. Sa ligne de vie et ta ligne de félicité se rencontrent...

— Allah kbar! Dieu est le plus grand!... s'écriaient la Gazelle et Rime, folles de joie.

La devineresse se retourna, sérieuse:

— On ne doit pas parler pendant l'oracle! Madame, fais sortir ces bavardes. Le sable va dire si ton bonheur est proche...

Rime et la Gazelle s'esquivèrent, pressées d'annoncer aux autres servantes le miracle de cet horoscope.

Dagma, haletante, demanda:

— Est-il jeune?

— Oui, jeune et beau. Très beau!

La liseuse découvrit son visage et murmura:

— Je suis Badra, du quartier de Dermeh, à Carthage... Et je connais l'homme dont parle le sable. C'est lui qui m'envoie...

Subitement dressée, le cœur en suspens, Dagma écoutait l'étrange confidence:

— Un jeune homme beau comme le jour! Un vrai Sid! Il t'a vue dans une maison du Kraoui... Et il t'a trouvée si belle que plus rien n'existe pour lui. Il a couru comme un fou sur les routes... Et il est revenu pour

te revoir, pour te parler. Il mourra si tu ne l'écoutes pas!

Dagma, sans force, articula cette suprême défense:

— Qu'importe! Le sable sait mieux que nous ce qui est permis ou défendu, ce qui est écrit... *Mek-toub!* Et voici ce que tu dois faire: vendredi prochain, le jour où tu iras prier à la Koubba de Sidi Abd-el-Aziz, reviens par la plage de Sidi-bou-Saïd et dirige-toi vers le troisième pavillon, celui qui est peint jaune et argent... Une grand joie t'y attend...

VII

PRÈS des énormes blocages des Thermes d'Antonin, Filhol, malgré l'ardent soleil, aidait ses manœuvres à retirer des substructions d'une villa romane, récemment mise à jour, une petite statuette de marbre engluée d'argile et de terre.

Fier de son labeur, le jeune archéologue accotait sa trouvaille au pan de mur à demi éboulé...

Des légers bruits de pas lui firent soudain tourner la tête. Une élégante silhouette surgissait à l'entrée du chantier...

Ayant laissé sa voiture à la limite du terrain, Antoinette Dulac marchait parmi les ruines. Filhol se précipita vers la jolie visiteuse:

— Oh! mademoiselle Antoinette, que les deux vous soient propices. Si l'empereur Antonin — votre illustre homonyme — pouvait parler, il dirait combien cette visite à son établissement de bains lui paraît flatteuse...

— Ne vous moquez pas de moi, monsieur Filhol, j'aime beaucoup l'archéologie. Ma mère s'est arrêtée à Sainte-Monique. Je tenais à arriver la première... Avez-vous fait quelque découverte intéressante?

— Une petite statue... Voyez, là-bas, on l'extrait de sa coque sableuse. Nous irons la voir tout à l'heure quand elle brillera, luisante et fière, dans son nouvel éclat...

— Je voudrais bien visiter avec vous mes monuments de Carthage. A part la Fontaine-aux-mille-amphores, je n'ai vu partout que des trous béants, des colonnes brisées...

— Des monuments debout, il n'en reste aucun. La Carthage punique a été complètement rasée et nivelée par les Romains. Ils n'ont respecté que les tombeaux! De la seconde Carthage reconstruite par ces mêmes Romains et abattue jusqu'au ras du sol par les Berbères, il ne subsiste que quelques subassements, des mosaïques, des citernes...

— Quelle tristesse! Ces belles cités ravagées... Que de beautés détruites, de foyers anéantis!

— C'est un sentiment humain, hélas! Combien d'êtres, sans raison plausible, s'éloignent de leur destinée et, au mépris des blessures et des deuils, abattent cruellement la cité fragile de leurs rêves...

La jeune fille avait compris la discrète allusion. Un peu troublée, elle reprit:

— Peut-être est-ce là une foi fatale, une nécessité inéluctable... Les murailles abattues, l'horizon se découvre... Les yeux, dégagés des larmes, voient mieux l'avenir. On peut construire sur des décombres.

— C'est vrai; sur ces ruines, une cité nouvelle s'est élevée... Car vivre, aimer, durer, sont des forces qui demeurent et qui triomphent. Mais il faut vouloir son bonheur, le souhaiter, le désirer.

Une émotion inattendue immobilisa les deux jeunes gens... Pour rompre le silence, Ninette reprit:

— Que cherchiez-vous donc l'autre soir sur la plage, au bas de notre



“Je n'ai pas de temps à perdre sur des choses importantes...comme mon teint!”

C'est insensé, direz-vous, mais pas quand vous saurez comme je suis occupée. Je dois prendre soin de ma famille, assister à des cours de premiers secours, à des réunions de la Croix-rouge, préparer des repas pour les copains de Jim, des aviateurs comme lui. Ainsi, avec toutes ces occupations vraiment pressantes, j'ai pensé que mes soins de beauté devaient forcément être très rudimentaires.

J'avais fait le sacrifice de mon teint pour jusqu'à la fin de la guerre, car je n'avais plus d'heures à lui consacrer comme auparavant. Je n'ai maintenant que quelques minutes précieuses pour cela.

Deux minutes, deux fois par jour, pour un bon nettoyage au savon et à l'eau... avec le nouveau savon Palmolive amélioré. Affaire de propreté pure et simple. C'est du moins ce que croyais... mais imaginez ma surprise agréable lorsque Jim m'envoya des fleurs avec un billet: “Tu embellis de jour en jour.”

Quoi, il suffit de 2 minutes, deux fois par jour, avec le Palmolive pour aider à conserver mon teint radieux et frais!

Je trouve maintenant que tout ce qu'il m'aurait toujours fallu pour garder mon teint frais comme un pétale de rose... est ce simple traitement de beauté Palmolive deux fois par jour. Ce massage de 60 secondes de plus à la mousse de Palmolive a certainement amélioré ma peau. Il va sans dire que ce même Palmolive est idéal pour le bain. Fait d'huiles de palme et d'olive, deux des meilleures aides de beauté dans la nature, le Palmolive soulage de fait ma peau tout en la nettoyant à fond.

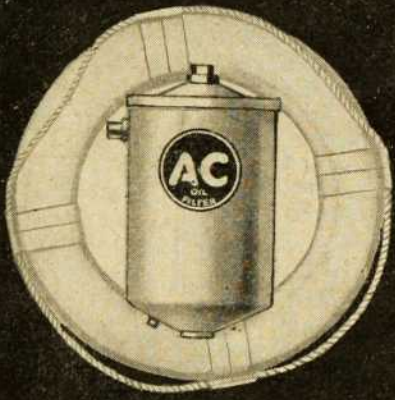
MAINTENANT PLUS QUE JAMAIS JE

COMPTE SUR LE Palmolive

POUR ME GARDER BELLE — POUR LUI!



"CEINTURE de SAUVETAGE"



pour Votre Auto

Chaque mille de conduite avec de l'huile propre prolonge la durée de votre moteur. Or, comme les filtres à huile AC gardent l'huile propre, ils sont des moyens de sauvetage — des moyens pratiques de conserver votre auto — et l'huile que vous achetez, tout aussi bien.

COMMENT LES FILTRES A HUILE CONSERVENT

Les filtres à huile enlèvent la saleté et la vase de l'huile du moteur. L'huile propre n'obstrue pas les pistons ni les rainures à segments. Conséquemment, elle aide les segments de contrôle d'huile à jouer leur rôle plus longtemps.

Comme résultat direct, l'économie d'huile est maintenue à un degré plus élevé et la consommation d'essence est maintenue au minimum. La formation de carbone se trouve retardée parce qu'il n'y a pas d'excès d'huile dans la chambre de combustion. Et — ce qu'il y a de plus important — le besoin de mise au point du moteur est décidément retardé.

SURVEILLEZ VOTRE HUILE

Quand l'huile devient noire et sale, hâtez-vous de remplacer l'élément de votre filtre à huile. Changez votre huile suivant les recommandations de votre homme de service.

Servez-vous d'un filtre à huile, surtout durant la guerre. Mais ne manquez pas de protéger votre auto avec une véritable ceinture de sauvetage — un filtre à huile AC.

Prenez soin de vos BOUGIES



Faites-les nettoyer régulièrement au poste de nettoyage AC enregistré. Remplacez par des neuves les bougies usées.

Autres fameuses lignes UNITED MOTORS SERVICE

Bougies AC • Pompes à essence AC • Manomètres et vélocimètres AC • Roulements à billes NEW DEPARTURE • Roulements à roulements HYATT • Lampes GUIDE • Thermostats HARRISON • Démarrage, allumage, éclairage DELCO-REMY • Avertisseurs KLAXON • Fils PACKARD • Radiateurs HARRISON • Freins hydrauliques DELCO • Amortisseurs DELCO

UNITED MOTORS SERVICE DIVISION OF GENERAL MOTORS PRODUCTS OF CANADA, LIMITED

jardin? Je vous ai reconnu malgré l'obscurité...

— Les traces d'un mur punique... Vous ne sauriez croire combien l'absence de lune favorise ces recherches. Et puis, faut-il l'avouer, mademoiselle Ninette, je cherchais peut-être aussi l'empreinte d'un petit soulier sur le sable...

Surprise, la jeune fille restait immobile, délicieusement troublée. Et, après ce frêle reproche: « Je croyais que vous ne vous occupiez que des recherches préhistoriques, » elle entendit la réponse de Filhol, le timide aveu qui, peu à peu, comme une rosée, rafraîchissait son cœur attristé.

— Mes recherches! Ah! mademoiselle Antoinette, ce que je cherche sans cesse, c'est vous... Ne le saviez-vous pas? Le Sénat de Carthage envahi par la populace, s'il renaisait ici même, m'intéresserait moins que le plus humble geste de votre petit doigt! Tanit, Baal, Eschoum, coulés en or, ne seraient qu'atomes de vile matière à côté de vous!

Ninette écoutait, émue, la douce confiance. Elle sentait tant de sincérité, de dévouement dans les déclarations du jeune homme...

Au même instant, le contremaitre des fouilles vint avertir que la statue était « lavée et propre ». Heureux présage de l'époque romaine.

— Qu'il est mignon! s'écria Ninette.

— Voyez, mademoiselle Antoinette, l'Amour reste toujours semblable à lui-même, puisque aujourd'hui nous ne le représentons pas autrement que les Romains...

Au pied des blocs écroulés sur la plage, Ninette et Filhol s'assirent, les mains unies. Les projets d'avenir se pressaient devant leurs yeux éblouis:

VIII

LE CARROSSE descendit avec précaution l'étroit chemin qui, rasant l'arête du cap Carthage, relie Sidi-bou-Saï à la plage, tourna à droite et roula lentement sur la mince lande de sable ourlant la grève.

Le passage du carrosse troublait à peine la sieste des dormeurs allongés sur le sable. Deux soldats de la garde beylicale, baïonnette au canon, gardaient un vaste et coquet pavillon à clochetons ouvragés: le bain de la famille régnante.

Le carrosse s'arrêta au pied d'une passerelle. Une jeune fille voilée sauta lestement à terre. Derrière elle, Rime dessinait sa maigre silhouette. Dagma montra le léger bâtiment aérien peint d'ocre et d'argent:

— Ma mère Rime, avant le bain, je vais faire une visite à une dame turque nouvellement arrivée à Tunis. La Gazelle me suivra. Toi, prépare mon costume de bain.

Un doigt sur les lèvres, la jeune Berbère ajouta:

— Ne parle jamais de cette visite au Sid. Nous sommes brouillés avec cette famille turque.

Le visage de la vieille servante s'éclaira... Elle comprenait enfin pourquoi Lelti s'était habillée avec tant de recherche et portait, sous son sefsari, un élégant tailleur coupé à l'euro-péenne. Rassurée, Rime alla s'étendre sur la grève.

A l'extrémité de la passerelle, Badra, accroupie, semblait attendre.

Elle se leva avec empressement, balsa le vêtement de la visiteuse et la fit glisser dans l'entre-bâillement de la porte. Puis elle revint s'asseoir aux côtés de la Gazelle qui, paisiblement, croquait des graines de citrouille. Tout en dégustant les « glibets », la Gazelle se répétait la consigne:

« — Si l'on te questionne, tu répondras que tu as vu pénétrer dans

la Biout-el-Bakar une vieille dame couverte de bijoux... »

A peine entrée dans la chambre de la mer, Dagma sursauta... Maurice lui baisait les mains...

— Oh! Dagma! Merci d'être venue!...

Muette d'émotion, la jeune fille essayait de se convaincre de la réalité de cette apparition...

Que dans ce milieu soupçonneux où la femme est plus surveillée qu'un prisonnier, où mille regards invisibles la guettent, une telle rencontre fut possible et qu'elle-même Dagma-ben-Melek, s'y fût prêtée, tout cela semblait fantastique, irréel... Elle recula d'un pas, telle une captive tentant d'échapper à son ravisseur:

— Comment avez-vous pu, étranger à ce pays, réussir ce projet insensé?

— Quand on aime, tout est facile! L'ingénieuse Badra a loué pour un mois la chambre d'une famille de Sidi-bou-Saï, partant à Vichy assister à la visite du bey. Je représente la nouvelle locataire: une dame turque fuyant Constantinople et les rigueurs de Kémal-Pacha...

Et Maurice, joyeusement, montrait son travestissement: la jupe, le tcharchaf noir au voile épais, les mitaines, les bas violets, les bracelets turcs achetés dans les souks.

Dagma s'amusait de l'aventure comme d'une féerie prodigieuse. Son imagination s'exaltait... Le rêve magnifique se réalisait: un époux épris et séduisant! ô prodige! l'inconnu, le héros des songes, brusquement apparu devant elle, montrait son fin visage et l'éclair charmeur de ses yeux caressants...

Dès le premier jour, mon cœur a été vers vous sans hésitation! Qu'importe les obstacles que la sottise des hommes élève contre notre amour! Je t'aime... Aucune femme n'atteint ta grâce et ta beauté...

— Vous avez vu cependant des femmes plus belles que moi...

— Tu es l'unique, l'incomparable! Je ne pourrais plus vivre sans toi. Tu seras mon épouse chérie. Nous vivrons à Paris une existence merveilleuse.

— Est-ce possible? Ne serai-je pas, dans cette cité étrangère, un objet de curiosité?

— A Paris, tu seras adulée, fêtée... Tes heures couleront parmi les plaisirs. Car tu seras libre, entends-tu, libre... Et je serai ton esclave. Je t'appartiens pour toujours... Je suis celui que le Destin devait placer devant tes pas...

Dagma, confusément, se débattait. Elle avait l'impression d'être une proie aux mains d'un corsaire audacieux, livrée, dans le naufrage de ses convictions, au hasard des événements...

Vaincue, elle répondit:

— Mon cœur, tu es ma pensée unique, la lumière de mes jours, le soleil de ma vie!

Le visage de reine reposait maintenant sur l'épaule du jeune homme. Les yeux clos révélèrent dans toute sa pureté l'arc hautain des sourcils détendus...

— Chère Dagma! Nous passerons ensemble des années sans fin... Je contenterai tous tes caprices. Tu seras la plus choyée, la mieux aimée!

Aimer, être aimée!... Le soleil filtrant à travers les fenêtres ajourées semblait moins éclatant à Dagma que la lueur d'amour qui se levait dans son âme.

Un grattement léger écorchait la cloison de bois... La voix de Badra filtra:

— Lella, ta vieille servante vient par ici. Que faut-il lui dire?

Inquiète, Rime venait chercher sa maîtresse...

Maurice supplia:

— Ne pars pas encore, Dagma chérie. Ecoute-moi... Nos chers projets... Quand pourrai-je te revoir?

— Je reviendrai, murmura-t-elle dans un souffle. Tu es un démon et tes paroles grisent comme du baschich. Tu es le Maître que j'attendais... celui que j'aime et que je choisis...

Souriante et confuse, baissant les paupières, elle osa lui dédier la douce invocation de la sourate VII:

— Tu seras mon vêtement et je serai le tien...

IX

DANS sa chambre, assise sur le banc et vêtue d'un somptueux costume ivoire et or, Dagma était entourée du cercle multicolore des servantes groupées à ses pieds.

Les plats de bois, les assiettes en poterie de Nabeul circulaient, chargés de confiture de cédrat, d'orange et de pistache. Les cubes poudrés du rahat-lou-koum s'étagaient, entourés de dattes farcies, de pâtisseries au miel et au beurre. Le thé à la menthe fumait dans les tasses. Des verres d'eau fraîche tirés des gargoulettes suspendues en plein courant d'air, tentaient en vain d'apaiser la soif réveillée par les sucreries. Un photographe, sans relâche, dévidait des airs arabes...

Tout en répondant aux questions de ses femmes, Dagma songeait que le lendemain, à la même heure, elle retournerait dans la Biout-el-Bahr rejoindre Maurice...

Rime et Méryem allumaient des cigarettes lorsque la Gazelle, ayant distraitement regardé au dehors par le moucharaby, poussa un cri:

— Un homme à cheval!... Il apporte une lettre...

La porte d'entrée résonnait sous les coups du heurtoir. Toutes les servantes s'étaient précipitées et, derrière le treillage vert, observaient le cavalier: un serviteur de grande maison, vêtu de drap gris, juché sur une selle arabe au kerbous brodé d'argent.

L'homme, après avoir remis un pli au portier Yacoub, s'en retournait. Et son cheval exécutait des courbettes de fantasia...

Un pressentiment serra le cœur de Dagma. Ce rite suranné, ce message à cheval dans un pays où fonctionnent, depuis plus d'un quart de siècle, la poste et le téléphone, tout décelait un événement extraordinaire.

Mais Yacoub apparaissait, fier d'annoncer:

— Le Sid demande Lella.

Les craintes de Dagma étaient justifiées. Tremblante, la jeune fille se rendit à l'appel de Si-Barka...

Voyant entrer sa petite-fille, le vieillard dit simplement en lui désignant un fauteuil:

— Benti, assieds-toi. Louanges à Dieu, l'Unique, le Très-Haut, le Très-Généreux. Il a exaucé tous mes vœux: tu es fiancée. Le messenger vient d'apporter la réponse.

Et Dagma, blême de fureur, et d'indignation, écouta le Sid lire, scandant chaque mot, une lettre qu'il saisit sur son bureau:

A la Seigneurie du Très Elevé Si-Barka-ben-Melek, détenteur de toutes les vertus, l'homme éminent que Dieu comble de ses faveurs. Que le Salut soit sur vous avec la Miséricorde et la Bénédiction de Dieu.

De la part de l'écrivain de cette lettre, de la part de sa mère, de ses enfants, de la mère de ses enfants et de toutes les personnes de sa famille, nous déclarons ceci:

Nous acceptons toutes vos propositions pour l'union projetée et la

signature de l'acte et prions Dieu que le mariage s'accomplisse le jour qu'il vous plaira de choisir et qu'il lui plaira d'agréer.

Et le Salut soit sur vous, à la fin comme au commencement de cette lettre, de la part de votre ami Mostéfa-ben-Hadj-Ali-Rabbah-el-Tounsi, indigne serviteur du Très-Haut.

Le Sid replia méticuleusement la lettre :

— Ma fille, œil de mon cœur, qu'en dis-tu ?

Regardant Dagma par-dessus les verres ronds de ses lunettes, Si-Barka la vit soudain décomposée d'émotion. A sa grande surprise, la jeune fille avança de deux pas pour lui crier :

— Je refuse ! Je ne veux pas épouser Mostéfa !

Le Sid ne put contenir son étonnement. D'un ton sévère, il déclara :

— Mostéfa offre toutes les garanties que je cherchais pour toi. Honorable, bien considéré, musulman des plus pieux, il est très riche. Sais-tu qu'il possède presque la moitié des terres du cap Bon ? Et des maisons à Tunis !... Famille des plus anciennes ; son grand-oncle était ministre du Bey-Ali. Avec lui, tu seras heureuse. Et je finirai mes jours en bénissant Dieu de t'avoir favorisée d'un tel choix.

— Je ne veux pas ! Je n'y consentirai jamais ! répétait Dagma les bras tendus comme pour écarter de son visage l'odieuse vision.

Si-Barka s'indigna :

— Es-tu folle, Dagma ! Songe : un homme qui verse d'un seul coup le don nuptial, trois mille douros, comme pour une fille de bey ! Trois mille douros qui me seront remis avant la signature du contrat. Tout est payé d'un seul coup, je te le répète.

— Suis-je à vendre, Sid, comme une pièce de terre ou les moutons de tes troupeaux ?

— De par la Loi du Livre, tu appartiens à cet homme qui s'est loyalement engagé vis-à-vis de moi. Il a ma parole.

Dagma se cabra :

— Il n'a pas mon consentement. Je refuse !

Et elle ajouta, la tête détournée de mépris :

— Je ne veux pas de ce vieillard !
— Nous appartenons au rite hanéfite, déclara lentement Si-Barka, j'ai le droit de « djebr » et j'en userai. Ton consentement n'est pas nécessaire.

— Jamais, jamais je ne me plierai à cet ordre ! cria Dagma, véhémentement.

Elle fut sur le point, en défi, d'avouer son amour, de révéler au Sid ses rendez-vous dans la Chambre-de-la-mer et la passion dont elle brûlait pour Maurice Lesnier.

Mais elle songea que Si-Barka sans plus attendre, la ferait enfermer au Dar-el-Jouab, la prison coranique de Tunis et qu'elle n'en sortirait que mariée à Mostéfa...

Mieux valait ruser, attendre que Maurice, de son côté, pût agir...

Sans s'émouvoir de cette rébellion, le Sid, très calme, conclut :

— Je te donne cinq jours pour te décider à obéir...

X

LE « KANOUN » laissait filer vers le plafond la fumée bleue de son benjoin. Dans sa chambre parfumée, Dagma avait murmuré, l'esprit distraité, les oraisons de la prière du soir.

Les heures s'effeuillaient une à une comme les pétales d'une rose flétrie, ces heures qui la séparaient de l'instinct du départ...

Sept heures et demie du soir... Comme les jours étaient longs à cette époque de l'année !

Le soleil lentement disparaît derrière le Djebel Ahmar. La nuit approche...

Le phare de Sidi-bou-Saïd, allumé brusquement, projette à intervalles réguliers des lueurs fantomatiques dans la chambre. En bas, les serviteurs ferment la lourde porte d'entrée. On entend les aboiements des chiens kabyles détachés pour la nuit. L'ombre s'épaissit. L'heure attendue et redoutable approche...

Dagma a pris ses dernières résolutions. Elle s'habillera après le départ de Rime et de la Gazelle qui doivent aller à la Kouba faire une neuvaine de prières à Sidi-Drif.

Rime paraît bientôt, parée de son seftari. La vieille servante porte un plat — Dagma n'a pas déjeuné — qu'elle pose sur le lit. Puis elle enveloppe sa maîtresse de ses bras :

— Lelti, mon petit cœur, ma colombe, mange... Ce sont des boulettes de fenouil au safran...

Voyant le geste de refus, la servante se désole. Troublée — par quel singulier pressentiment, — elle murmure :

— Es-tu malade, Lelti ? Ah ! si je te perdais, je ne pourrais survivre. Je mourrais sûrement. Je sauterais du haut de la falaise dans la mer...

Cette exaltation n'est pas feinte. Dagma sait que son départ tuera « ma mère Rime ». De toutes ses forces, elle pousse vers la porte la fidèle servante qui recule de terreur et soupire :

— Il fait noir, noir ! Aussi sombre que derrière el-Ara le mur de l'enfer.

La jeune fille tressaille. L'instinctive frayeur des femmes berbères en face des ténèbres la saisit...

Mais un sursaut de volonté ranime son courage. Rime est partie. Elle doit s'enfuir, retrouver l'homme qu'elle aime... Maurice Lesnier l'attend... Leur évasion a été décidée et réglée dans ses moindres détails pendant les rendez-vous qu'elle a accordés au jeune Français dans la Chambre-de-la-mer...

Il faut se hâter, agir vite... Le délai fixé par le Sid s'écoule rapidement... Ce soir, à dix heures, elle doit rejoindre Maurice derrière les jardins, sur la route de la Marsa. Dans une rapide auto, ils gagneront Tunis, et demain matin, le paquebot les emmènera vers la France, vers Paris...

Il est juste temps. Dans quarante-huit heures, le Sid remettra Dagma entre les mains de Mostéfa.

A cette vision, un souffle de révolte soulève la jeune Berbère. Est-elle une fille noble ou une esclave ? Peut-on disposer d'elle sans son consentement ? Ses goûts, ses aspirations, tout cela ne compte pour rien ?...

Le visage de Maurice Lesnier, son sourire séduisant, apparaissent dans un rêve... Dagma entrevoit, au-delà de la mer infinie, le pays merveilleux, la ville enchanteresse, illuminée comme une vision de paradis où elle vivra heureuse, aimée, tout au long des jours sans fin.

Mais la Gazelle surgit à son tour. Jalousie d'influence, Rzella a trouvé bien longs les adieux de Rime pour une absence de quelques heures. Elle ne veut pas être en reste. Elle se précipite sur Dagma et l'étreint, comme si, véritablement, elle sentait, elle aussi, le malheur qui plane sur la maison.

Dagma se débat sous ses baisers sauvages et, dans cette lutte, la jeune Berbère sent son énergie l'abandonner par lambeaux ainsi qu'un fugitif laisse ses vêtements aux ronces qui l'accrochent.

— Finis, Gazelle... Laisse-moi donc !

"Aussi bien élever cet enfant en serre-chaude!"



1. Le jour même où naquit notre fils, mon mari commença à se monter la tête avec ce qu'il ferait de cet enfant — un sportif, un joueur de football, un véritable athlète, quoi ! Aussi s'inquiéta-t-il lorsqu'il vit avec quels soins j'élevais notre petit Bob. Il se tut d'abord mais, un jour, n'y tenant plus, il explosa :



2. "Margot!", dit-il, tu vas faire un efféminé de cet enfant ! Je n'ai jamais entendu parler de pareilles gâteries : jouets spéciaux, savon spécial... même un laxatif spécial ! Aussi bien l'élever en serre-chaude !"



3. Loin de me blesser, ces remarques m'amuserent, car je savais que je pourrais changer son opinion. "Ecoute un peu, mon cher," dis-je, "le docteur m'a dit que notre bébé, comme tous les autres bébés, a besoin de soins spéciaux."



4. "C'est pourquoi notre médecin approuve le laxatif préparé spécialement pour les enfants — le Castoria. Il dit qu'il est bénin, sûr et efficace. Et, cependant, il ne contient aucun ingrédient violent susceptible de déranger l'estomac ou d'occasionner des coliques."



5. Je vantai de mon mieux les mérites du Castoria à mon mari et, plus tard, le pharmacien acheva de le convaincre. "Oui", dit ce dernier, "je le recommande toujours pour les bébés, de même que pour tous les enfants jusqu'à l'âge de dix ans. C'est un excellent laxatif."



6. J'achetai donc la grosse bouteille de famille économique et, lorsque Bébé eut besoin d'un laxatif, je lui offris du Castoria, qu'il prit avec une satisfaction évidente. Quant à mon mari... il continue de voir dans notre fils un futur champion de football !



La profession médicale reconnaît que le séné — l'ingrédient principal dans le Castoria — possède des propriétés vraiment efficaces.

L'expérience a démontré que le séné produit surtout son effet dans le gros intestin, de sorte qu'il dérange rarement l'appétit ou la digestion. Dosé comme il convient, il favorise l'élimination et ne cause presque jamais de coliques.

CASTORIA

Le laxatif SÛR préparé spécialement pour les enfants

Beauté et Bien-être



Corrigeant la taille, ces soutiens-gorge améliorent la posture en maintenant le buste dans sa position naturelle. Leur confection unique préserve de la fatigue et rajeunit

GM-43-6F

GOTHIC

Cordtex
BREVETÉS

"Un modèle pour toute corpulence"

Elle repousse Rzzellah violemment. La porte claque...

Dans l'ombre mouvante, Dagma, seule, pousse un soupir. Demain... demain, elle ne verra plus Rime, servante dévouée, ombre de sa vie, Rime dont le visage éperdu d'adoration et d'amour scrute depuis sa naissance ses moindres gestes. Clamant son désespoir dans la chambre vide, la vieille esclave, la figure labourée de coups d'ongles, terminera sa vie en se précipitant dans la mer.

La Gazelle aussi est condamnée. Détestée par tous les serviteurs, elle n'a aucun défenseur dans la maison. Le Sid la soupçonnera — à cause de sa jeunesse — d'avoir facilité les intrigues de sa maîtresse. Il la chassera dès demain, après lui avoir fait donner par Yacoub un certain nombre de coups de corde! Rime morte, la Gazelle expulsée! Dagma doit-elle acheter son bonheur à ce prix?

— Je suis maudite! pense Dagma. Maudite et perdue! Dans quelques heures, je ne serai plus «Lella», la reine de cette maison, l'idole de mes serviteurs, la petite-fille du Sid, mais une femme sans nom, honnie et méprisée de tous!

Son sang d'aristocrate se rebelle. Elle est faite pour commander, être obéie, tenir son rang et non pour vivre dans la honte!... Et cependant, quel châtement immérité. Son seul crime, c'est d'aimer, d'un cœur pur, ce jeune Français qui l'adore...

Un sursaut d'énergie a remis Dagma debout. Le passé s'envole, aboli à jamais. L'avenir resplendit à ses yeux avec tout son cortège de fêtes, de plaisirs, dans l'aurore éclatante d'une passion partagée. Pour atteindre ce bonheur suprême, un geste suffit: s'habiller, partir. Elle s'enfuira...

La farméla, le séroual gisent à terre... Rapidement, Dagma s'est vêtue à l'europpéenne, tailleur gris, — celui de la Chambre-de-la-mer — une écharpe sur les cheveux, un peu de poudre, quelques gouttes de parfum.

Sûrement, l'automobile est déjà là, masquée par les oliviers. Dagma va rejoindre celui qui l'aime, qui la comprend... C'est la nouvelle famille, le milieu qu'elle a librement choisi...

Un mouvement irréflecté jette Dagma vers le moucharaby. Elle veut revoir, avant de le quitter pour toujours, le paysage familial contemplé chaque matin...

Un voile impénétrable — sombre comme le mur de l'enfer, a dit Rime — recouvre l'horizon. Quelques rares étoiles piquent le dôme ténébreux du ciel. La terre et la mer sont confondues dans une nuit opaque. Le panorama adoré dont vivaient ses yeux et qui ravissait son âme a disparu...

Lointains aux douceurs nacrées, golfe moiré de bleu, couchers de soleil nuancés d'or et de pourpre, elle ne les verra donc jamais?...

— C'est impossible! crie sa raison révoltée. Toute son existence est attachée à ce décor. Si tu t'en écarter, tu ne seras plus qu'une feuille morte détachée de l'arbre et dont les vents s'amuse. Quelle tendresse surpassera l'indicible caresse de l'air natal, ses senteurs embaumées? Quelles chansons remplaceront la houle du vent dans les oliviers, le bruissement des orangers dans le jardin? Et le lamento grinçant de la noria, la ruée de la mer contre la falaise, la chanson du mistral? Entre quels murs retrouveras-tu le large lit, le tapis de Kairouan, ta verrerie, de cristal doré et la fraîcheur des carreaux d'argile fleuris où tes pieds nus couraient joyeusement l'été? Quel pays vaudra la presqu'île sainte, diadème de soleil, ceinturée de flots bleus, où tu as respiré, palpité?... Qu'est-tu donc, sinon un produit de cette

terre, une plante vouée par Dieu à croître, prospérer et mourir sur le sol où elle est née?

L'image de Maurice fuit dans l'espace. Elle n'est plus qu'un profil imprécis. Les yeux brillent encore un moment puis s'embrument... Mais un écho de la voix caressante est resté. Dagma frissonne à cet appel: «Tu es si belle... Je t'adore!»

Reconquise soudain, elle se penche au dehors... Il est là dans l'ombre, celui qu'elle aime... Partir... Oui, partir!

Mais le voile implacable et terrifiant de la nuit l'emplit d'une terreur folle. Dagma n'est jamais sortie de la maison, à pied, le soleil couché, même pour descendre au jardin. Les ténèbres que tant de légendes et de récits peuplent de fantômes et de crimes, la hantise des djinns l'ont toujours retenue.

Franchir les allées désertes, suivre le sentier jusqu'à la route? Une peur bestiale broie la jeune Berbère, égarée et tremblante. Elle se retrouve au milieu de la chambre, les doigts crispés, une sueur d'angoisse au front. Elle sent, elle sait maintenant qu'elle ne partira pas, qu'elle ne peut pas partir...

Impuissante et désespérée, Dagma s'affaisse sanglotante sur le banc aux soieries effacées...

XI

TAPIS dans l'ombre, Maurice Lesnier et Daniel Filhol attendaient inquiets — bientôt anxieux — la fuite libératrice de Dagma. Aucune silhouette blanche n'accourait vers eux...

Maurice ne pouvait plus contenir son impatience:

— L'heure est passée!... Crois-tu qu'elle viendra? Puis-je encore espérer?

— Que sais-je? répondait Filhol, partagé entre ses doutes et la crainte de désespérer son ami. Je ne t'ai rien caché, c'est une folle entreprise...

— Dagma m'a pourtant assuré qu'elle m'aimait... Elle a promis de me rejoindre, de partir avec moi.

— Elle est si jeune! Et les femmes berbères restent d'éternelles enfants. Maintenus depuis des siècles, sous la tyrannie concertée des hommes, elles ont perdu toute volonté. Des êtres faibles et charmants que la première inquiétude trouble... Incapables de tenir leur promesse, elles agissent au gré de leur humeur versatile et changeante.

— Alors, elle peut encore venir, puisqu'elle m'aime.

— Peut-être...

Mais les heures passaient, lourdes d'une angoisse croissante. Bientôt la vérité s'affirma, inéluctable... La nuit s'achevait sans que parût la fugitive. Et Maurice donna libre cours à son désespoir:

— Je suis marqué pour le malheur. Partout où je passe, je sème l'inquiétude... Ninette... Oh! de ce côté, évidemment je suis rassuré! Combien je me félicite de votre décision. Tu la rendras certainement heureuse. Tandis que moi...

— Il faut suivre ses penchants, mon cher ami, et s'incliner devant son destin. Tu n'es pas fait pour les passions profondes et durables. Tu es né pour l'aventure passagère et frivole...

— Non! puisque, tu le vois, j'échoue au seuil du bonheur...

— C'était un projet irréalisable, un mirage trompeur, je te le répète. Malgré son éducation à demi française, Dagma n'a pas pu vaincre ces sortilèges... L'amour, vois-tu, l'amour sincère a besoin de stabilité, de certitude. Tu avais fait un rêve impossible. On n'unit pas deux êtres

aussi dissemblables, deux âmes séparées, par des coutumes, des traditions millénaires...

— Je croyais que l'amour arrangeait tout...

— Il lui faut un minimum de sécurité, une possibilité d'avenir. Accepte ton échec. Retourne en France... Vous deviez partir tous les deux ce matin? Ta place est retenue sur l'«El-Biar»? Ne modifie pas ce projet. Regagne seul Paris. Là est ton climat sentimental. On ne se refait pas... Paris est le seul lieu où ton cœur pourra s'épanouir et goûter encore la joie de vivre...

Les premières lueurs de l'aurore perçaient la nuit. A l'est, les sommets de Bou-Kornine s'irisaient de rose...

— Tu as raison, acquiesça Maurice avec un soupir. Partons. Tout est fini... Le beau songe s'évanouit...

Et l'auto, dans la nuit déclinante, regagna Tunis.

XII

LA MATINÉE était splendide. Le souffle du vent dans les grenadiers, le murmure des vagues se répondaient en cadence harmonieuse. Les moineaux se poursuivaient dans les bougainvilliers et, sur la corniche de la terrasse, les ramiers sauvages battaient des ailes.

Assis à son bureau, Si-Barka ajusta ses bésicles et lut sa réponse à Si-Mostéfa-ben-Hadj-Ali-ben-Ouïsef-Rabbah, el-Tounsi, l'homme favorisé sur qui la Grâce et la Bénédiction sont descendues:

Et ceci est pour vous informer qu'avec toute notre Maison, pénétrée de bonheur par votre lettre, nous avons choisi pour la date du mariage.

Le vieillard se tourna vers Dagma, debout, près de lui, dans une immobilité de statue.

— Benti, je n'ai pas mis le jour... Y as-tu songé? Dans une lune est-ce assez proche?

La jeune Berbère eut un geste d'indifférence. Le Sid reprit son klem de roseau pour écrire:

Le troisième jeudi de Choual, s'il plaît à Dieu. Et le Salut soit sur vous, à la fin comme au commencement de cette lettre. De la part de votre ami Si-Barka-ben-Mélek, indigne et dévoué serviteur du Très-Haut.

Le Sid inscrivit sa signature embellie de savants entrelacs, cacheta la lettre d'une large emplâtre de cire rouge où il apposa le sceau de sa bague d'argent et dit à son intendant Sad-Baâli, appelé par un coup de timbre.

— La mule est sellée? Va porter cette lettre.

La porte refermée, il parut à Dagma que son cœur avait cessé de battre et que jamais la lumière du soleil n'aurait l'éclat des jours passés. *Mek-loub!* C'était écrit... L'acte signé, le Sid recevrait le don nuptial. Le mariage serait célébré.

Incapable de feindre davantage, Dagma, chancelante, étreignit le vieillard et, sur son épaule, pleura son rêve brisé...

Emu par cette douleur qu'il devenait profonde, Si-Barka, pour la première fois, sentit une tendresse inconnue le pénétrer. Il embrassa lentement les longs cheveux parfumés, puis, après avoir essuyé ses paupières meurtries et remplacé le voile, il entraîna doucement Dagma vers la terrasse.

Pour célébrer les fiançailles et rendre au Maître du ciel un solennel hommage, le Sid avait ordonné un sacrifice. Les Berbères ont conservé, à travers l'Islam, le rite de l'immolation.

(Lire la suite page 48)

DANS LE MONDE SPORTIF

(Suite de la page 7)

■ Une femme matador, Conchita Cintron, du Pérou, a combattu deux taureaux, l'autre jour, au cours d'une compétition, à Mexico City... L'un des cousins du champion Joe Louis va son petit bonhomme de chemin dans la boxe. En effet, Alfred « Big Boy » Brown, poids lourd noir de Détroit, a mis hors de combat Red Burman, a obtenu une décision sur Pat Comiskey et fit match nul contre Harry Bobo, en l'espace d'un mois... Dick Porter, ancien voltigeur du Cleveland, Baltimore, Newark et Syracuse, qui a conservé au bâton une moyenne de .323, au cours d'une carrière de 26 ans dans le baseball organisé, est un lieutenant garde-côtes de l'Armée américaine... Radio-Canada est à la recherche d'un annonceur bilingue qui, versé dans tous les sports, pourrait donner des émissions de nouvelles sportives du Canada à nos soldats outre-mer. Frank Starr, de Montréal, est l'homme tout désigné pour remplir efficacement ces fonctions d'annonceur sportif.

LES SPORTS EN RUSSIE

La revue *Le Recueil*, de Québec, reproduit un intéressant article de M. W. Meisl, du *Free Europe*, de Londres, sur l'encouragement donné aux sports en U. R. S. S. En voici quelques extraits :

« Le secret de l'incroyable ténacité des Russes en cette guerre réside dans leur excellente condition morale et physique. Or, cet état n'est pas un don de la Providence ni une caractéristique exclusive au peuple russe. Il provient de la merveilleuse organisation de l'entraînement physique du peuple. Les futures générations de Russes pourront parodier ainsi le mot de Wellington : la guerre fut gagnée sur les 10,000 terrains de jeux et les 3,600 gymnases que l'Union Soviétique a établis entre 1921 et 1941.

« Le conseil suprême de culture physique avait la tâche colossale de populariser l'idée du sport chez un peuple de 170 millions, à peine conscient de la chose. La Russie tsariste avait pompeusement fondé un ministère des sports, le premier dans l'histoire, mais en 1914, il n'y avait encore dans le pays que 250 clubs sportifs ayant 30,000 membres seulement. L'U. R. S. S. orienta alors sa propagande vers le domaine de la culture physique, propagande étayée de plans soignés et de réalisations dynamiques. En peu de temps, l'Union était dotée d'universités de culture physique à Moscou, Leningrad, Tiflis, Minsk et Kiev, qui fournirent annuellement plus de 800 instructeurs. Des écoles d'Etat — 28 en tout — dont les cours duraient de 5 mois à un an, instruisaient des entraîneurs et promoteurs. En 1934, les unions ouvrières comptaient à elles seules autant de clubs qu'il y avait d'athlètes en 1914, c'est-à-dire 30,000 clubs, ayant 6 millions de membres. Ces chiffres étaient doublés en 1940, alors que les Universités de sport et 50 instituts de culture physique promurent plus de 10,000 instructeurs par année. Il y avait plus de 6,000 médecins spécialisés dans le sport, et chacun des 28 instituts médicaux de l'Union avait sa chaire de culture physique et de recherches physiologiques.

« L'émulation socialiste déjà utilisée dans l'usine fut adoptée dans le domaine du sport. Il n'y eut plus

d'amateurisme : tous devinrent professionnels. Les champions reçurent des prix attrayants : des vacances payées, des motocyclettes, des automobiles et même de l'argent.

« La femme a une large place dans les sports russes. Dans la grande course à relais « Tour de Moscou », qui fait partie des fêtes du premier mai, chaque équipe compte 10 femmes et 20 hommes.

« L'entraînement d'arbitres féminins, caractéristique exclusive aux sports russes, a remporté un véritable succès. La patineuse Maria Issakova surpassa tous les records de patinage établis par les Norvégiens et les Américains. Depuis le saut record de 19,500 pieds en parachute, établi par l'étudiante Vera Fedorova, record qui fut vite brisé par d'autres filles parachutistes, le saut en parachute est devenu un passe-temps populaire. L'aviateur Kartashev est le champion du monde du vol plané avec un passager, ayant plané sur une distance de 400 milles.

« Avant le déclenchement des hostilités, 200,000 jeunes Russes, hommes et femmes, s'entraînaient dans des clubs d'aviation et de sauts en parachutes. L'armée rouge peut maintenant compter sur ces réserves pour ses pilotes et ses équipages aériens.

« L'un des jeux les plus populaires en Russie est le « soccer » anglais, qui compte plus d'un million et demi d'adeptes organisés.

« Des foules de 60,000 spectateurs étaient la règle plutôt que l'exception au stade de Moscou d'avant guerre, et quelques parties attiraient plus de 100,000 spectateurs.

« Mais les Russes ne versèrent pas dans l'idolâtrie des champions. Ils concentrèrent surtout leurs efforts sur la culture physique des masses, selon leur système G. T. O. Pour obtenir une décoration G. T. O., le candidat doit réussir diverses épreuves d'aptitude générale, de nage, de course et de saut, par exemple. De plus, il doit être bon tireur, et s'y connaître en anatomie, arbitrage et premiers soins. Ces épreuves varient suivant le sexe et l'âge des candidats. Sept millions de ces décorations furent décernées et 89 pour cent des miliciens réguliers soviétiques les portent. Les 10,000 terrains de jeux et les 3,500 gymnases de l'union requéraient une industrie spécialisée et assez considérable. Par exemple, la production de skis, de 7,000 paires qu'elle était en 1924, monta à 2,200,000 paires en 1938. Le budget soviétique réservait en 1937 cent millions de roubles à l'expansion de la culture physique, et plus du double en 1938. Les autorités soviétiques connaissaient bien la qualité du placement.

« On peut juger de l'influence de l'esprit sportif sur la vie russe, par le succès du Stakhanovisme. Le mineur Stakhanov a si bien su mettre à profit l'émulation entre les équipes de travailleurs, que la production en fut sensiblement accrue. Ses méthodes et ses réalisations sont devenues un symbole de civisme. Elles créèrent de nouveaux héros, champions travailleurs, producteurs record, et quand le film *Un jour en Russie* fut récemment projeté sur les écrans de Londres, un critique étonné écrivit : « Il est intéressant de voir que les champions poseurs de rivets ou de briques ou mineurs de charbon sont des héros nationaux au même titre que nos champions jockeys ou footballeurs, ou les étoiles du cinéma aux Etats-Unis. »

“LE MIEUX EST ENCORE À VENIR”

LE MOMENT est venu pour toute âme bien née, au Canada, de manifester sa confiance en l'avenir et d'en donner des preuves.

Le Canada a connu des guerres, des épidémies, des paniques et des dépressions financières, mais, de ces périodes difficiles, il est sorti plus vigoureux que jamais.

Les Nations-Unies ont assez d'intelligence et de bonne volonté, elles ont assez d'énergie, de courage et de fermeté, non seulement pour remporter la victoire, à la fin de la guerre, mais, encore pour résoudre les problèmes de la paix qui suivra.

Le progrès a toujours marché de l'avant ; il n'a jamais rétrogradé. Les nations qui cherchent le progrès, les nations qui vont de l'avant, se sont maintenant coalisées. Ensemble, elles s'opposent aux nations qui veulent faire marche arrière et entraîner avec elles le reste du monde à la barbarie et au carnage.

Les Alliés passent par le creuset de la guerre qui les fait s'unir étroitement. Après avoir échappé à de récents périls, ils ont orienté leurs regards vers l'éclat d'un monde nouveau où ils ont résolu que s'épanouiront la liberté pour tous, l'affranchissement de la misère, l'affranchissement de la crainte, la liberté de culte et la liberté de parole.

Il y a tout lieu d'avoir confiance en l'avenir, d'avoir confiance que “Le mieux est encore à venir”. Mais pour qu'un monde victorieux devienne une réalité, il faut le déploiement de tous les efforts de chaque âme bien née.

Achetez encore plus

d'OBLIGATIONS de la VICTOIRE

Metropolitan Life Insurance Company

(Compagnie à forme mutuelle)

NEW-YORK

Frederick H. Ecker,
PRÉSIDENT DU CONSEIL

Leroy A. Lincoln,
PRÉSIDENT

DIRECTION GÉNÉRALE AU CANADA, OTTAWA

L'infâme Trahison

par

VICTOR CHAUVET

ET, DE FAIT, sa peau fine s'irisait comme la nacre, décelant en un jeu délicat de lumières les agitations de son âme mobile, troublée à cette heure de sa vie par tant de sensations obscures et vives.

Dans les vastes caravansérails cosmopolites où ils évoluaient, ils ne s'occupaient guère de leurs voisins et de leurs faits et gestes. Tous deux s'étaient créés un domaine sentimental, inaccessible aux profanes. Ils y réfugiaient leurs pensées, leurs désirs, échappant ainsi aux propos vulgaires qui s'échangeaient autour d'eux.

Quand ils étaient las d'amour, elle s'asseyait à ses pieds et demeurait des minutes ou des heures immobile à l'écouter vivre. Ils se chérissaient alors presque chastement. Leurs lèvres ne se cherchaient plus, mais chacun possédait la pensée de l'autre. Leur âme s'ouvrait à l'illusion, se berçait de rêves puérils et les rêves étaient féconds en désirs.

Alors, ils s'adoraient à nouveau ; le cycle amoureux les entraînait ainsi dans une course sans fin et leur rendait insensible la fuite des jours. Ils étaient à eux-mêmes le but et l'étape dans ce voyage d'amour.

Ils cheminaient ensemble, ils cheminaient vers l'inaccessible bonheur, leurrés par les fines et délicates joies cueillies au bord de la route. Jours vides et ineffables ! Gammes d'amour, caresses légères, savoureuses étreintes coupées de rires clairs, suggérées par le désarroi de se voir si intimes, alors qu'ils avaient passé tant de jours si près l'un de l'autre, alors qu'ils se croyaient si loin, et par toutes les maladroites adorables d'une familiarité trop prompte à naître pour ne pas parfois déconcerter !

C'étaient de beaux rires et c'étaient aussi de subtiles mélancolies, tant il est vrai que tous les contrastes sont dans la nature et nécessaires même pour la parfaite harmonie du bonheur.

Après cette longue période durant laquelle tous les deux s'aimaient sans oser se le dire, leurs âmes étaient devenues plus vivantes, leurs corps plus exigeants, le poème de leur amour se déployait aujourd'hui en strophes belles et ingénieuses.

Antonine s'était révélée une amoureuse déconcertante. Elle avait une façon de marcher, de s'asseoir, de tourner la tête, d'offrir ses lèvres qui subjuguait Maxime.

Penchée vers lui, ou bien renversée, et les lignes de son corps fin dessinées par les vêtements souples, elle appelait le baiser d'un mouvement de grâce...

Blottie contre l'épaule du jeune homme, elle disait de petites phrases câlines d'une voix riieuse qui le ravissait. Il semblait avoir complètement oublié le passé, et il vivait dans un rêve. Pourtant il avait quelquefois de brusques réveils qui étonnaient et effrayaient un peu Antonine.

Parfois, aux heures d'amour ou de méditation, aux heures d'amour surtout, une flamme singulière brillait

dans son regard, tandis qu'une expression étrange, indéfinissable, d'effroi eût-on dit, assombrissait sa belle figure ; mais ce nuage passait, rapide, et l'amour en faisait oublier le souvenir à Antonine.

Ce qui causait un pareil trouble à Maxime, c'est que, comme tous les gens qui possèdent un bonheur trop parfait pour être très durable, il avait parfois de sombres pressentiments et il se sentait envahi par une sorte de crainte qu'il avait de voir un jour toutes les joies présentes s'en aller en fumée...

Un jour, ils étaient assis à Pègli, sur l'extrême pointe de rocs qui ferment la petite plage voisine de Gênes, et ils regardaient la beauté azurée de la mer dont les vagues venaient battre le rocher où ils se trouvaient. Ils l'écoutèrent qui chuchotait pour eux.

Déserte, elle disait la solitude et, désert, le ciel la doublait, mais plus pâle. Pas une voile, pas une aile d'oiseau pour tacher ces bleus implacables. Un courant d'amour unit leur cœur et fit s'éteindre leurs mains. Une minute, Maxime fut un être jeune et simple, que la présence, que le contact tiède de la femme aimée ravissaient.

Ses yeux verdâtres, couleur de mer, noyés de douceur, réfléchissaient le délice des souvenirs et des espoirs.

Antonine était silencieuse, charmée par le rythme des vagues crêtées de blanc, mais son cœur se serrait. L'immensité solitaire de la mer et du ciel mettait une angoisse dans son âme, une mélancolie dans sa joie d'amoureuse.

— Ma chérie ! murmura Maxime tout près de son visage.

Antonine soupira :

— Notre pauvre amour !

Maxime l'attira.

Ils étaient seuls.

Ils étaient loin des hôtels et des promeneurs, loin des caravanes de chimpanzés que l'agence Cook promène en liberté à travers le monde.

Cachés par le roc déchiqueté, crayeux, surgi comme une vague figée des transparences bleues de la mer.

Au loin maintenant des voiles blanches ondulait, ailes neigeuses de quelques gigantesques oiseaux.

Doucement, Maxime l'embrassa sur tout son visage pâli qui se renversait, s'offrait, s'abandonnait aux doux baisers.

Il le connaissait bien, le joli geste d'Antonine !... ce chaos brusque de la tête blonde sur son épaule, comme engourdie, et puis cette immobilité d'attente ou de mort, les cils à peine palpant sous le large cerne des yeux clos.

Ce fut une minute d'intense sensation où le rêve côtoya la vie, où le souvenir se fit réalité. Jamais, peut-être, ils ne goûteront mieux la plénitude de l'amour, ils ne perçurent plus absolue tendresse monter de leur cœur à leurs lèvres qu'en ce jour de Pègli, sous la féerie soyeuse d'un ciel ardent, auprès du bleu des vagues, grisés par la musique de la mer, par l'odeur voluptueuse qui semblait descendre avec les nappes du soleil, lèvres jointes, âmes satisfaites d'un baiser.

Dans cette contrée enchanteresse, à laquelle l'été sourit toujours, et où chaque ville, chaque coin de la terre évoquent la splendeur antique, Antonine finissait par croire que le ciel

n'était si limpide, la mer si mystérieuse, les marbres si blancs, les jardins si fleuris, les oliviers si doucement gris et les cyprès si rêveurs, que pour donner à leur amour un décor de tendresse qui en avivait l'intensité.

Elle songeait à cela dans le train qui maintenant les emportait vers Pise.

D'un côté de la voie s'étagaient, au flanc des collines, les orangers trapus et tristes, se massaient les feuillages presque irréels des oliviers, et des fleurs, des fleurs encore, taches distinctes, violentes, sur les gazons des villas aux façades peintes couleur de rose.

À droite, la mer bruissante, mousseuse, battait les rocs comme à Pègli et se montrait entre chaque voûte, nappe azurée, paisible au loin, rageuse au bord.

Les tunnels se succédaient, innombrables, percés parfois de fenêtres aux capricieuses formes.

L'œil, aux passages rapides, s'emplissait du bleu marin, l'oreille, aux déchirements de la vague, et tout retombait à la nuit, au bruit sourd des wagons en marche.

Antonine se rejetait en arrière, les yeux clos et toutes ses pensées trépidantes.

Ainsi, pendant des heures. Après, Gênes aux rumeurs vulgaires, la cité morte que coupe l'Arno limoneux et verdâtre et que ferme un rouge mur d'enceinte crénelé, sous la clarté du soleil.

La ville du moyen âge, figée dans sa gloire abolie, les avait séduits au delà de tout.

Pise fut leur amie. Un hôtel immense, mais paisible, qui ne s'était point asservi aux exigences modernes et que Maxime et Antonine aimèrent à cause de son pittoresque suranné.

On y dînait aux bougies, sous des voûtes peintes à fresques, dans une vieille argenterie bossuée et précieuse.

Les touristes n'y séjournaient guère et le quittaient pour les bruyantes maisons anglaises qui bordent les quais.

— Ici, nous sentirons l'âme toscane, avait dit Maxime ; les étrangers n'y font que passer, ce bon Boedeker ayant décidé que la tour penchée peut se voir entre deux trains.

Et il ajouta : — En choisissant nos heures, nous aurons au dehors une presque solitude. J'essaierai de travailler un peu, et le reste du temps, Antonine, devine ce que nous ferons ?

Lorsqu'elle passa pour la première fois sur le pont de l'Arno, Antonine s'arrêta. Elle regarda le fleuve jaunissant qui baigne les vieux palais roux aux volets d'un monotone vert.

Tout un quai flamboyait, doré par la lumière éclatante du matin qui se jouait entre les colonnettes orientales des plus anciennes façades.

Elle aima la cité tragique, aujourd'hui morte, ensevelie dans le soleil. Les tours crénelées, les murs d'enceinte disaient les luttes sanglantes du passé et l'herbe poussait entre les

(Lire la suite page 33)

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Derrière les belles fiançailles de Marc d'Avray et de Nicole se cachait un secret et un mystère. Marc adorait sa future épouse. Mais pour Nicole ce n'était qu'un sacrifice librement consenti, qu'une héroïque immolation de tout son avenir et de tout son bonheur. Marc, dans sa joie et son orgueil, ne voyait que celle qu'il achetait avec l'or de son père, plusieurs fois millionnaire.

Rien n'a gêné Marc dans sa vie. Sans honte, il avait séduit la fille de M. le comte de Vauban, le protégé de son père, à qui il avait dû le commencement de sa fortune... de cette fortune qui lui a servi de prétexte pour renier Mlle Gertrude de Vauban, une amie de Nicole. Gertrude n'était pas la première venue. Marc s'était servi de son père pour confirmer sa trahison à Gertrude, réduite à la misère, trop punie pour avoir trop aimé.

Gertrude endura les plus grandes souffrances. Grâce à l'infatigable, à l'admirable dévouement avec lequel le docteur Darcourt, le neveu de Mme de Vrignolles, sa protectrice, l'avait soignée, la mère du petit Marcel n'avait pas payé de sa vie la trahison du misérable Marc d'Avray. Mme de Vrignolles aimait Gertrude comme si elle était sa fille, comme si elle était son enfant. Une ardente, une invincible sympathie l'avait tout de suite attirée vers Gertrude, dont le visage réveillait en elle des souvenirs qu'elle ne pouvait préciser... de très lointains, de très confus souvenirs...

Une histoire, où les deux d'Avray, le père et le fils, avait joué un rôle méprisable, si odieux, vint mettre ombrage aux fiançailles de Nicole et de Fernand de Précourt. Marc d'Avray, à la suite d'un rendez-vous d'amoureux, reçut deux balles de revolver en pleine poitrine. Avant de rendre le dernier soupir, Marc jeta, au milieu de la stupeur générale, d'une voix rauque et sifflante, ces mots terribles à la face de Fernand : « Assassin, misérable, c'est toi qui m'as tué ! » Ce crime bouleversa l'âme de la comtesse de Brest, une autre amie de Marc d'Avray. Les tribunaux accusèrent Fernand de cet assassinat. On chercha à éclaircir ce mystère. On tâcha de découvrir son meurtrier. La comtesse de Brest vivait donc avec tous les regrets et les remords du passé... et pleine d'angoisses, pleine de terreurs pour l'avenir...



LE PETIT LAC

C'est un petit lac, disent les enfants ; un étang, reprennent les grandes personnes, ou même un simple bassin ; c'est l'océan, répondent les oiseaux. Qui a raison ?

Je crois bien que c'est les oiseaux.

Les mots ne sont que ce qu'on les fait, mais les choses sont ce qu'elles nous paraissent être et, en ce qui concerne celles de la nature, je me fie beaucoup plus au jugement des oiseaux qu'à celui des hommes.

D'ailleurs, il est des hommes qui peuvent avoir autant de sagesse que les oiseaux ; on les appelle des philosophes ou des poètes, et certainement, ce petit lac des enfants ou ce simple bassin des grandes personnes leur donnerait aussi des visions d'océan.

Tout est relatif en ce bas monde et même dans le grand univers ; ce qui nous semble un simple caillou devient une montagne pour l'insecte, et ce que l'on mesure avec la fantaisie du rêve ou de l'imagination n'a rien à voir aux lois de la géométrie ni aux formules de l'objectivité.

Même dans la réalité, ce petit lac est un océan. Il a ses tempêtes quand souffle la brise et, dans le miroir de ses eaux, il reflète toute l'immensité du ciel bleu. Il y a de la vie en lui, énormément de vie, même si notre œil nous affirme le contraire. Le microscope y découvrira des

monstres étranges, comparables à ceux des grands fonds marins et les mousses qu'il alimente ne le cèdent en beauté à rien de ce qui compose le règne végétal auquel nous sommes habitués.

Ah, comme dimensions, le petit lac n'est sans doute pas comparable à l'Océan Pacifique, mais il en pourrait porter le nom avec plus de vérité dans les temps actuels, car c'est bien le lac de la Paix.

Il s'en dégage une impression de douceur et de sécurité qu'on chercherait vainement sur la terre en la plupart des pays aujourd'hui ; on se laisse aller, en le voyant, à une rêverie profonde qui entraîne l'âme bien loin des banalités et des misères de notre époque ; on déplore que les hommes soient trop aveuglés par leurs passions pour voir, sur la terre, tant de choses qui pourraient tenir une si grande place dans leur vie.

Hélas ! ils font tout le contraire ; la seule chose qu'ils voient grande, beaucoup trop grande, c'est leur courte vie parce qu'ils lui donnent les proportions de leur égoïsme et de leur ambition.

Combien sont plus heureux, et plus près de la vérité, les enfants qui voient, dans le modeste étang artificiel du Jardin Botanique de Montréal, un petit lac, et surtout les oiseaux et les poètes pour qui c'est l'océan en miniature !

PAR FERNAND DE VERNEUIL

Photo CONRAD POIRIER, prise au Jardin Botanique de Montréal.

Durant leurs loisirs...



SON PESANT D'OR

Diana Barrymore a contribué à prélever les fonds nécessaires à la construction d'un croiseur américain, en mettant à l'enchère le tableau qu'elle chérissait le plus, celui de son père, John Barrymore.

QUELQUE CHOSE A DIRE

Greer Garson qui, on le sait, vient de remporter les palmes de l'Académie des Arts et Sciences, pour son magnifique travail dans *Mrs Miniver*, est celle qui parla le plus longtemps pour remercier tous ceux qui l'ont aidée à monter l'échelle du succès à Hollywood. Elle parla pendant dix minutes environ.

SON NOUVEAU FILM

Dans son nouveau film, Deanna Durbin est réellement une *glamor girl*. Joseph Cotten jouera à ses côtés dans le film *Hers to Hold*.

NOUVEAU TITRE

Le film dont les producteurs-directeurs sont Charles Boyer-Lucien Duvivier, et dont le titre connu était *Flesh and Fantasy*, vient d'être définitivement rebaptisé. On le nommera désormais *For All We Know*.

MODES PRINTANIERES

Il y a une année aucune étoile de cinéma n'aurait songé à se rendre à Palm Springs, situé à une centaine de milles d'Hollywood en autobus. Aujourd'hui, il ne se trouve pas d'autre moyen de s'y transporter, avec la ration de l'essence et des pneus. Pour faire ce voyage Jane Frazee portait l'autre

jour un ensemble tailleur de flanelle grise à jupe cloche. La jaquette courte était ornée de boutons de même matériel. Sa blouse de piqué blanc fermait au cou au moyen d'une boucle de même tissu. Un béret à visière couronnait la simplicité de cette tenue de voyage complétée par des accessoires de cuir verni.

DES BROSSES POUR VOTRE BEAUTE

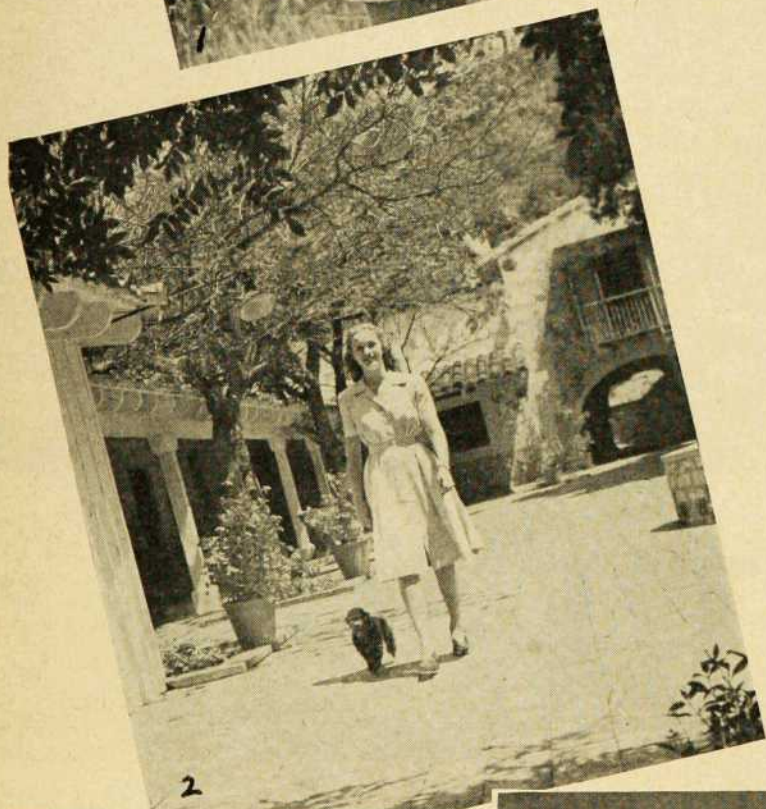
Elyse Knox, blonde actrice de Hollywood, assure que l'emploi de la brosse est une garantie de beauté. Elyse emploie cinq brosses diverses pour ses soins de beauté. Une brosse à cheveux, deux brosses pour la beauté des yeux, la première servant à enlever la poudre des sourcils et des cils, l'autre à poser le khôl aux cils. La brosse à rouge à lèvres, et en dernier lieu, une brosse à bébé afin d'unifier la poudre tout autour du visage.

SA SPECIALITE

Deanna Durbin, que je rencontre accidentellement aux studios Universal, me donne un tuyau pour les lectrices du *Samedi*. Deanna a la réputation d'inventer toutes sortes de jolis nécessaires pour enjoliver sa coiffure. Ce qui est trop féminin pour l'en blâmer... Tout d'abord elle inventa la résille, à larges mèches, ornée de minuscules fleurs au sommet, tout près du pompadour. Elle déclare que les fleurs sont le plus bel ornement de la chevelure.

MICHELE MORGAN

Michèle, que nous n'avons pas revue depuis son grand succès dans *Joan of Paris*, retourne à RKO. où elle tournera dans *Higher and Higher*.



1. — Charmante starlette toute heureuse d'exhiber les premiers fruits de son jardin de la Victoire. 2 et 3. — Cobina Wright Jr. est une adorable enfant qui adore se promener dans le patio ombragé, à moins qu'elle ne se livre à son sport favori : le tennis. 4. — Roddy McDonald, comme tous les jeunes de son âge, aime follement les chevaux, c'est pourquoi il célèbre dignement le premier anniversaire de sa pouliche « Cherrio ». 5. — Mary Beth Hughes nous apparaît ici comme dans un beau conte de fée. En réalité, il s'agit d'une scène de film.



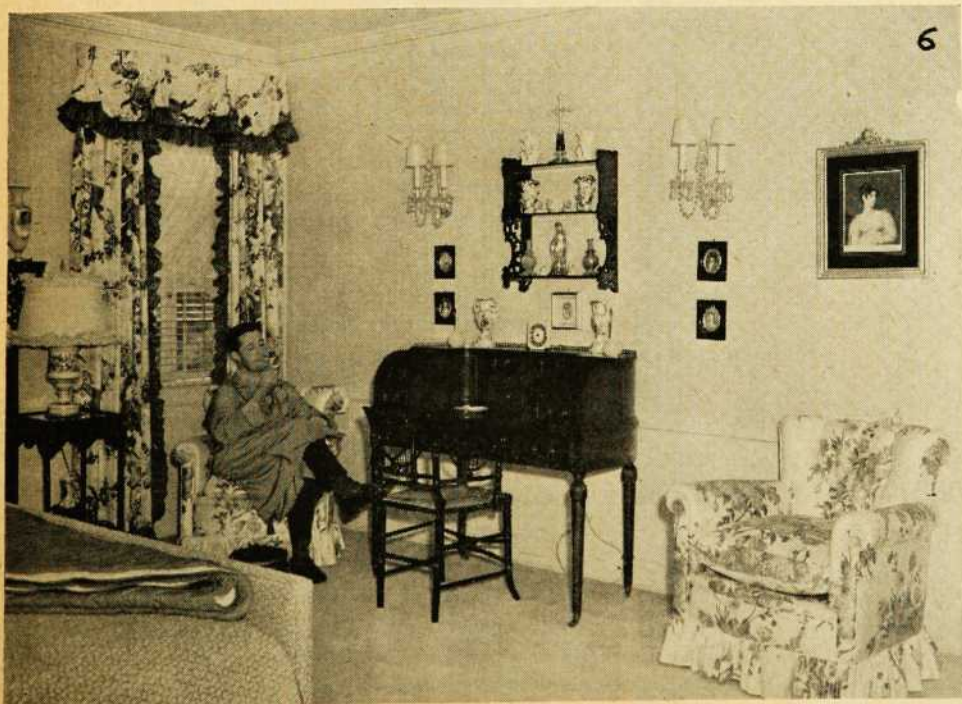
Les Artistes tels qu'ils sont...



1. — "A l'ombre des jeunes filles en fleurs" ... n'est-ce pas que la délicate Sonja Henie personnifie ici le titre du roman célèbre ! 2. — Un peu de culture physique sur la plage nécessite un vêtement approprié, à la fois pratique et attrayant, c'est l'avis de Janis Carter, et aussi le nôtre ! 3. — Gene Tierney, pour votre information, adore faire de la photographie. 4. — Dorris Merrick, on le croirait, vient de lire Robinson Crusoe. 5. — Mary Beth Hughes a quitté son lit de satin pour goûter au charme plus simple de la vie des champs.

... dans l'intimité

Don Ameche, le sympathique interprète au tempérament latin, fait montre d'un goût de connaisseur, non seulement dans ses vêtements, mais aussi dans son intérieur. On remarquera les riches bibelots de verre et de porcelaine, ainsi que son bonheur-du-jour dont le style est d'époque.





601 POUR 100 DE SON OBJECTIF



L'église et le presbytère de Sainte-Madeleine, village de 1,013 habitants situé sur le réseau du Canadien National, à 38 milles de Montréal et à 10 milles de Saint-Hyacinthe. Agriculture, culture maraîchère, mise en conserve et artisanat. On y compte 120 tisseuses et crocheteuses. Ci-dessus Mlle L. Palardy au travail. Au 3e Emprunt, Sainte-Madeleine a battu toutes les paroisses du Québec ! Quelle paroisse abattra cette fois-ci le record de ce village modèle ? — (Photos C.N.R.)

SAINTE-MADELEINE, une paroisse essentiellement agricole, est située sur le réseau principal du Canadien National, à quelque dix milles à l'ouest de Saint-Hyacinthe. Cette paroisse fut érigée canoniquement en 1876, date de la nomination du premier curé résidant et de l'ouverture des registres paroissiaux.

Sainte-Madeleine doit son essor à l'artisanat et à l'abbé Romuald Lecours, son ancien curé, qui ne ménagera rien pour faire un succès de sa paroisse et de l'œuvre qu'il avait tellement à cœur. M. l'abbé Gilbert Spenard, le nouveau curé, continue cette œuvre de l'artisanat.

Sainte-Madeleine possède aussi plusieurs petites industries, telle la mise en conserve des tomates et autres produits de la culture maraîchère. La réputation de son miel n'est pas surfaite.

La paroisse compte une population de 1013 âmes. On y compte 100 tisseuses sur le grand métier qui est en propriété commune et quelque 30 crocheteuses.

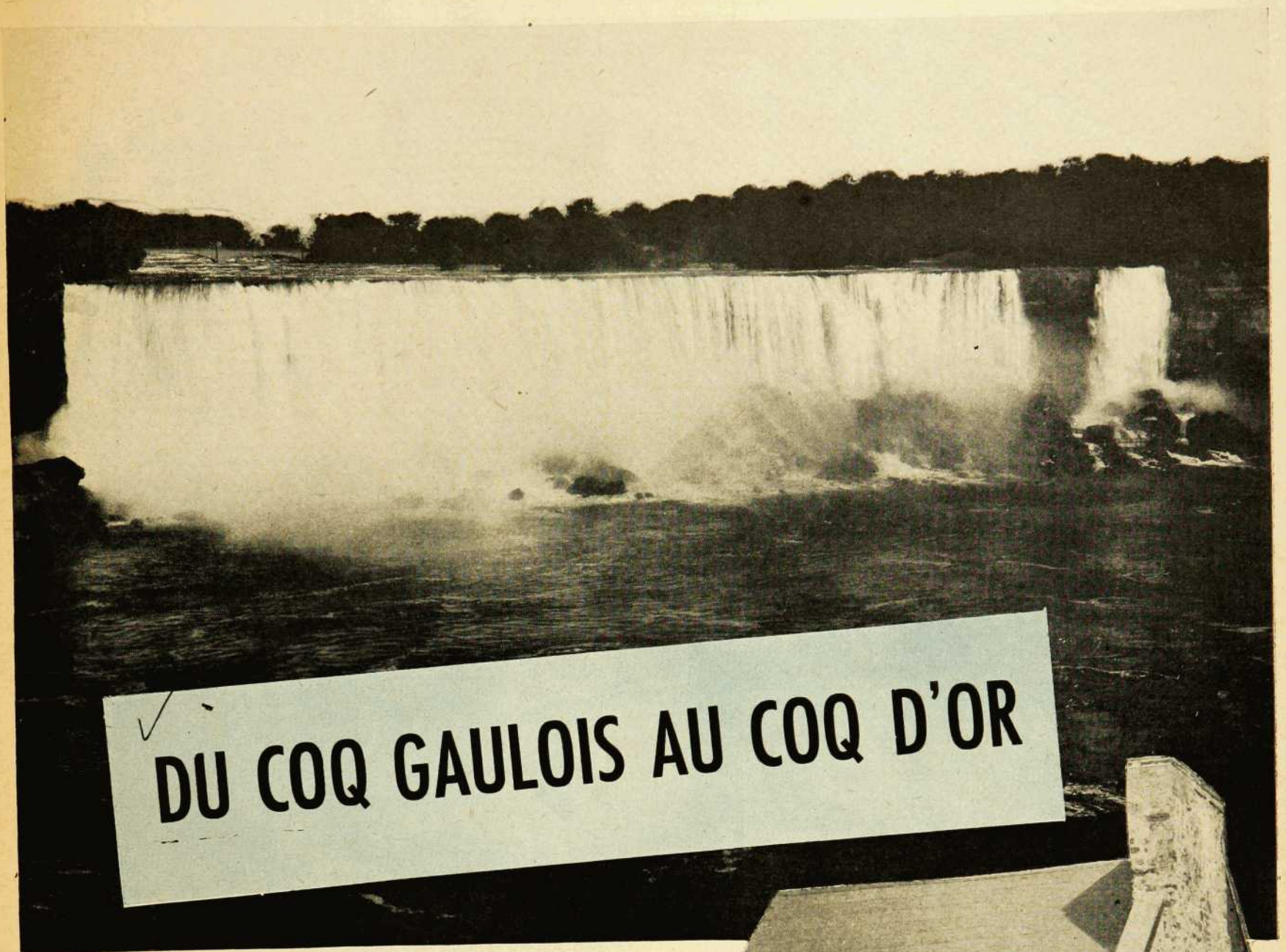
Mlle L. Palardy, qui est en quelque sorte la surintendante du groupe de crocheteuses, s'intéresse vivement à cet art et se fait un devoir de l'enseigner à de plus jeunes. Elle compte parmi ses élèves des enfants de 8 ans qui peuvent tisser aujourd'hui d'excellentes pièces mesurant 3" x 4".

Le maire de Sainte-Madeleine est M. Jodoin ; le préfet du comté, M. Osias Hébert ; le propriétaire du *Magasin Général*, M. Gustave Guertin.

Le magnifique succès obtenu par la vente des pièces crochetées a servi à soutenir l'effort de guerre du Canada, quand on songe que cette petite paroisse de la province de Québec, qui compte un peu plus de 1000 âmes, a souscrit 601 pour 100 de son objectif au troisième emprunt de la Victoire.

Lors de la visite de notre représentant, l'automne dernier, les contrats de pièces crochetées affluaient de toutes parts. Tout semble donc indiquer que pour l'emprunt actuel les tisseuses et les crocheteuses de Sainte-Madeleine auront « de quoi » acheter encore des Obligations de la Victoire.

La recrudescence de l'artisanat au Canada français est remarquable en ce sens qu'elle nous permet de fonder de grands espoirs quant au maintien de nos traditions artistiques qui, autrement, risqueraient de se perdre. Sans le rayonnement de l'artisanat le caractère de nos villes de provinces et de notre campagne s'effacerait lentement mais sûrement, au contact de l'influence américaine. Les partisans de nos arts domestiques, tels l'abbé Gilbert Spenard, curé de Ste-Madeleine, et son prédécesseur, M. le curé Romuald Lecours, sont d'obscurs mais tenaces travailleurs qui défendent intelligemment notre physionomie canadienne-française. Voilà une forme de nationalisme que tout être sensé ne saurait qu'approuver.



DU COQ GAULOIS AU COQ D'OR

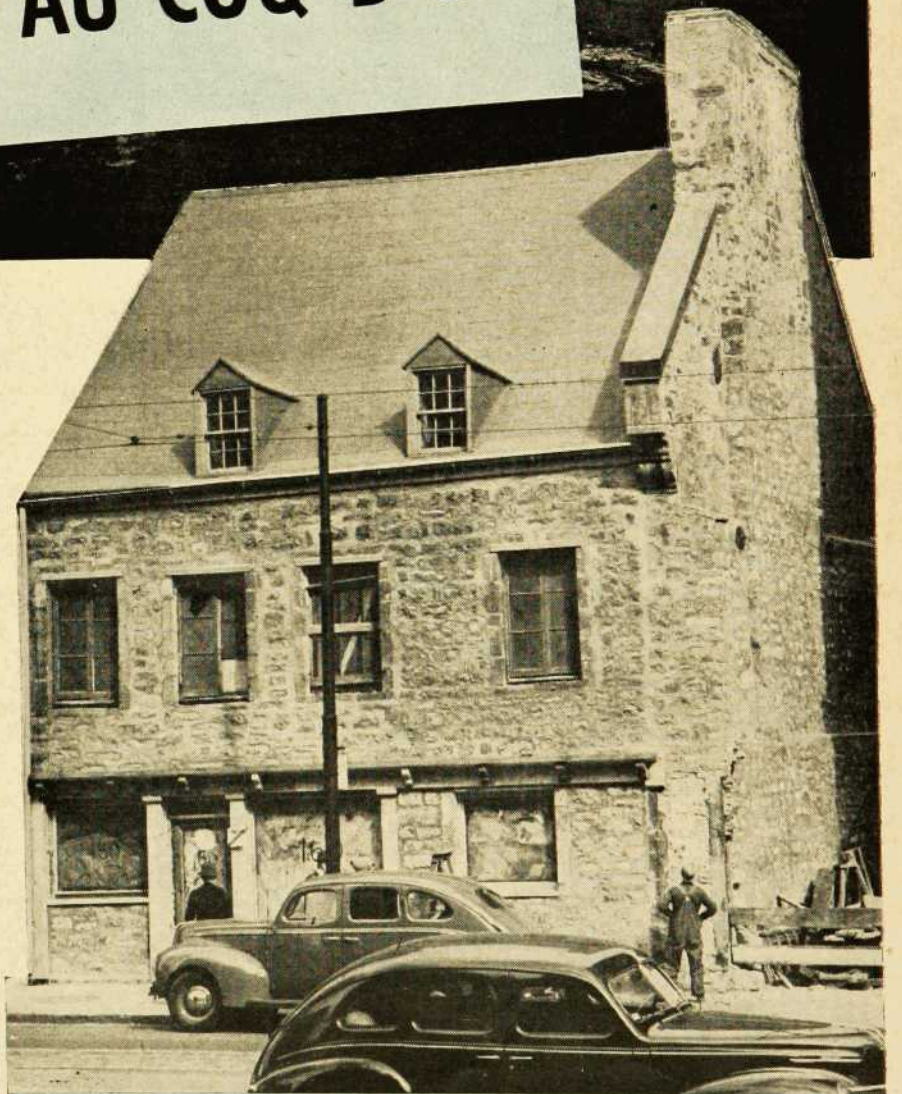
EN FACE du Palais de Justice, à Montréal, il est une ancienne maison qui s'est modernisée sous le vocable du "Coq d'Or" et le service d'une savoureuse cuisine au public. Ce sont déjà là de bons titres pour attirer l'attention mais il s'y en ajoute un autre de nature à la fois historique et sportive.

Cette maison fut la propriété d'un sieur Jean-François Gravelet qui connut la célébrité voici près d'un siècle.

Ce nom ne vous rappelle rien ? Peut-être qu'en le complétant par le surnom sous lequel on désignait l'homme alors, votre mémoire sera tout de suite fixée. Ce Jean-François Gravelet n'était autre que le fameux Blondin, équilibriste à peu près unique en son espèce et qui le prouva bien en traversant les chutes Niagara d'une manière à donner en même temps le frisson et l'enthousiasme.

Blondin exécuta cette acrobatie en 1860, sur un câble tendu entre les deux rives du fleuve et comme si cet acte d'audace n'était pas suffisant, il l'agrémenta de complications qui sont, à elles seules, un défi véritable à la chute mortelle. C'est ainsi qu'entre autres choses, en plein milieu du parcours, il installa sur la corde un petit fourneau, y fit cuire une omelette et déjeuna aussi tranquillement à une des tables du futur "Coq d'Or".

Avant ou après Blondin, bien des acrobates tels que Sam Patels, Spelterini, Joel Robinson, Peer et autres ont tenté de renouveler l'exploit de Blondin ou de traverser les rapides à la nage ou en barque ; plusieurs y laissèrent leur vie. Un seul homme tomba du pont perpendiculairement dans l'eau et s'en tira sain et sauf ; ce qui explique peut-être suffisamment la chose, c'est qu'il était ivre à pleine capacité.



Le "Coq d'Or", ancienne maison de Montréal, qui fut la propriété de l'équilibriste Blondin. Photo prise par LE SAMEDI avant la transformation de l'immeuble en un restaurant, rue Notre-Dame.



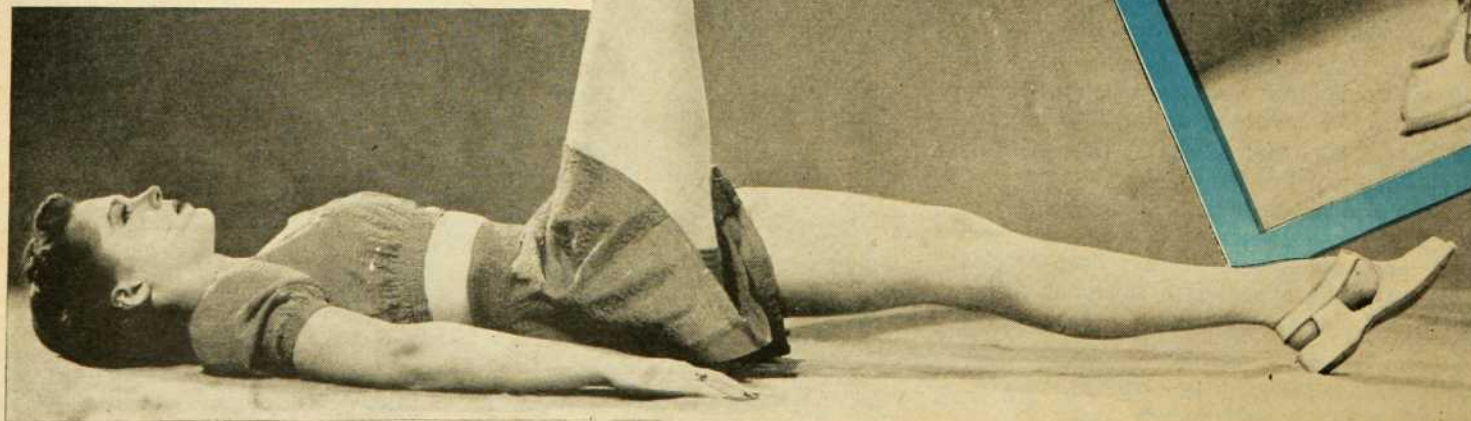
Vous admirez la ligne d'ANNE GWYNNE, et vous avez bien raison. Et pourtant, savez-vous, madame ou mademoiselle qui êtes un tantinet grassette, que vous pouvez acquérir cette sveltesse, cette démarche élégante que vous admirez à l'écran ? Lisez, ci-dessous, le conseil en marge des exercices d'assouplissement. Miss Gwynne elle-même, non seulement les approuve, mais les recommande hautement, comme le démontrent les photos de cette page.

Culture Physique

L'ART D'ÊTRE BIEN PORTANTE et de se conserver jeune n'est pas que l'apanage de quelques privilégiées. La majorité des femmes en santé peuvent — à condition qu'elles le veulent — acquérir cette ligne élégante tant recherchée. La condition ? Un régime alimentaire approprié à son état et des exercices quotidiens d'assouplissement.

Simple, n'est-ce pas ? Assurément, tout ce qu'il y a de plus simple ! Mais le hic de toute l'histoire, c'est la volonté. Presque toutes les filles d'Eve, dans un moment d'enthousiasme, décident de faire ce pacte avec elles-mêmes ; tout va bien pour les premiers jours et, petit à petit, les sophismes dissolvants écartent la volonté, si bien qu'après un certain temps, on est retombé dans sa vieille routine. Et ce qui pis est, on médit de la culture physique.

Allons, mesdames, mesdemoiselles, il ne suffit que d'une petite dose quotidienne de courage. Qu'est-ce, après tout, qu'un petit vingt minutes matinal consacré aux exercices d'assouplissement ! Vous en passez bien davantage devant votre glace pour l'amour de votre beauté ! Rappelez-vous qu'en vous faisant discipline vous travaillez pour votre santé, et lorsqu'on a la santé, on a tout ! ...





Starlettes '43

UNE STARLETTE, c'est un astre nouveau, pointant à l'horizon du firmament cinématographique. C'est une jeune débutante douée de tout ce qui peut contribuer au succès d'une carrière artistique et qui est à ses débuts. En d'autres termes, une starlette, c'est une candidate à la célébrité, qui a des chances de passer du diminutif au substantif tout court de « star ».

Il y en a plusieurs en cette année de 1943 qu'on présente sur les rangs. Au nombre de ces dernières, il nous fait plaisir de mentionner Lois Andrews, Eleanor Parker et Dolores Moran dont les photos ornent cette page.

Lois Andrews (dans le cercle) est l'épouse divorcée de George Jessel. Dès l'âge de seize ans, elle connut un remarquable succès dans le monde du music-hall et des boîtes de nuit. Lois est originaire de Los Angeles, elle a 5 pieds 6 pouces de grandeur et pèse 118 livres.

Eleanor Parker (haut de la page, à droite) est originaire de Cedarville, Ohio. Elle vint à l'écran en passant par les écoles d'art dramatique des studios.

Quant à Dolores Moran (ci-contre), elle fut remarquée par un agent de studios, alors qu'elle participait à une fête champêtre organisée par les Elks. Elancée, jeune et d'une beauté ravissante, Miss Moran attira l'attention de l'agent en question au moment où elle donnait une exhibition athlétique devant les pique-niqueurs ravis. Dolores Moran, qui n'est âgée que de 16 ans, joua son premier rôle important aux côtés de Bette Davis dans *Old Acquaintance*.

Ci-contre, de haut en bas, LOIS ANDREWS et DOLORES MORAN qui, avec ELEANOR PARKER (photo du haut, à droite) sont considérées comme étant les trois starlettes ayant le plus de chance de passer au rang de "star" durant l'année en cours. Toutes trois ont fait des débuts prometteurs, et toutes trois, selon la diversité de leurs dons respectifs, peuvent devenir de grandes vedettes. "Petit poisson deviendra gros..."

Avant-goûts d'été



4640 — Robe pour adolescentes, dans les grandeurs 11 à 16. Tissu requis pour la grandeur 14 : $3\frac{1}{2}$ v. de 35", $3\frac{1}{4}$ v. de 39", $4\frac{1}{4}$ v. de galon ondulé. Prix : 20 cents.

4645 — Robe deux-pièces pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour la grandeur 16 : $3\frac{1}{2}$ v. de 39", $2\frac{1}{2}$ v. de 54". Col détachable et revers : $\frac{5}{8}$ v. de 35" ou 39". Prix : 25 cents.

4650 — Robe pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour la grandeur 14 : 3 v. de 39", $3\frac{1}{2}$ v. de 35", $2\frac{1}{8}$ v. de 54". Contrastant pour chemisette : $\frac{1}{2}$ v. de 35" ou $\frac{3}{8}$ v. de 39". Prix : 25 cents.

4661 — Robe pour dames et jeunes filles, dans les grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour la grandeur 16 : $3\frac{1}{4}$ v. de 35", $2\frac{3}{4}$ v. de 39", $2\frac{1}{8}$ v. de 54". L'achat d'une ceinture est nécessaire. Prix : 25 cents.

L'INFAME TRAHISON

(Suite de la page 24)

pavés des rues où se dénoua, par le meurtre, plus d'un drame familial.

Souvenirs du passé!

Pise déchue, étouffée entre Gênes et Florence, ne s'était point relevée; elle avait mis sa gloire à ne point se survivre. Volontairement immuable, elle avait vu, nonchalante, les âges passer et fuir sans essayer de se reprendre à vivre, trop fière pour les luttes vaines, trop faible pour les combats victorieux, trop consciente de sa beauté pour renaitre citée moderne, bruyante d'industrie et de commerce.

La noble et glorieuse fin! Une ville d'ivoire jauni engourdie dans la lumière!...

Ce spectacle rejeta la pensée d'Antonine sur elle-même, sur la mort qui atteint les cités et qui guette les amours.

Ils virent à la Marmia la mer d'un indigo foncé, toute scintillante sous l'éclat d'un ciel incandescent, mêlé à l'odeur marine; l'arôme salubre des pins, massés en noires forêts, gonfla leur poitrine et mit à leurs lèvres un âpre et sauvage goût de la vie.

Ils virent la plage où se noya Hellen; une baie silencieuse, sablée de cendres, brûlée de soleil.

En un jour de colère, la mer au bleu céleste engloutit le poète païen qui jetait les rythmes de son "Triomphe de la vie" en défi à la "Mort" d'Orcagna.

Le poème ne fut pas achevé.

Le flot rejeta le corps du rêveur sur ce sable de cendres, sur cette grève retirée où la vague ondule avec une douceur paresseuse sous la coupole d'un ciel immuablement bleu.

Ils visitèrent la maison où les Browning vécurent leur étrange rêve d'amour. Elle, point jeune, point belle, mais fragile, mais illustre. Lui, fougueux, ardent, initiant à la vie cette mystique malade qui avait cru mourir sans la connaître.

Ils vécurent ainsi par la pensée une page d'amour dont ils avaient lu jadis le récit dans des romans oubliés, récit qu'ils mettaient au rang de l'illusion du rêve...

XXI

LES ETAPES DE L'AMOUR

Leur dernière visite fut pour le Campo-Santo.

Le soleil baignait l'enclos des morts. Ils foulèrent, taciturnes, la place herbue. Les marbres multicolores flambaient, noirs, blancs, roses. Une douceur planait, presque une gaieté, tandis qu'ils pénétraient sous les arceaux du cloître.

— Ah! dit Antonine, regardons bien ce que nous ne reverrons jamais...

Et elle ajouta:

— J'ai tant désiré voir cela!

Elle était devant les fresques admirables et pâlies où triomphe la mort, la mort dantesque, la mort d'Orcagna et des quattrocentistes, la mort qui hante l'âme avant de saisir le corps, de le tuer, le broyer, le pourrir.

Ils frissonnèrent.

Antonine, immobile, se sentait touchée par la simplicité des lignes et des couleurs d'Orcagna, conquise par la ferveur mystique et la naïveté pieuse du vieux maître qui, sur le mur d'un cimetière, traça cet immortel et sublime hommage à la mort.

Une foule de touristes Cook envahit à cet instant les galeries. Et pour quelques heures, ils allaient ani-

mer de leur ahurissante poursuite la cité silencieuse où s'entend mieux qu'ailleurs la grande voix du passé.

Le rouge Boedeker aux doigts, les misses suaves ou couperosées, les jeunes gens athlétiques, les vieilles dames obèses et rêveuses, toute la grâce et toute la laideur britanniques, suivaient d'un pas rapide, à longues enjambées le barnum qui leur montrait à forfait, dans un temps limité, les immortels chefs-d'œuvre.

Saisis de dégoût les jeunes gens s'enfuirent.

Ces profanateurs leur faisaient honte.

Après la magnifique tristesse de Pise, où Antonine avait surpris l'âme ardente du moyen âge, dormant derrière les vieilles murailles, une beauté plus aimable, plus vivante lui fut soudain révélée dans Florence, la vieille capitale toscane sur laquelle plane l'ombre immense du Dante Alighieri...

Florence qui, aujourd'hui, se livre comme une exquise marchande de sourires aux mélancoliques enfants du Nord.

Ils descendirent, le soir de leur arrivée, dans les rues étroites encombrées de promeneurs comme en plein midi, et ils allèrent au hasard, suivant les passants.

Un campanile profilait ses marbres clairs sur ce soir bleu. La lumière lunaire dessinait les colonnettes torsées des adorables fenêtres ajourées.

A côté, une façade de cathédrale d'une richesse souveraine laissait apercevoir des marbres roses et verts, des mosaïques sur fond d'or.

Un dôme énorme, noyé d'ombres, s'accroupissait en face dans un fantastique repos.

Une place. Un palais se dressait, allégeant ses créneaux et ses murs massifs par l'envolée superbe d'un campanile.

Une loggia apparut.

Musée de plein air où, confusément, se détachaient des statues aux blancheurs discrètes, aux gestes sobres et purs; apparition de beauté, réconfort des foules, volupté des yeux offerts à tous!

Et, un peu en arrière, dans l'ombre, comme une vision d'une grandeur tragique, le "Persée" de Benvenuto soulevait, de son geste triomphal, la tête de Méduse au-dessus des gueux sans asile qui, sur les marches de la loggia, dormaient dans la nuit tiède.

Il semblait dire:

C'est pour vous tous que j'ai vaincu le monstre et délivré la terre de sa laideur. C'est à vous tous que j'offre la beauté victorieuse de mon torse de métal, étincelant au clair de lune!...

Admirables symboles païens, si appropriés aux besoins de l'âme populaire, symboles évocateurs et créateurs de vie, de force et d'énergie, si différents des symboles de mort, de renoncement des religions soi-disant supérieures, qui les fera revivre, qui les rajeunira pour nous?

Après Florence, Venise; après Venise, Vérone, Rome et les autres.

Ils égrenèrent ce merveilleux chapelet des cités de la Péninsule et, de toutes les impressions d'Italie qu'elle avait lues, Antonine s'avoua que la meilleure, la plus durable et la plus intense était celle qu'elle emportait sous la prune.

A Naples, la ville qui repose éternellement dans une atmosphère bleue, éblouissante dans sa vaporeuse beauté, Antonine tomba malade.

et j'ai promis à maman

Qui aurait pensé que vous n'auriez pas le courage de manier la vadrouille... alors que votre mère compte sur vous? Que même votre pays compte sur vous...?

Comme vous l'expliquait votre mère — ce sont des jeunes filles de votre âge qui se chargent du "ménage" pour permettre à une multitude de mères de rouler des bandages, de vendre des bons de guerre et de faire d'autres travaux encore pour la victoire.

Vous avez donc un rôle important à jouer... mais dans quel état vous êtes! Vous vous demandez pourquoi vous êtes différente d'autres jeunes filles qui font leur part chaque jour du mois.

Car si elles peuvent faire l'époussetage, laver la vaisselle... et trouver le moyen d'aller patiner, au dernier moment, vous pouvez en faire autant!

Mais comment?... Eh bien, apprenez leur secret. Vous verrez que la plupart des jeunes filles lèveront les épaules et diront que ce n'est même pas un secret... c'est tout simplement que les serviettes périodiques Kotex sont plus confortables!

Tenez vos promesses — et vos rendez-vous!

La Kotex, voyez-vous, est faite pour rester molle durant l'usage... quelle différence avec ces serviettes qui ne semblent molles qu'au premier contact. Il ne s'agit pas de cette mollesse de neige qui disparaît sous la pression.

Et quelle confiance on éprouve à se sentir vraiment confortable! Tous les petits soucis s'évanouiront, car la Kotex a des bouts plats, pressés! Et rappelez-vous que nulle autre grande marque n'offre cette caractéristique brevetée — des bouts qui ne se souponnent pas parce qu'ils ne sont pas volumineux.

Et pour vous donner encore plus de protection, la Kotex a un centre de sécurité à 4 plis. Et — pas de mauvais côté pour causer des accidents!

Vous savez donc maintenant le moyen de toujours être en train. C'est aussi pour cette raison que la Kotex est plus usitée que toutes les autres marques réunies!

Soyez active et confortable

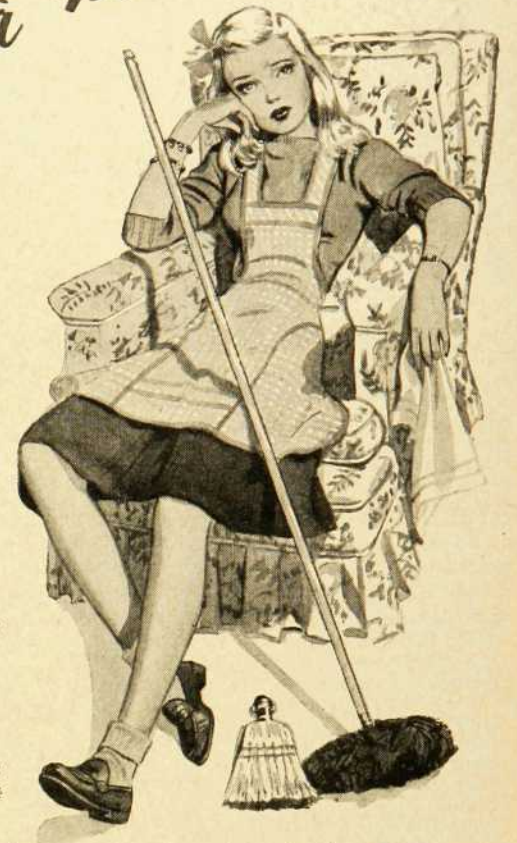
— avec la Kotex!

CONSEILS AUX JEUNES FILLES! Ce que toute jeune fille devrait savoir sur ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter aux jours difficiles. Tout est là dans la jolie brochure "Entre femmes". Demandez-le à: Canadian Cellucotton Products Co. Ltd., Dépt. K3-4, 330 University Ave., Toronto, Ont.

Ceinture Kotex Wonderform

La ceinture Wonderform complète le confort de la Kotex. Elle est si délicate, légère, équilibrée, ajustable et sans épingle — elle retient sûrement la Kotex au moyen d'agrafes spéciales, brevetées, plates et que nul ne saurait soupçonner. Seulement 25¢.

(★T.M. Reg. Can. Pat. Off.)





Enlevez les vilaines taches des bols de cabinets avec la GILLETT

● Vous n'avez qu'à saupoudrer de la Lessive Gillett dans le bol pour voir disparaître les taches répugnantes et la mauvaise senteur. La Gillett dégage aussi les renvois—facilite toutes sortes de nettoyages! Achetez-en aujourd'hui!

Ne faites pas dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.

BROCHURE GRATUITE: Écrivez à Standard Brands Ltd., Fraser Ave. & Liberty St., Toronto, Ont., pour demander la brochure Gillett qui explique comment la Lessive Gillett facilite les travaux du ménage.



FABRICATION CANADIENNE



Soulagement et Confort dans les CAS D'URGENCE

Quand vous avez souvent des coupures, égratignures, brûlures, meurtrissures, etc., à soigner, il est bon d'avoir sous la main un pot de Gelée de Pétrole 'Vaseline'. Aujourd'hui, la marque 'Vaseline' est une garantie de pureté et de qualité tout comme elle l'a été depuis trois générations.

Faite par *Chesebrough Manufacturing Co.,* Cons'd.

Vaseline

MARQUE DÉPOSÉE
GELÉE DE PÉTROLE

Alors, pendant de longs jours et de longues nuits, Maxime passa par tous les affres de l'anxiété et de l'inquiétude.

Antonine n'était pas faite pour cette vie trop fiévreuse qu'elle menait depuis trop longtemps déjà.

Faible oiseau habitué à sa cage étroite, l'air trop vif l'avait grisée, et après les premiers jours de sur-excitation qu'elle prenait pour un excès de santé, la dépression était venue tout d'un coup, et elle avait dû s'arrêter dans sa course joyeuse et un peu folle à travers les cités de rêve...

Très blanche, assise dans son lit, le dos appuyé sur l'oreiller, Antonine regardait décroître, dans une apothéose de lumière blonde, le jour napolitain.

Un livre, qu'elle feuilletait avec nonchalance, a glissé de ses mains.

C'est l'heure un peu mystérieuse qu'elle aime.

Les derniers rayons du soleil couchant projettent dans la chambre des ombres et des reflets légers et, par la porte entr'ouverte, elle perçoit les bruits familiers de la maison.

Pense-t-elle à son bonheur d'aujourd'hui? Rêve-t-elle à sa vie d'autrefois?

Non... Dans la pénombre de sa mémoire, elle retrouve des fins de journées fiévreuses semblables à celle-ci qui étaient pleines de charmes; dans ses convalescences d'enfant, jadis, le petit lit où son corps trouvait des places fraîches, la blancheur des draps, la lumière tremblotante et douce de la veilleuse, l'accueil moelleux des oreillers, le jour finissant et, avec lui, le feu apaisé dans la poitrine ou la tête, juste le frisson de la fièvre qui donne aux choses un peu de charme irréel... Le point physique où le malaise confine au bien-être.

Alors, la bougie s'allume... Point léger et brillant, elle va par la chambre.

Non loin, la jeune malade sait qu'on lui apporte un potage, tapioca, refours liquide...

Un biscuit léger dans quelques gouttes de bordeaux ou un peu de gelée de fruits claire et transparente sur la soucoupe...

Gourmandise de rêve, faim illusoire et savoureuse.

La fièvre tombante, dans le jour tombant, l'enchantait et la berçait comme une nourrice.

Bientôt, avec la nuit venue, une nuit tiède et douce où flottent des espoirs invisibles comme des souffles de bonheur, il ne lui restait plus qu'une grande et confiante lassitude d'enfant aimée.

Ainsi rêve Antonine, faible et très blanche sur l'oreiller blanc.

Il lui semble être revenue à ce temps-là. Elle n'ose bouger de peur de dissiper l'illusion, car les petits enfants qui n'aiment que leurs parents ne connaissent point les chagrins d'amour.

Des pas... une lampe... C'est Maxime qui entre.

Il pose sur la table la lampe coiffée d'un abat-jour rose qui mesure une clarté très douce. Derrière lui la bonne apporte sur un plateau l'illusoire souper des convalescences.

Des larmes mouillent les paupières de la petite Antonine. Elle attire son mari en une muette étreinte, heureuse dans sa tristesse de se sentir aimée, croyée.

Antonine a vécu l'année qui vient de s'écouler avec des joies intenses; elle va bientôt finir et elle sait que, pendant toutes les autres qui vont

suivre, il lui restera à chérir un être en qui elle a mis son idéal et son espoir.

La douleur est venue en son temps, en hiver, elle est partie pour ne plus revenir.

Pour ne plus revenir?... Qui sait?...

Et voilà qu'une lueur d'inquiétude se devine sur sa physionomie affinée par la souffrance, sur ce visage de madone qui semble être l'image fidèle d'une des vierges vénitiennes du divin Raphaël.

Qui sait? Qui peut répondre de l'éternité des sentiments?

Elle a tout à coup comme une prescience, un pressentiment d'un sombre avenir, comme si elle eût été touchée tout à coup par un souffle inquiétant, précurseur de quelque ouragan dévastateur.

Maxime a-t-il deviné la pensée de sa femme?

Il se penche vers elle, il attire un moment sa tête sur sa poitrine et il lui murmure à l'oreille, bien tendrement, soupir léger:

— Antonine, ma chérie!

Et la jeune femme sourit, et le vilain vent d'hiver s'en est allé et les rayons du divin soleil, du soleil d'amour, inondent son cœur et son âme.

La jeunesse, puissamment aidée par les soins de Maxime l'entourait — et par la force toute-puissante de l'amour, — triompha du mal.

Toutefois, la convalescence fut longue, et pour parfaire la guérison, le médecin ordonna un séjour en Egypte.

Lorsqu'ils s'embarquèrent à Livourne, la jeune femme était presque complètement rétablie; ils firent néanmoins le voyage, car Maxime était heureux de cette occasion qui allait lui permettre d'évoquer une civilisation disparue, une contrée dont les lumières rayonnèrent en gerbes éblouissantes pendant des siècles sur ce monde antique.

Pendant un mois, ils promènèrent leur rêverie sur le Nil bleu et traversèrent la terre des Pharaons d'un bout à l'autre, s'attardant souvent parmi les ruines des cités glorieuses maintenant endormies dans l'éternel silence.

Un soir, aux environs du Caire, la cité grouillante et bruyante de tapage humain, étrange et belle à miracle, une apparition surgit à leurs pieds, merveilleuse dans son recueillement et la torpeur nocturne: c'étaient les tombeaux des khalifes, l'assemblage unique des plus gracieux bijoux de pierre que des architectes joailliers aient jamais ciselés.

Egrenés sur la plaine, ils sortaient de l'écrin de sable dont ils ont la teinte de grisaille jaunâtre, au point qu'on les pourrait croire modelés par le vent du désert avec la poussière ambiante.

Mieux que le plein jour, la lumière de la lune découpait chaque relief des mosquées funéraires: coupes en forme de mitres, dômes cannelés, minarets où une dentelle d'arabesques s'enroule sous des balcons ajourés.

Véritable dentelle sculpturale! Les deux coupes conjuguées du Sultan Barkouk et le minaret élané de Kaïd-Bey dominaient la cité des tombes charmantes.

Délabrées et croulantes pour la plupart, ces merveilles ont la séduction des choses frêles, trop fines pour vivre longtemps et qu'il faut admirer vite parce qu'on les sent qui meurent.

Un enchantement de rêve, c'est le seul sentiment qu'éprouva Maxime.

Devant les sépultures sarrazines, il ne retrouvait aucune des impressions que lui avait laissées les autres vestiges de la fille du Nil; l'immé-

morale et sérieuse nécropole de Memphis lui avait parlé de l'éternité; ici, tout était surgi d'ombres légères, jeu des génies aériens, roses effeuillées, dentelles déchirées dans un bal de la mort, chez les princes élégants des "Mille et Une Nuits"!

Ces mausolées n'avaient de triste que leur abandon dans le désert et le regret qu'ils donnaient de leur fin prochaine.

Des rayons de lune filtraient entre les grandes lézardes, plongeant dans les plaies béantes des dômes; sur les carcasses des plus inutiles on découvrait à peine quelques vestiges des anciennes rosaces; de la face des vieux squelettes, le plâtre était tombé comme un fard.

Antonine et Maxime descendirent dans le vallon et mirent pied à terre devant le premier turbi.

Comme le petit fellah qui les conduisait les importunait d'un babil qui voulait être explicatif, Maxime lui intima l'ordre de rester à cette place avec son âne et d'y attendre qu'il vint le rechercher.

Un peu plus loin, deux chameliers dormaient contre un pan de mur de Sitti-Khaouand. Au delà de ce point, il n'y avait plus trace d'êtres vivants jusqu'aux coupes du Sultan Barkouk, la grande mosquée située à l'avant-garde du campement funéraire des mameluks.

Ils allèrent regarder l'un après l'autre ces édifices harmonieusement dissemblables dont quelques-uns atteignent la grandeur à force de noblesse dans la fantaisie.

A cette heure, ils avaient le langage expressif des monuments qui nous parlent dans l'air immobile de la nuit.

Leur profil s'enlevait sur le ciel pur, baigné par une clarté si vigoureuse qu'elle portait durement les ombres sur ce ciel de sable encore tiède de la chaleur du jour.

Par moments, sous les flots de vie que cette nuit d'Egypte épanchait sur la prestigieuse vision, Maxime ressentait ses défaillances qui accablent le cœur devant trop d'inutile beauté, inutile pour la masse des hommes, mais non pour lui, puisqu'il pouvait verser dans un autre cœur un infini de sensations trop lourd pour un seul.

— Nous sommes chez les morts, murmura Maxime, chez les bons et non point chez les mauvais...

Et il montrait les tombeaux des khalifes, les morts qui ont fait ressusciter en nous ce que les autres voudraient étouffer.

— Maxime, restons avec eux, répondit Antonine, prise elle aussi par l'infinité grandeur des choses; il n'y a plus de monde, il y a le désert que notre amour emplît, et autour de nous la mort qui le défie.

Puis, après être restée un moment pensive, elle continua d'une voix lente:

— Ne sens-tu pas descendre sur l'univers la vie que notre amour crée dans la profondeur lumineuse de ce beau ciel?

Et longtemps, dans la nuit auguste, les deux voix alternèrent les hymnes de l'extase, les soupirs de félicité qu'elle entend et confond, l'indifférente nuit, avec les cris de douleur qui montent vers son trône noir au même moment, de la même force, les uns contrepesant les autres dans les balances d'une obscure justice.

Le hennissement d'un cheval vint rappeler aux deux jeunes gens l'existence de ce monde; ce bruit les fit souvenir de ce grand ennemi de l'amour, le temps, qu'aucun baiser, aucun soupir n'arrête.

— Est-ce qu'il est bien tard? Maxime... hélas! pourquoi faut-il que cette nuit finisse?

Maxime siffla son petit ânier. Ils se retournèrent, ne pouvant se résoudre à quitter des yeux la mosquée de Kaid-Bey, les coupoles bleissantes sous la clarté liquide, toute la ville, fée des tombeaux, où leur cœur venait de renaître.

Comme Antonine regardait encore une fois derrière elle, sa main saisit en tremblant celle de Maxime.

Un pli du terrain avait brusquement caché les aiguilles et les dômes.

Elle fixa sur son compagnon de grands yeux d'inquiétude et elle dit avec une terreur qui n'était pas feinte :

— Ils ne sont plus... ils n'ont jamais existé! Tu verras que nous ne les retrouverons plus dans ce désert; ce n'était qu'un rêve, trop beau, évanoui. Et tu en étais, mon bien-aimé, tu vas disparaître avec eux. Oh! dis-moi que tu es encore là!

Maxime tressaillit. Il l'attira près de lui; leurs mains s'enlacèrent, leurs paroles se firent plus rares; leurs yeux se communiquaient la beauté des visions surprises dans l'espace, échangeaient la lumière dont ils allaient s'emplir sur tous les points de l'horizon où elle était le plus sensible.

Taches claires des grands îlots de sable, bouquets de palmes luisantes au bord de la route, brillants tronçons du fleuve, aperçus au loin comme les éclats d'un miroir brisé...

Maxime se pencha vers elle en lui murmurant très bas des mots suppliant.

Antonine laissa tomber sa tête sur l'épaule de son mari.

Elle se masqua le visage de ses deux mains réunies. Ainsi cachée, les yeux clos, elle écoutait; les mots qu'il disait entraient dans le rêve commencé au tombeau des khalifes et qui n'avait pas cessé pour elle; tout ce qui prenait corps dans ce rêve en dehors duquel le monde n'existait plus avait ce droit d'être, ne pouvait point ne pas être.

Ils cheminèrent ainsi dans la nuit bleue, double tache mouvante devant laquelle s'étendait l'infini du désert; au-dessus de leur tête les étoiles innombrables et scintillantes semblaient leur sourire.

Ils disparurent au détour d'un bosquet de palmiers, se dirigeant vers la lourde porte de la ville. Bab-en-Nahr, murmurant toujours leur douce chanson de tendresse.

Mais la nuit seule entendit leurs paroles.

Leur plaisir favori était aussi de longues promenades sur le Nil, aux soirs tombants: la brise qui précède et accompagne la crue du fleuve soufflait dans les branches des oliviers et semait les palmes des dattiers; les longues feuilles de latanias s'agitaient comme de grands et mouvants éventails et les bruits mourants de la ville se mêlaient au chant de la brise.

C'était l'heure douce où la rêverie morne enveloppe les plus austères pensées et leur prête un peu du charme des choses environnantes, comme elles, mystérieuses, imprécises, inachevées.

Aucune contrée du monde, pas même sa patrie revue après une longue absence, ne donnait autant d'émotion à Maxime que cette vénérable terre d'Égypte et le Nil était pour lui, comme pour les contemporains de Khéops, un être animé, un dieu, l'Hapi.

D'où lui venait cette vénération qu'il avait toujours ressentie depuis le temps où, bambin, on le menait, les jours de pluie, errer à travers les

sarcophages de granit du musée égyptien du Louvre?

Il n'en savait rien. Le musée était devenu pour lui un véritable temple, c'était là qu'il avait d'abord déchiffré les premières inscriptions hiéroglyphiques, guidé dans ce travail par une aptitude instinctive.

Il connaissait l'histoire de la vieille Égypte et était aussi habile qu'un scribe à dessiner les caractères de la langue mystérieuse.

Et si peu de savants les connaissent!

Par une singulière disposition d'esprit, il lui était arrivé souvent d'éprouver plus d'orgueil des victoires de Ramsès que de celles de Napoléon, et les invasions du roi d'Assyrie Assarhaddon ou de l'Éthiopien Tahargon étaient plus pénibles pour son cœur que les malheurs éprouvés par la France, pendant la guerre de Cent ans.

Au milieu des innombrables tombeaux et des pyramides, pareils à de géométriques tumuli, il sentait son cœur battre dans sa poitrine et il lui semblait que du sol, enveloppé déjà dans un manteau de brume, les Pharaons et les princes memphites allaient surgir tout vivants de leurs sarcophages enluminés.

Une crainte respectueuse le prenait en face de ces éternels palais de la mort qui étendaient leur ombre sur les champs de maïs.

La santé d'Antonine était rétablie depuis longtemps lorsqu'ils songèrent à partir: il y avait plus de trois mois qu'ils voyageaient, et il leur tardait de revoir en France de chers visages...

XXII

D'AVRAY CHANGE D'AVIS

REVENONS maintenant sur nos pas et voyons ce qui s'était passé à Paris tandis que les deux jeunes gens égrenaient leur amour à tous les buissons et semaient leurs tendres baisers sur toutes les routes d'Italie et d'ailleurs.

Nous avons laissé Vergenne, on s'en souvient, sous le coup d'une fâcheuse impression produite par une courte et impérative lettre de d'Avray qui disait simplement:

Interrompez vos efforts et venez me voir de suite; j'ai changé d'avis.

La nuit qui suivit la réception de cette lettre, Vergenne dormit mal.

Qu'allait-il encore arriver?

Pourvu que d'Avray, mécontent des résultats obtenus, résultats négatifs, n'aille pas tout abandonner?

Il voyait en lui un caissier aux ressources inépuisables et il eût senti un rude coup dans l'estomac — c'est le cas de le dire — si d'Avray s'était avisé de couper les vivres.

Enfin, il résolut de faire contre fortune bon cœur et il se présenta chez d'Avray, la tête haute.

Du premier coup il jugea la situation. Elle lui parut mauvaise.

Il était aisé de voir que d'Avray n'était pas précisément dans ses bons jours.

Il avait l'air sombre.

— Alors qu'est-ce que c'est que cette histoire? dit-il.

— Quelle histoire?

— Dame! Castillet sort d'ici après m'avoir raconté un boniment invraisemblable: il aurait, paraît-il, essayé de compromettre Gertrude à la dernière revue de Longchamp en se perdant dans la foule avec elle, etc. etc.

— Oui, je sais...

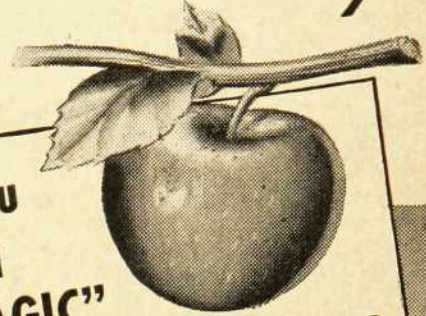
— Vous savez... Savez-vous si cette belle histoire a eu le succès qu'il en attendait?

— Dame! Je ne sais...

Vergenne faisait exprès l'étonné.

— Ah! vous ne savez pas? Eh

Le Canada a beaucoup de pommes



Essayez ce Gâteau aux Pommes à la Hollandaise "MAGIC" — il n'exige pas d'ingrédients rares



MENU-DU-JOUR "MAGIC"

Fèves au lard cuites au four

Betteraves tranchées

Salade de laitue

Gâteau aux pommes à la Hollandaise "Magic"

Suffisant pour 6 personnes

Coûte environ 90¢

GÂTEAU AUX POMMES À LA HOLLANDAISE "MAGIC"

2 tasses farine	1 oeuf
1/2 c. à thé sel	4 c. à soupe sucre
4 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"	6 c. à soupe lait
	2 pommes
4 c. à soupe beurre	

Tamisez ensemble farine, poudre à pâte et sel; incorporez le beurre avec deux couteaux; ajoutez le sucre; mélangez légèrement. Brisez l'oeuf dans une tasse, ajoutez le lait glacé. Renversez la pâte sur planche enfarinée, formez-la et placez-la sur une toile graissée. Pelez et coupez les pommes en huitièmes; pressez-les dans la pâte parallèlement; saupoudrez de sucre et de cannelle, badigeonnez de beurre. Mélangez 2 c. à soupe de sucre et 1/2 c. à thé de cannelle. Cuisez à four chaud (400°F.) durant 20 minutes.



DÉSIREZ-VOUS quelque chose de différent? Faites un gâteau aux pommes avec l'excellente farine et les pommes juteuses du Canada, ainsi qu'une très petite quantité de sucre.

Et si vous voulez que votre gâteau soit un vrai succès, cuisez-le avec la Poudre à Pâte "Magic". Gâteaux, biscuits, plats cuits au four sont toujours plus délicieux quand vous employez la "Magic". Elle est toujours pure, saine et d'une efficacité éprouvée! Les plus grandes autorités en art culinaire l'emploient—faites de même!

FABRICATION CANADIENNE

bien, moi, je sais qu'il en est pour ses frais, et moi aussi. Ça n'a pas pris.

— Que voulez-vous, c'est à refaire.

— Ah! vous trouvez? Eh bien, moi, je ne marche plus; j'en ai assez comme ça.

Vergenne frissonna.

Voilà ce qu'il craignait.

Toutefois, il se tut; il connaissait son homme et il y avait tout lieu de croire qu'il était en proie à un accès de mauvaise humeur qui ne durerait pas longtemps.

Il ne se trompait pas.

D'Avray arpenta son bureau de long en large, jetant à la dérobée et de temps à autre ses regards sur Vergenne qui demeurait impassible.

Il voulait le voir venir.

Du moment qu'il ne l'avait pas congédié de suite il y avait encore de l'espoir.

Il y avait quelque chose qui l'inquiétait, par exemple, c'était la visite que venait de lui faire Castillet.

Il n'avait qu'une confiance réduite dans son acolyte et cette visite l'ennuyait au plus haut point.

Qu'avait-il pu lui dire?

Enfin, d'Avray se décida à renouer la conversation brusquement interrompue.

— Vous avouerez que c'est tout de même dur de perdre son argent pour arriver à quoi? A rien!

— Ce n'est pas ma faute, monsieur d'Avray.

— Oh! bien entendu, Castillet m'en a dit autant. Ce n'est la faute de personne. Dans tous les cas, m'avez-vous promis, oui ou non, de mener l'affaire à bien?

— Certainement...

— Eh bien, alors?

— Et je le répète...

— Comment?

— Oui, et si vous me laissiez parler, si vous vouliez bien un peu moins vous emballer, on pourrait peut-être s'entendre.

— Animal, maugréa d'Avray.

Et, tout haut:

— Parlez, alors, dit-il avec brusquerie, et si vous avez quelque invention mirifique, sortez-la.

Vergenne sourit.

— Oh! mon Dieu! monsieur, dit-il, je n'ai aucune invention mirifique dans mon sac. J'ai tout simplement, en fait d'invention, celle-ci dont je n'ai pas le mérite de la paternité: revenir à notre première idée, la vôtre.

— Qui est?

— D'attirer Gertrude dans une chambre quelconque, pour une bonne œuvre non moins quelconque.

— Qui se chargera de prendre la place de la bonne femme misérable, avec les enfants en bas-âge? dit d'Avray en souriant d'un air ironique.

— Castillet, dit précipitamment Vergenne.

— Et pourquoi pas vous?

— Parce que Castillet a déjà commencé et il est tout indiqué pour ce rôle-là. Le mari a déjà des soupçons sur lui.

— Des soupçons sur lui?

Vergenne manifesta un profond étonnement de cette réponse.

— Comment? Castillet ne vous a donc rien dit?

— Non.

— Mais, en vue justement de cette affaire — malheureuse de Longchamp — nous avons écrit au mari une lettre anonyme pour lui faire savoir qu'il ait à se méfier d'un des meilleurs amis du peintre Valneuse, et que s'il voulait savoir avec qui sa femme le trompait, il n'avait qu'à chercher dans l'entourage du peintre...

NOS MILITAIRES



Le marin **ROLAND LAVOIE**, en service actif outre-mer. Envoi de son père et de sa mère, M. et Mme Ferdinand Lavoie, 1848 Montcalm, Montréal, P. Q.



Le soldat **WILFRID LAMONTAGNE**, en service actif au pays. Envoi de sa sœur, Mlle Yvonne Lamontagne, de Coaticook, P. Q.



Le sapeur **J. PATRICK HAZEL**, en service actif au pays. Envoi de son épouse, Mme J. H. Hazel, 132 Elm St., Halifax, N.-E.



Les soldats **WILFRID, ROGER et RICHARD GIROUX**, en service actif au pays. Envoi de Mme Wilfrid Giroux, 5164, rue Saint-Dominique, Montréal, P. Q.



Le sergent **MATHIAS GUILBAULT**, en service actif au pays. Envoi de son amie, Mlle Marie-Claire Fournier, 384, rue Racine, Granby, P. Q.



Le soldat **GERALD CARPENTIER**, en service actif outre-mer. Envoi de sa marraine de guerre, Mme Edgar Tétreault, 6689 De Gaspé, Montréal, P. Q.

— Ah! je comprends...

— De sorte que Castillet était naturellement le personnage désigné lorsqu'il s'est perdu dans la foule avec Gertrude et qu'il n'est revenu chez Valneuse qu'à neuf heures du soir. Il n'y avait pas de doute.

Le visage de d'Avray s'était rasséréné.

— Je ne connaissais pas ce détail, dit-il; en effet, ce n'était pas trop mal imaginé.

— Vous voyez donc bien, monsieur d'Avray, que vos intérêts sont en bonnes mains.

Vergenne voyait arriver avec plaisir l'instant où il allait pouvoir regagner le terrain perdu.

— Donc, continua-t-il, si votre affaire n'a malheureusement pas réussi, c'est que sa femme a été assez intelligente pour se défendre habilement et dissiper les soupçons qu'il a dû certainement avoir.

— C'est probable.

— C'est même certain.

Et il ajouta:

— Seulement, les doutes subsistent toujours et si, cette fois, il surprend sa femme avec Castillet, seul à seule, dans une chambre, toutes les protestations de Gertrude n'y feront rien.

— C'est assez vraisemblable...

— C'est même certain. Vous voyez même qu'à quelque chose malheur est bon. Notre aventure avortée de Longchamp nous servira en ce sens qu'elle aura fait peser les soupçons du mari sur Castillet.

Vergenne avait manœuvré assez habilement pour retourner complètement le père d'Avray.

— Oui, fit le bonhomme, il n'y a, en effet, pas trop de mal. Nous allons, en effet, essayer notre première idée; mais, depuis, j'en ai une autre, moi.

— Ah!

— Oui.

— Et laquelle?

— Nous emparer de l'enfant de Gertrude...

Vergenne sursauta.

D'Avray avait fait cette proposition d'un air parfaitement calme.

Aucun signe d'émotion ne se lisait sur sa physionomie venimeuse.

— Diable! murmura Vergenne. Ça, c'est une autre histoire... et assez compliquée...

— Vous croyez?

— Dame! nous sommes au vingtième siècle, monsieur d'Avray, et on n'enlève pas les gens aussi facilement que ça...

— Peuh... un enfant!...

— Un enfant aussi bien qu'une grande personne... Mais, en admettant que la chose fût possible, à quoi cela pourrait-il vous servir?

— Oh! à une chose fort simple... D'abord, à faire souffrir un peu plus Gertrude...

Vergenne frissonna. Une pareille haine lui paraissait inexplicable et contre nature. De quel fiel cet homme était-il donc pétri?

— Ensuite, continua d'Avray, notez bien que cet enlèvement ne sera que momentané et provisoire: je n'ai pas le moins du monde envie de garder ce bambin; je n'ai aucune disposition pour la fonction de père adoptif...

— Alors?

— Alors, cette opération sera effectuée surtout dans le but de ne plus laisser aucun doute dans le cerveau de Darcourt. En effet, cet enlèvement coïncidant avec l'entrevue — involontaire — de sa femme avec Castillet aura tout l'air d'avoir été combiné par Gertrude elle-même, laquelle, bien décidée de partir avec son amant et ne voulant pas se séparer de son enfant qu'elle adore, l'aura simplement emmené avec elle. Comprenez-vous?

Vergenne regardait d'Avray d'un air où il y avait presque autant d'admiration méprisante que de frayeur.

Cet homme l'épouvantait.

— En effet, dit-il, je comprends.

— Et la chose sera d'autant plus facile pour nous que le fils de Gertrude est chez des étrangers.

Cette dernière remarque ramena Vergenne à la réalité de la situation. Voilà une nouvelle histoire dont il fallait profiter et sans doute, en s'empressant de la déclarer facile, ce vieux grigou de d'Avray avait l'intention de marchander, mais l'affaire, cette fois, était trop grave pour qu'il n'en tirât la forte somme.

— Pas si facile que cela, répondit-il ; il y a de gros risques à courir et beaucoup d'adresse et de prudence à mettre en œuvre.

— Oh ! je ne dis pas le contraire.

— Et... avez-vous en vue quelqu'un qui puisse mener à bien cette petite histoire ?

D'Avray eut un geste d'étonnement.

— Comment, si j'ai quelqu'un ? Mais Castillet et vous, parbleu !

Vergenne se récria :

— Oh ! dit-il, c'est impossible... je ne sais pas ce que Castillet fera, mais, quant à moi, je me récuse. Il y a des choses tout à fait inadmissibles.

— Comment ! s'écria d'Avray plein d'angoisse, vous refusez ?

— Dame !

— Vous m'abandonneriez au milieu de la tâche ? Allons, vous ne ferez pas cela... Vergenne, ce n'est pas possible ? Vous oubliez vos engagements...

— Ah ! pardon, interrompit Vergenne, dans nos conventions du premier jour il n'avait jamais été question d'une histoire pouvant nous rapporter quelques années de prison.

— Mais non, elle ne vous rapportera que de bonnes espèces sonnantes et trébuchantes, pas autre chose.

Un éclair de joie passa dans l'œil du digne acolyte de d'Avray.

— Je pense bien, mon cher monsieur d'Avray, que vous n'aviez pas l'intention de ne pas payer le ou les individus qui consentiront à se charger d'une pareille besogne. Quant aux aléas, je persiste à croire, quoi que vous en disiez, qu'il y en a, et de nombreux.

— Mais non, mais non, avec un homme de votre intelligence et plein de ruse et de finesse comme vous l'êtes, nous sommes sûrs de réussir.

— C'est ça, flatte-moi, mon bonhomme, pensa Vergenne, si tu crois que c'est ça qui va me faire faire un rabais sur la marchandise, tu te trompes ! Tu as affaire à aussi malin que toi.

Et, tout haut :

— Enfin, je ne dis pas, monsieur d'Avray, c'est à voir... on réfléchira... je ne peux vous dire ni oui ni non comme ça de but en blanc... Bigre, un enlèvement d'enfant ! Cinq ans de réclusion, au minimum... ça demande réflexion...

D'Avray donnait des signes manifestes d'impatience.

— Encore de l'attente, du temps perdu... Mais enfin, voyons, si vous acceptez, que me demanderiez-vous ?

La mort dans l'âme, d'Avray, qui devinait bien un peu à quoi tendaient les hésitations de Vergenne, d'Avray avait enfin posé la question redoutable — redoutable pour lui.

— Je vous répète, monsieur, continua Vergenne qui était bien résolu cette fois à faire suer d'Avray jusqu'à la dernière goutte, que tout ça demande réflexion... Si je me décide, pour ma part personnelle — je ne peux m'engager pour Castillet — il me faudra dix billets...

D'Avray sursauta.

— Dix mille francs !

— Oui, dix billets de mille... et encore, parce que c'est vous et qu'en somme le but que vous poursuivez m'intéresse. J'aime les gens persévérants, tenaces, et qui ont de l'esprit de suite dans les idées. Peu m'importe que ce soient des crapules ou des braves gens...

Vergenne, qui tenait maintenant d'Avray, prenait le malin plaisir de lui lancer à la face des injures sans en avoir l'air.

L'autre se mordit les lèvres et n'eut pas l'air de comprendre.

— Mais c'est une somme énorme, murmura-t-il.

— Je ne vous dis pas... mais ce ne sera pas un sou de moins... si j'accepte, ce qui n'est pas sûr du tout.

— Et Castillet?... naturellement, il va falloir lui en donner autant.

Vergenne fit un geste vague.

— Ça, c'est votre affaire...

D'Avray réfléchissait :

— Ecoutez, Vergenne, dit-il, au bout d'un instant, je n'ai pas le temps d'attendre le résultat de vos réflexions...

Vergenne s'inclina et, prenant sa canne et son chapeau :

— Dans ce cas, dit-il...

D'Avray l'arrêta :

— Attendez... Si vous acceptez dès aujourd'hui, et si vous vous mettez en campagne, je vous donne douze mille. Ça va-t-il ?

Son interlocuteur eut l'air de réfléchir profondément.

Au fond, comme bien l'on pense, il y avait longtemps que sa décision était prise et bien prise. Il comprit avec joie que sa tactique était bonne puisqu'elle lui avait valu deux mille francs en plus, mais il comprit aussi que cette fois, c'était le dernier mot de d'Avray et que toute surenchère était impossible.

— Enfin, soit, dit-il, avec un mouvement d'humeur. Mais c'est bien parce que c'est vous...

— Vous acceptez ?

— J'accepte.

D'Avray ne put réprimer un mouvement de joie.

— Seulement vous ne parlerez pas de cette somme à Castillet ; je ne lui donnerai à lui que dix mille ; il n'est que juste que vous soyez payé davantage, car, en somme, c'est vous qui êtes à même de me rendre le plus de services.

Tout à coup une idée était venue à Vergenne en entendant parler ainsi d'Avray.

— C'est-à-dire, fit-il, que cette nouvelle manœuvre va vous coûter en tout vingt mille francs...

— Vingt-deux mille, dit d'Avray.

— Je me trompais... Mais, dites-moi, est-ce bien nécessaire d'employer deux personnes pour arriver au résultat que nous désirons ? Croyez-moi, ne compliquons pas les choses aussi inutilement.

— Dame !

— Ecoutez, d'Avray, il n'est pas indispensable qu'il soit tenu au courant de tout ce que nous faisons, n'est-ce pas ?

— Oh ! bien certainement... d'autant plus que ce personnage ne me plaît nullement. C'est un carottier et pas autre chose ; il ne songe qu'à me soutirer de l'argent...

Vergenne ne put s'empêcher de rire dans sa barbe.

— Seulement, continua d'Avray, comme je l'ai toujours employé jusqu'à présent, j'avais cru...

— Oui, j'entends bien, mais croyez-moi, non seulement dans cette aventure deux personnes ne sont pas nécessaires, mais il pourrait bien se faire, même, qu'il y en ait une de

Oui m'sieu, c'est mon affaire !

Je me rappelle mon frère Roger lorsqu'il était bébé. Il me semble qu'il n'y a pas longtemps de cela. Aujourd'hui, Roger est dans l'aviation et il porte sur son uniforme les ailes de pilote. Je n'ai pas voulu rester en arrière de lui et c'est pourquoi je me suis engagée dans une usine d'avions. C'est aussi pour cela que mon plus grand souci est maintenant de bien faire mon travail.

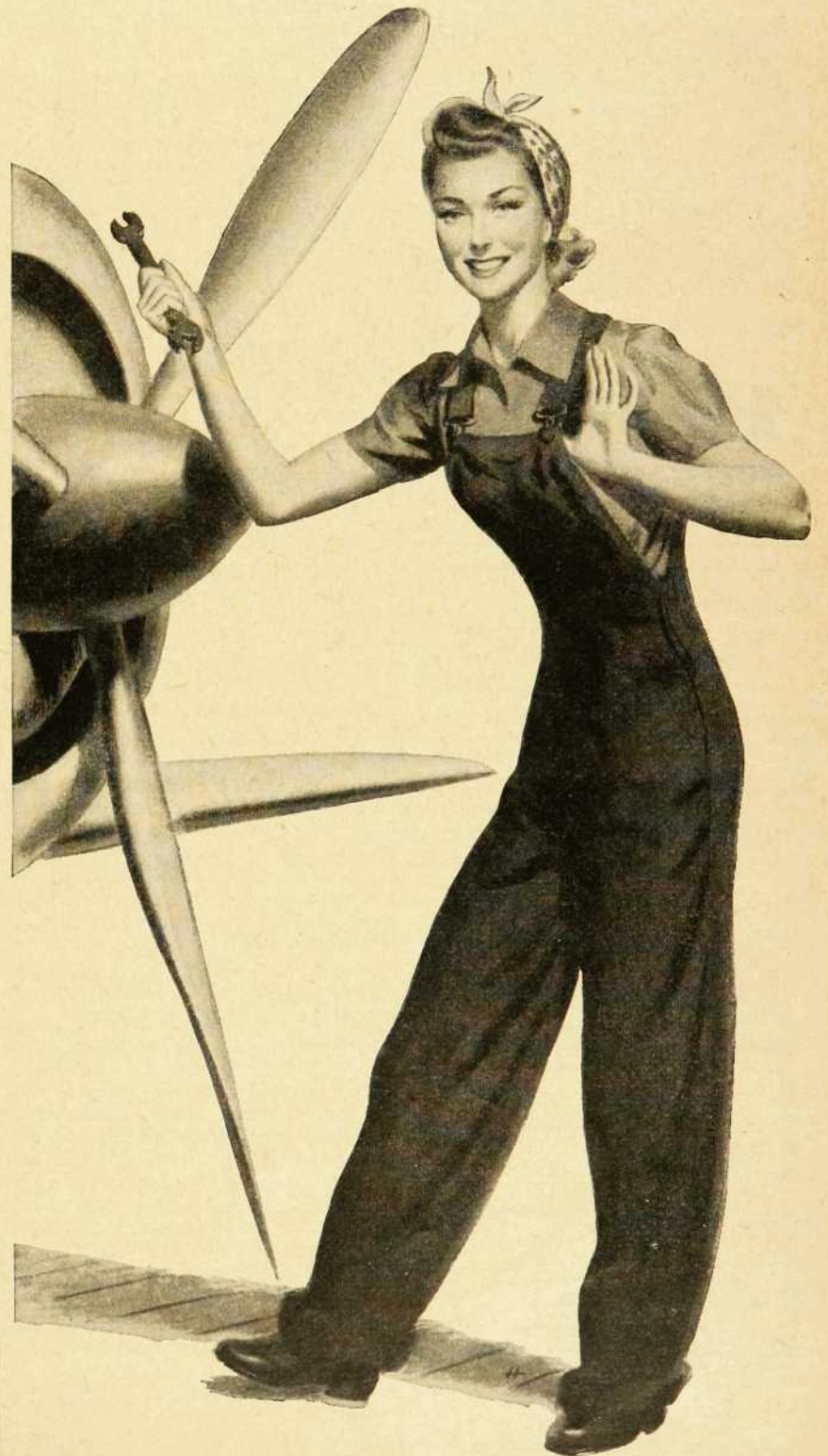
Je m'efforce, par conséquent, de perdre le moins de temps possible à l'usine. Même lorsque viennent les jours pénibles, où je me sens plus disposée à pleurer qu'à travailler, je parviens à rester à la tâche grâce à l'incomparable serviette hygiénique Modess.

Modess comporte une bourrure souple et duveteuse qui assure une marge additionnelle de protection. Elle donne aussi une impression de sécurité et de confort qui aide à travailler avec beaucoup plus d'efficacité. Oui, moi aussi je fais ma part.



Pour plus de sûreté - plus de souplesse

Modess — pour jeunes filles actives



ACCEPTÉZ VOTRE MONNAIE EN TIMBRES D'ÉPARGNE DE GUERRE



“Et dites à maman que je m'ennuie!”

L'ENFANT a grandi sans le soutien du bras maternel. Elle entre dans la vie comme dans une pièce froide et sans soleil... Il y a sept ans, elle a été le centre d'un drame silencieux entre les murs d'une chambre d'hôpital. La vie de cette fillette a coûté une vie. Mais pourquoi? Dans plusieurs cas, une soumission rigoureuse aux conseils du médecin et un traitement suivi aux pilules FEMOL éviteraient ces conséquences douloureuses...

FEMOL n'est pas un simple calmant: ce concentré végétal tonifie les organes particuliers au sexe féminin et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. Depuis près de vingt-cinq ans, des milliers de femmes heureuses ont recours à FEMOL pour franchir sereinement les étapes pénibles de leur vie. Pourquoi pas vous?

POUR LA JEUNE FILLE POUR LA MAMAN
POUR LE RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL
ACHETEZ DES TIMBRES ET DES CERTIFICATS
D'ÉPARGNE DE GUERRE

Comment porter des FAUSSES DENTS plus confortablement

FASTEETH, agréable poudre alcaline (non-acide), tient bien en place les dentiers. Pour manger et parler plus confortablement, saupoudrez un peu de FASTEETH sur vos dentiers. Ne laissez aucun goût de colle ou de pâte. Empêche "l'haleine des dentiers". Procurez-vous FASTEETH à la pharmacie.



COUPON D'ABONNEMENT

Cl-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2 pour 6 mois (États-Unis: \$5 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois). IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Lr's.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Le placement le plus avantageux:
les Obligations de la Victoire

trop. Alors je crois que Castillet n'est pas indispensable...

— Oh! si vous pensez cela, s'écria d'Avray, allez-y seul, je ne demande pas mieux, surtout si vous me répondez de la réussite.

— Oui, et au lieu de vous coûter vingt-deux mille comme vous comptiez, ça ne vous coûtera tout compris que quinze mille, car il n'est que juste, n'est-ce pas, que, puisque j'assume tout, j'en sois récompensé.

D'Avray fronça légèrement les sourcils.

— Ecoutez, Vergenne, dit-il, je n'ai qu'une parole. Je vais vous verser dix mille de suite et, si vous réussissez...

— Si je réussis?

— Je complète le lendemain les quinze mille. Ça va-t-il?

— Soit. J'accepte.

— Mais comment allez-vous vous arranger avec Castillet?

— Ne vous occupez pas de cela. Castillet n'a qu'une chose à faire: filer doux et m'obéir. Cette affaire ne le regarde pas et je ne sais même pas si je lui en parlerai. Il n'a qu'à continuer le rôle qui lui est dévolu auprès de Gertrude; il sera payé selon son mérite.

— Certainement. Mais vous-même, comment allez-vous vous y prendre?

— Où est l'enfant?

— Chez Gilbert Darcourt.

— Je le croyais chez une amie de Gertrude?

— Autrefois, oui, mais il y a longtemps qu'ils l'ont avec eux... à la suite de péripéties qu'il serait trop long de vous raconter et qui ne vous intéresseraient guère.

— Dans ce cas, ce sera plus difficile et je ne pourrai m'emparer de l'enfant que le jour même où la mère sera au rendez-vous. Ça tombera même on ne peut mieux. Le père, en revenant, ne trouvant plus l'enfant n'aura qu'une pensée: sa mère s'est arrangée pour le faire venir avec elle, et il est chez Castillet, peut-être...

— Mais qu'en ferez-vous?

— Ce que j'en ferai?

— Oui.

— Ah! ça dépendra des circonstances qui se produiront, et c'est justement à ce moment-là que commencera pour moi la période dangereuse... Voici quelle est mon intention. Si le mari chasse sa femme, ce qui est à peu près certain, elle ira se réfugier chez des amis...

— Oui, chez les Duroc ou chez les de Précourt...

— Eh bien, c'est là où je ferai transporter l'enfant. Je ne suis connu de personne, moi, parmi tous ces gens. Qui pourra prouver que je n'étais pas un comparse chargé justement par Gertrude de me charger de son enfant et de le conduire chez Castillet...

— Mais vous ne le conduirez pas chez Castillet, je suppose?...

— Mais parfaitement si... et naturellement la mère se faisant prendre, ayant des remords, lâchant, en un mot, Castillet, se réfugie, naturellement, chez ses amis en question, où moi, non moins naturellement, je lui ramène son fils... Mais il reste bien établi — et même par l'enfant lui-même — que tout d'abord j'avais l'ordre de le conduire chez l'estimable baron. Comprenez-vous?

— Vous êtes un homme extraordinaire, Vergenne! s'écria d'Avray. Mais si le mari va plus loin... c'est Castillet alors qui va se trouver dans une sale affaire?

Vergenne haussa légèrement les épaules.

Cette préoccupation lui paraissait superflue.

— Qu'est-ce que cela peut bien

nous faire? fit-il.

— Oh! rien... rien, conclut d'Avray qui aurait donné tous les Castillet du monde pour l'assouvissement de sa vengeance. Et la lettre, qui la fera?

— Moi, comme j'ai fait celle avertissant Darcourt pour la première fois. Eh bien, maintenant, trouvez-vous que j'ai été trop exigeant?

— Non, non... mais croyez-moi, mon ami, vous n'aurez pas affaire à un ingrat et, si vous réussissez, je ne vous dis que ça...

Sur cette parole, les deux compères se séparèrent, non sans que d'Avray, toutefois, eût versé la somme promise à Vergenne.

XXIII

VERGENNE OPÈRE

VERGENNE était content de lui, et, comme le personnage romain, il n'avait pas perdu sa journée. Il était bien résolu, comme il l'avait dit à d'Avray, de ne point parler de cette affaire à son digne associé le baron.

En retournant chez lui — si Darcourt ne lui avait pas cassé la tête d'un coup de pistolet, ce dont Vergenne n'était pas sûr — Vergenne lui expliquerait l'affaire, mais il n'y serait obligé qu'à ce moment-là à cause de l'enfant.

Et même il verrait s'il pouvait lui cacher sa présence, ce qui, dans ce cas, éviterait toute explication.

Il n'eut donc rien de plus pressé, en sortant de chez d'Avray, que d'aller rencontrer Castillet.

— Monsieur le baron est sorti, lui dit un vague factotum.

— Bien, j'attendrai.

Et sans plus de façon il s'installa le plus commodément qu'il put dans un fauteuil dont la tapisserie quelque peu élimée indiquait un usage par trop prolongé.

Il attendait depuis plus de deux heures, et il commençait à s'impacienter, lorsqu'enfin Castillet fit son apparition.

Il était verdâtre; sa chemise molle était relevée sur son gilet et sa cravate nouée de travers.

Sa physionomie indiquait en outre une humeur des plus massacrantes.

— Sapristi, vous n'avez pas l'air de bonne humeur! dit Vergenne, et moi non plus, car il y a plus de deux heures que je croque le marmot en vous attendant.

— On le serait à moins, de mauvaise humeur, grommela Castillet.

— Qu'y a-t-il?

— Il y a que je reviens du cercle.

— Où vous avez pris la culotte?

— Où j'ai perdu jusqu'à mon dernier sou.

— Mais dites-moi, répliqua Vergenne d'un air ironique; est-ce que vous croyez que l'argent de d'Avray est destiné à un pareil usage?

— Je me fiche bien de l'argent de d'Avray, s'écria le baron violemment; pour ce qu'il est généreux!

— Il le serait peut-être davantage, si vous montriez un peu moins le bout de l'oreille.

— Comment cela?

— Mais oui, il est vraiment trop facile de voir que vous lui tirez des carottes perpétuellement. Si vous croyez qu'il ne s'en est pas aperçu.

— Il vous l'a dit?

— Mais certainement.

— Vous venez de le voir?

— Oui.

— Chez lui?

— Bien entendu, chez lui.

Castillet était devenu attentif.

— Ah!... alors il y a du nouveau?

— Peuh!... qu'il y ait du nouveau ou non, en quoi cela peut-il

bien vous intéresser? A quoi bon vous faire gagner de l'argent pour en faire l'usage que vous en faites? Vraiment, c'est décourageant...

— Ah! dites donc, Vergenne, s'écria Castillet impatienté, on dirait vraiment que j'ai touché le Pactole... Je voudrais bien savoir ce que m'a valu jusqu'à présent votre intermédiaire?...

— Il vous aurait valu beaucoup si vous aviez réussi votre affaire de Longchamp... mais enfin ce n'est pas votre faute et j'aurais mauvaise grâce à vous le reprocher. Et puis, ce qui est fait est fait; ne parlons plus du passé, parlons de l'avenir.

— Je ne demande pas mieux, répondit Castillet qui, quoi qu'il en dise, était bien heureux d'avoir un Vergenne et un d'Avray sous la main. Alors, je vous répète ma question de tout à l'heure: y a-t-il du nouveau?

— Il y a ce que vous savez; il nous faut attirer Gertrude où vous savez... c'est notre dernière ressource pour l'instant et d'Avray nous conseille de l'employer. Il ne nous reste plus qu'à discuter les voies et moyens.

— Ce n'est pas difficile... il n'y a qu'à écrire à la femme de Darcourt.

— Evidemment, mais...

— Mais quoi?

— De la part de qui?

— De la part d'une de ses amies, Mme de Précourt, par exemple.

— Mauvais...

— Pourquoi?

— Parce que, d'abord, il faudrait imiter l'écriture, et en admettant que cela n'offre aucune difficulté, — ce qui n'est pas, — il faudrait savoir si ces dames appartiennent à la Société "Le Sou du Pauvre." C'est probable, mais ce n'est pas sûr.

— En effet...

— Ensuite, il y a autre chose. Il serait facile à Gertrude de se disculper, dans ce cas; il ne viendrait jamais à l'idée de Darcourt de supposer que l'une de ces dames ait pu se rendre complice d'un enlèvement, pour ainsi dire. Le faux billet serait trop facilement découvert et alors tout s'écroulerait.

— Vous avez raison.

— Et vous, vous ne réfléchissez pas assez, Castillet, croyez-moi. Ça n'a l'air de rien, des affaires de ce genre et pourtant rien n'est plus délicat.

Et il ajouta:

— Ah! vous n'avez plus votre entrent et votre doigté d'autrefois... Le jeu et les femmes vous perdront, mon bon ami, si vous continuez.

Un rictus contracta ses lèvres.

Castillet eut un geste d'insouciance.

— Enfin, revenons à nos moutons... nous disions donc qu'il nous fallait rejeter ce moyen et chercher ailleurs... eh bien! voici ce que j'ai trouvé; la trésorière de l'œuvre est Mme Louise Rabaud qui demeure 18, rue de Courcelles...

— Oui...

— La trésorière du "Sou du Pauvre" téléphonera un jour à Gertrude Darcourt ce que nous lui aurions fait écrire et ce qui vaudra beaucoup mieux... ou du moins on téléphonera de sa part, et Gertrude n'aura aucune raison d'avoir le moindre soupçon...

— Vous oubliez une chose, Vergenne.

— Laquelle?

— Et si c'est le mari qui reçoit le coup de téléphone?

— Ah! diable!...

Cette remarque le rendit perplexe. Il réfléchit un instant et ajouta:

— C'est vrai; alors il n'y a qu'un moyen, c'est de choisir le jour ou l'instant où Darcourt s'absentera.

Vous pouvez avoir ce renseignement par votre ami Valneuse ?

— Oh ! sans aucun doute.

— Eh bien, faites pour le mieux et immédiatement, nous nous mettons en campagne.

En attendant cette solution de Castillet, Vergenne, lui, s'occupa de prendre ses dispositions pour enlever l'enfant de Gertrude Darcourt.

Certes, l'opération était épineuse.

Non point que l'enlèvement fût difficile en lui-même, l'habitation de Suresne était disposée de telle sorte que l'accès en était relativement facile : le parc n'était jamais fermé et, en outre, un grand jardin occupait toute la façade postérieure de la demeure.

L'enfant jouait souvent dans ce jardin et Vergenne, qui rôdait autour de l'habitation depuis quelque temps, avait remarqué que la bonne ne l'accompagnait pas toujours et que l'enfant restait seul, souvent pendant un temps assez long.

Vergenne n'en demandait pas davantage. Ses dispositions étaient prises.

Il avait décidé d'opérer le jour même où Gertrude irait au rendez-vous qu'on lui fixerait : il fallait, en effet, que les deux événements concordassent point par point, heure par heure.

Il n'attendait plus que Castillet.

Il se faisait vraiment attendre.

Décidément, cet animal n'était bon à rien... Il était complètement vidé, n'avait plus rien dans son sac et Vergenne se disait qu'en somme il pourrait bien, une fois cette affaire terminée, se passer de son concours.

Ce qui rendait Vergenne amer sur le compte de son acolyte, c'est que, la semaine précédente, il lui avait fallu absolument se fendre de cinq cents francs qu'il n'allongea pas sans peine au pauvre baron.

Il n'avait plus un maravédis, en effet, et Vergenne n'avait pu faire autrement que de s'exécuter, la mort dans l'âme.

Enfin Castillet vint.

— Vous avez réussi ?

Telle fut la première question de Vergenne.

— Complètement.

— Alors ?

— Alors Darcourt passe la journée de vendredi prochain à Paris.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument, et sa femme, ce jour-là, demeurera à la maison, cela je l'ai su aussi.

— Très bien, Castillet, très bien, vous remontez très haut dans mon estime.

— Très flatté.

— Tout va pour le mieux ; il paraîtra, en effet, tout naturel que Gertrude ait justement choisi le jour où son mari était absent pour faire sa fugue.

— Naturellement. Maintenant, une question demeure.

— Laquelle ?

— Quel sera d'après vous le moment le plus propice pour prévenir le mari ?

— A mon avis, dit Vergenne, il ne faudrait pas le prévenir à Suresnes, on ne sait jamais ce qui peut arriver : voyez-vous que la confiance en sa femme soit revenue assez solide pour qu'il lui montre notre lettre ? C'est peu probable, mais enfin cela peut arriver. Il faudrait donc que nous sachions, si c'est possible, chez qui Gilbert Darcourt passera sa journée de vendredi.

— Je le sais.

— Ah ! fort bien, alors.

— Il descendra chez Valneuse.

— Alors, c'est là qu'il faudra lui adresser le petit bleu. Il l'aura en arrivant et il ne réfléchira pas une seconde à tout ce que peut sembler

étrange une telle correspondance, ou du moins, avant d'en chercher l'auteur, il voudra savoir s'il dit vrai. C'est tout ce que nous voulons, n'est-ce pas ?

— Moi, personnellement, je voudrais bien aussi autre chose, dit Castillet à mi-voix et comme s'il se parlait à lui-même.

— Quoi ?

— Être sûr de me mettre à l'abri des coups de foudre...

— Allons, bon ! voilà vos terreurs qui vous reprennent ?...

— Dame ! dites donc, mettez-vous un peu à ma place... En supposant que j'échappe, après, que voulez-vous que je fasse ? Je n'avais pas pensé à ces détails, en effet...

— Lesquels ?

— Comment, lesquels ? Vous pensez bien que Darcourt ne va pas comme cela me laisser tranquille. S'il ne me tue pas sur-le-champ, le moins qu'il puisse faire, c'est de m'envoyer ses témoins...

Vergenne sursauta et se frappant le front où venait sans doute de germer une pensée joyeuse :

— Sapristi, mon cher, s'écria-t-il, vous venez de faire naître en mon cerveau une fière idée ; voilà, par exemple, qui compléterait la vengeance de d'Avray... Je parie bien que le vieux n'a jamais pensé à cela... Il bondira d'enthousiasme quand je lui dirai...

— Quoi donc ? expliquez-vous !

— Vous êtes toujours de première force à l'épée et au pistolet, n'est-ce pas ?

— Oui, quoique la vigueur physique ne soit plus la même que jadis, mais enfin je suis encore convenable... Mais ce n'est pas une raison.

— Si, c'est une raison. Ecoutez-moi bien : que diriez-vous si j'allais dire à d'Avray ceci : "Mon cher d'Avray, ce que nous faisons est très bien, c'est entendu ; c'est très joli de briser un ménage et de déshonorer et de perdre à tout jamais une femme dans l'esprit de son mari ; mais ne croyez-vous pas qu'après cela il y a encore un supplice plus terrible dont les angoisses poursuivront cette femme jusqu'à la tombe ? Que diriez-vous, par exemple, si, après, son mari trouvait la mort en duel, et s'il tombait les armes à la main, au sujet d'un crime de sa femme, dont sa femme est innocente ? Que pensez-vous de l'état d'âme de la veuve, après ?"

Castillet, épouvanté, regardait son complice. C'était certes un homme taré que ce Castillet, mais il n'aurait jamais osé aller jusque-là.

— Vous êtes infernal, Vergenne... Evidemment, il sauterait là-dessus avec joie, le vieux fauve, mais je ne vois pas...

— Vous ne voyez pas ?... Attendez, laissez-moi finir : si je disais donc : "D'Avray, cette chose-là est possible ; il y a de par le monde un homme qui, à l'épée ou au pistolet, peut, s'il le veut, ne faire qu'une bouchée de Darcourt, et cet homme-là, c'est justement celui sur lequel Darcourt voudra venger son honneur bafoué, cet homme, c'est Castillet..."

Cette fois Castillet se regimba.

— Ah ! permettez ! s'écria-t-il violemment. Je trouve, Vergenne, que vous en prenez vraiment trop à votre aise avec moi. Non, c'est assez de risquer une fois ma peau, je ne puis marcher dans cette nouvelle combinaison. A moins...

— A moins ?...

— A moins, cette fois, d'être payé proportionnellement aux risques courus. Autrement dit, faites ce que vous voudrez, ça m'est égal. Je ne marche plus.

À Votre Service THÉ ET CAFÉ "SALADA"

S'il faut économiser sur la quantité il faut acheter votre thé et votre café pour la qualité.

EN LISANT
CHAQUE MOIS



La Revue Populaire

Vous aimerez à vous reposer dans la lecture de beaux romans d'amour et d'articles sur les sujets les plus divers illustrés abondamment de magnifiques photos et de dessins d'artistes canadiens.

En mai :

LA MAISON DES ROSSIGNOLS

par Delly

PROFITEZ de notre abonnement spécial

\$2.00 pour 2 ans

(Pour le Canada seulement)

Alors que la plupart des revues aussi bien françaises qu'anglaises et américaines diminuent graduellement de volume depuis un an, nous maintenons

La Revue Populaire

à 60 pages au moins et n'épargnons rien pour en améliorer constamment le texte et la présentation.

En vente le dernier MERCREDI du mois précédent, à 15 cents.

Coupon d'abonnement : LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou \$2.50 pour 2 ans). IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER BESSETTE & Cie, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal

5 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 5 GAGNANTS — 5 JEUX DE CARTES

Solution du Problème No 595

Problème No 594

M. Victor Jean, 73, rue Damasc, Jonquièrre, comté de Chicoutimi, P. Q. ; Mme J. B. Vail-lancourt, 103, rue Galt, Sherbrooke, P. Q. ; Mlle Thérèse Mireault, 282, Ave de l'Epée, Outremont, P. Q. ; Mme Roger Raymond, 65, rue Béthanie, Lachute, P. Q. ; M. L.-C. Bisson, 85½, 4ième Rue, Limoilou, P. Q.

AVIS

Le rationnement des jeux de cartes nous oblige à n'offrir que cinq jeux par semaine.

G	P	I	T	R	E	O	P	T	E	R	C	
A	B	L	A	I	N	E	R	I	E	S	N	O
U	R	E	S	E	T	T	E	R	S	C	O	I
C	I	L	S	N	E	R	E	E	J	E	U	N
H	E	U	C	S	E	S	A	S	E	C		
I	F	H	O	P	S	E	V	E	T	E		
R	V	E	N	U	E	C	A	L	E	R		
P	A	R	T	I	C	U	L	A	R	I	T	E
C	A	R	N	U	A	R	I	D	E	D		
R	A	N	E	E	R	T	E	E	C	E		
O	N	T	E	G	O	G	R	F	O	R		
I	T	E	M	T	A	T	R	A	H	O	R	N
S	A	S	F	A	N	I	O	N	S	E	P	I
E	N	M	A	I	T	R	I	S	E	S	S	E
S	M	I	T	E	S	X	E	N	I	L	R	

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 596

1	C	A	N	E		U	R	I		F	L	O						
2	B		P	E	N	I	T	E	M	C	I	E	R					
3	U	N		T	E	L		F		E	N	S		D	U			
4	V	O	S		E		S	O	T		E		C	A	R			
5	E	V	O	E		S	O	U	R	D		C	A	B	E			
6	T	A	M			O	U	L	I	E	R		B	U	T			
7	T	A		P	E	N	D	E	M	T	I	F		E	T			
8	L			O		G	E		E	T	A	U	X		E			
9		B		L		E		D		E	N	T	E	R	E			
10				V	O	T	R	E		P	E	S		T	E	R	E	E
11	A	L	R	E		C	A	P	O	T		S	E	N	S			
12		I	R	E		T	A	P	O	T	E	R		S	O	T		
13		R	E		R	I		E	T	E		O		D				
14		E		P	I	S	E	S		S		I	M	M	E	R		
15		S	O	D	I	U	M		S	O	D	I	U	M				

(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard.)

Nom _____

Adresse _____

Localité _____ Province _____

Adresser : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

VERTICALEMENT

1. Femelle du canard. — Un des trois cantons primitifs de la Confédération suisse. — Houppes de laine de soie.
2. Prêtre commis pour absoudre les cas réservés.
3. Unité. — Semblable. — Ville d'Autriche. — Article contracté.
4. A vous. — Denué de jugement. — Conjecture spéciale.
5. Cri des bacchantes. — Peu éclatant. — Grille pour enfermer les oiseaux.
6. Ecorce du chêne réduite en poudre. — Banc de galets. — Point où l'on vise.
7. Toi. — Bijou suspendu à une chaînette. — Conjonction.
8. Appareil pour chauffer les liqueurs. — Instruments pour serrer les objets.
9. Etat du vin bon à boire. — Assembler par une entaille deux pièces de bois.
10. A vous. — Hareng en caque. — Roi légendaire de Thrace.
11. Nid des oiseaux de proie. — Manteau à capuchon. — Sentiment.
12. Colère. — Donner des petits coups. — Embarrassé.
13. Note. — Adverbe de lieu. — Saison. — Pronom relatif. — Moi.
14. Célèbre tour penchée du XII siècle. — Que nous apportons en naissant.
15. Corps simple qui s'altère rapidement à l'air humide. — Petit mur qui entourait l'arène des amphithéâtres.

1. Petit débit de boissons dans une gare. — Fourrure blanche et grise.
2. Etoiles qui augmentent brusquement d'éclat. — S'enivrer.
3. Préfixe. — A lui. — Petit bâtiment à un mât à formes fines et élancées. — Fleuve d'Italie.
4. Sans surcharge. — Poudrière de chasse. — Seigneur, chez les anciens Arabes.
5. Fils de Vénus et d'Anchise. — Déclivité. — Peintre italien né à Garofalo.
6. Lui. — Rêve. — Cela. — Possédé.
7. Dans la gamme. — Chénopodée. — Le chef de l'église catholique romaine.
8. Fait entrer de force. — Lieux où l'on dépose.
9. Préfixe. — Divisée en trois. — Montée d'une route.
10. La chose dont on parle. — Ce qu'on doit. — Règle double. — Fille d'Inachos gardée par Argus.
11. Menue. — Agréable à la vue. — Cercle.
12. Article. — Fins, rusés. — D'une seule couleur.
13. Métal précieux. — Cabriolet anglais. — Vin très estimé. — Du verbe avoir.
14. Bois de cerf après la première année. — Réputation.
15. Instrument de musique champêtre. — Intenter une action en justice.

Au ton net et péremptoire de Castillet, Vergenne comprit que tout essai d'intimidation, toute menace seraient absolument superflus. Et cette fois, il n'y avait pas à dire, il avait besoin de lui ; il venait de lui ouvrir des horizons nouveaux illuminés par les rayons d'un soleil d'or... l'or du coffre-fort de d'Avray. Il était psychologue, Vergenne, et il savait jusqu'où pouvait aller un homme tel que d'Avray quand un sentiment aussi fort que la vengeance le poussait.

Il fallait donc employer la manière douce, user de ruse et de diplomatie.

— Allons, Castillet, dit-il, ne vous fâchez pas, que diable !... Tout s'arrangera. Evidemment, d'Avray est dur à la détente, je le sais fichtre aussi bien que vous, mais ayez confiance en moi. Vous ne voulez pas le Pérou, je suppose ?...

Cette fois, Castillet fut très net. — Non, mais je n'entre pas dans cette combinaison à moins de vingt mille francs !

Vergenne ne sourcilla pas. Il avait compris que tout marchandage serait inutile, il avait aussi deviné que jamais d'Avray ne dépasserait cette somme si jamais il y arrivait.

Pour lui il n'y avait donc aucun moyen de "gratter" quoi que ce soit là-dessus. Pourtant, tant sa cupidité était grande, il tenta un dernier et suprême effort.

— C'est lourd, très lourd, et je ne sais pas si d'Avray acquiescera sans sourciller. Enfin, je l'espère bien, et je ferai le nécessaire. Mais si j'y arrive, nous n'obtiendrons jamais un sou de plus, et il me faudra bien aussi quelque chose, à moi qui ai eu l'idée...

— Je vous ai dit vingt mille, répéta Castillet, et je ne le répéterai plus ; je veux bien comprendre dans cette somme le prix de l'affaire en entier, y compris le rendez-vous avec Gertrude. Pour cela seul, vous le savez, je devais toucher cinq mille.

C'était tout ce que demandait Vergenne. Il trouvait encore le moyen de rafler cinq mille francs dans cette dernière histoire, car les allusions qu'il faisait à la résistance possible de d'Avray étaient pour rire. Il était aussi certain d'obtenir vingt mille francs, rien que pour la rencontre Darcourt-Castillet, que s'il les tenait.

— C'est entendu, répondit-il ; vous savez bien qu'avec moi, vous n'aurez jamais de difficultés. Puis il ajouta : — C'est aujourd'hui mardi ; nous n'avons plus que trois jours pour mener à bien toutes ces choses ; ce n'est pas trop, mais pour des hommes tels que nous, c'est assez. De ce pas, je cours chez d'Avray.

**XXIV
L'INNOCENT**

VERGENNE ne se trompait pas. Ce fut avec une joie mal dissimulée que le vieux d'Avray accueillit cet épouvantable raffinement de vengeance si bien imaginé et suggéré par Vergenne.

Cette fois, c'était bien la fin, le couronnement de sa haine.

Il supputa que si tout allait comme l'avait prévu Vergenne, cette vengeance-là ne lui aurait pas coûté moins de cinquante mille francs.

Il n'estimait pas ce prix trop élevé.

Gilbert Darcourt avait complètement oublié le mauvais rêve qui l'avait tant fait souffrir qu'il avait failli en mourir.

Mais, malgré tout, semblable à ces maladies terribles qui après avoir

bouleversé l'être laissent leurs marques indélébiles, même quand elles ont disparu, ce cauchemar lui avait laissé tout au fond de l'âme des traces indélébiles du venin dont il était imprégné.

Dans l'âme d'un homme, d'un homme qui aime, ce soupçon est un mal terrible, une flèche dont la pointe demeure toujours dans les chairs et dont les souffrances, un instant endormies, se réveilleront sous une cause futile, d'autant plus dangereuse qu'elle est soudaine, et que par conséquent, on ne peut rien faire pour la prévenir.

Néanmoins Gilbert, avons-nous dit, avait retrouvé tout son calme.

Il ne songeait plus qu'à son amour, à son bonheur enfin reconquis.

Il ne pensait pas qu'il pût y avoir maintenant une puissance humaine capable de le lui ravir.

Quant à Gertrude, heureuse entre son mari et son fils, elle bénissait le ciel qui enfin avait exaucé sa prière, qui lui avait redonné ce bonheur qui était pour elle comme un rayon de soleil dont la douce chaleur endormait sa vie dans un sommeil peuplé de songes roses...

Un soir en descendant dans la salle à manger où l'attendait sa femme, Gilbert lui montra une lettre :

— Mon confrère Mornail, de l'Académie de médecine, m'invite à assister demain à une séance de ladite Académie, au cours de laquelle il doit faire une communication relative à son nouveau traitement de la tuberculose. J'aime beaucoup Mornail, mon ancien condisciple, et ce serait lui faire injure que de ne pas y assister.

— Mais ne devais-tu pas aller demain voir la maquette enfin achevée du "Bacchus" de Valneuse ?

— Oui, et j'en profiterai pour faire d'une pierre deux coups... Si tu veux venir avec moi, tu m'attendras chez Valneuse...

— Je t'accompagnerai à Paris, en effet, mais je n'irai pas chez Valneuse. J'ai reçu un avis téléphonique de la part de Mme Louise Rabaud.

— La trésorière du "Sou du Pauvre" ?

— Oui, elle me fait demander si je peux me rendre d'urgence à une adresse qu'elle m'indique, rue Nollet, aux Batignolles, et où habite une famille digne du plus grand intérêt, paraît-il ; des gens qui ont occupé une brillante situation jadis et qui sont tombés dans une noire misère. La semaine dernière ils ont voulu se suicider, la mère et ses deux enfants, et on est arrivé juste à temps pour éviter un malheur. Tu vois, cela, je crois, mérite une enquête personnelle.

— Alors ?

— Alors, je vais naturellement faire cette enquête moi-même, comme me le demande cette excellente Louise Rabaud ; j'en profiterai pour t'accompagner à Paris, comme tu me le demandes, et j'irai rue Nollet pendant que tu feras tes courses. J'irai te prendre dans la soirée chez les Valneuse. J'espère que tu ne vois aucun inconvénient à cela ?

Durant qu'elle parlait, Gilbert n'avait pas quitté sa femme du regard ; était-il pris par un atroce soupçon ? cherchait-il à épier sur la physionomie de sa femme une trace de gêne, d'un trouble quelconque ? Nous ne saurions le dire, mais toujours est-il que, s'il eut un instant cette pensée, il dut être rassuré, car le visage de Gertrude demeura calme et tranquille comme sa conscience elle-même...

— Mais aucun, répondit-il, au contraire... tu sais bien que ce n'est pas moi qui trouverai jamais à redire quand tu accompliras une bonne ac-

tion... mais je trouve que tu te surmènes trop depuis quelques jours.

Et il ajouta :

— La bonté a ses bornes.

— Non, mon ami, répondit Gertrude, tranquillise-toi, je ne fais pas plus qu'il ne faut...

— À quelle heure as-tu rendez-vous dans cette maison de la rue Nollet ?

— À trois heures.

— C'est juste l'heure à laquelle commencera notre séance à l'Académie.

— Ah!... Seulement, ajouta Gertrude, je partirai de chez les Valneuse aussitôt déjeuner, car j'ai un certain nombre d'emplètes à faire et je veux profiter de ce voyage à Paris; c'est pour cela que je ne crois pas devoir emmener Marcel.

Gilbert Darcourt demeura silencieux, l'air préoccupé.

Sa femme s'en aperçut.

— Cela ne te contrarie pas, au moins? fit-elle avec vivacité.

— Oh! pas le moins du monde... j'aurais préféré t'avoir avec moi toute la journée, mais enfin, je ne veux pas t'empêcher de faire tes courses.

Néanmoins, Gertrude resta préoccupée jusqu'à l'heure du départ.

Sa tendresse pour son mari était si grande, son affection si exclusive, que le moindre nuage qui assombrissait sa figure était pour elle sujet d'inquiétude.

Tant d'épreuves l'avaient bouleversée, elle avait tant souffert, la pauvre Gertrude, mais elle était si bonne aussi, que la pensée seule de la bonne action qu'elle allait commettre suffisait sinon à dissiper, du moins à atténuer ses inquiétudes.

Quand ils arrivèrent chez Valneuse à l'heure du déjeuner, la première chose que fit le sculpteur fut de remettre à Gilbert un télégramme qui était arrivé à son adresse le matin même.

Par hasard, au moment où il remettait cette dépêche, Gertrude ne s'en aperçut pas, la jeune femme était encore dans l'antichambre.

Gilbert déchira le petit bleu d'une main fiévreuse.

Si vous voulez vous rendre compte de la nature de l'œuvre de bienfaisance que doit accomplir, cet après-midi, votre femme, faites en sorte d'aller à trois heures au numéro 23 de la rue Nollet. Montez au premier étage et tâchez de pénétrer dans l'appartement de droite. Vous serez édifié!

Gilbert était devenu livide, un tremblement convulsif l'agitait. Précipitamment il mit le télégramme dans sa poche. Toutefois, Valneuse n'avait pas été sans remarquer ce trouble extraordinaire.

Il lui en fit la remarque.

— Quelque mauvaise nouvelle, sans doute?

— Oui et non, fit Gilbert, qui faisait des efforts surhumains pour retrouver son calme et cacher ses impressions; encore une affaire qui vient de m'échapper. Tant pis pour moi. Mais ne parle pas de cela devant ma femme; tu sais comme elle est, elle fait une montagne d'un rien. Valneuse s'inclina.

A cet instant Gertrude revenait; son mari venait de prononcer les dernières paroles de la recommandation qu'il avait faite à Valneuse.

Elle ne les entendit pas.

Et comme Valneuse la complimentait, elle ne remarqua pas non plus l'agitation à laquelle Gilbert était en proie.

Il en fut de même pendant le déjeuner, durant lequel Valneuse fut d'une gaieté communicative, à laquelle même Gilbert prit part, telle-

ment grande était son énergie et sa force de caractère.

Il avait en effet réussi à se dominer entièrement.

Et il remarqua l'absence de Castillet, qu'il savait un des familiers de l'hôtel Valneuse, et cette absence ne fit qu'augmenter ses soupçons.

Et, comme Valneuse avait amené la conversation sur la communication de l'Académie à laquelle Gilbert devait assister tout à l'heure :

— Je me trouvais dans l'obligation absolue d'assister à cette cérémonie, dit-il; ce sera une séance qui marquera, dit-on, car on prétend que ce nouveau remède a déjà donné des résultats merveilleux; et je le crois sans peine, car j'ai une confiance absolue dans celui qui affirme l'avoir trouvé.

— C'est un de vos amis? demanda Valneuse.

— Un de mes plus intimes, quoique nous nous voyions assez rarement.

— Il ne faudrait pas toutefois, conclut Valneuse en riant, que cette cérémonie de tout à l'heure vous empêchât de manger, car il faut avouer que vous ne faites guère honneur à mon déjeuner.

En effet, Gilbert avait bien réussi à composer son visage, mais il n'en pouvait faire autant pour son estomac qui le torturait comme si on l'eût pincé entre des tenailles de fer.

— Je me vois dans l'obligation d'avouer que je n'ai guère d'appétit ce matin, dit-il; je me sens en effet un peu fatigué.

— Tu travailles trop.

— Dame! mon cher ami, il le faut bien, surtout quand on a charge d'âme...

— Quel ménage modèle! continua Valneuse: le mari passe sa vie dans le commerce de la science, de cette partie de la science qui soulage l'humanité; la femme, elle, apporte le secours de ses douces mains et de sa bourse à soulager les misères physiques de cette pauvre humanité! Quelle plus noble tâche, en vérité! Un réel apostolat, ni plus ni moins!

Gilbert ne répondit pas.

Le déjeuner était terminé et à mesure qu'approchait l'heure où ils devaient partir, sa femme, rue Nollet, et lui, à la séance de l'Académie, il donnait des signes d'impatience de plus en plus visibles.

Sa femme le remarqua, et un instant elle eut l'intention d'abandonner ses projets et de suivre son mari.

Si elle avait mis ce projet à exécution, elle était probablement sauvée.

Mais sa mauvaise étoile ne le voulut pas.

Elle se considérait comme moralement engagée, et cet état d'esprit était toujours le sien quand une circonstance semblable se produisait.

Gilbert laissa partir sa femme la première, et quelques instants après il sortait à son tour.

Le travail s'était fait d'autant plus terrible dans son cerveau qu'il avait été obligé de se taire et de garder pour lui, d'étouffer les sentiments, tous plus atroces les uns que les autres, qui s'entre-choquaient, se mêlaient dans son âme en un chaos sans nom.

Dehors il les laissa éclater et sa fureur ne connut plus de bornes; il faisait peur à voir.

Son regard lançait des éclairs. Des paroles sans suite s'échappaient de ses lèvres. Il était comme un fou.

Des pensées de meurtre l'affolaient, car le sens du télégramme ne laissait maintenant aucun doute dans son esprit: sa femme, sa Gertrude qu'il aimait tant le trompait indignement.



"VOICI LE NOUVEAU NETTOYEUR OLD DUTCH AMÉLIORÉ LA BOÎTE EST LA MÊME — LA DIFFÉRENCE EST À L'INTÉRIEUR"

C'EST ÉPATANT! IL DIMINUE PRESQUE DE MOITIÉ LE TEMPS DU NETTOYAGE!

IL DISSOUT SIMPLEMENT LA GRAISSE D'EMBLÉE!

PLUS BESOIN DE FROTTER BIEN DUR!

"Je n'avais jamais pensé qu'un Nettoyeur pourrait enlever la graisse et la saleté aussi vite! J'ai dit 'adieu' au frottage et au récurage pour toujours... grâce au Nouveau Nettoyeur Old Dutch Amélioré."

Qu'importe ce qu'a été votre nettoyeur favori, essayez le Nouveau Nettoyeur Old Dutch Amélioré. Voyez par vous-même comme il est plus facile de nettoyer et de faire briller. Votre fournisseur en a! La boîte est la même... la différence est à l'intérieur. Fabrication canadienne.

Pour moi 'Black Cat' chaque fois!



ENVOYEZ 'BLACK CAT' A NOS GARS D'OUTRE-MER

Black Cat VIRGINIA CIGARETTES

CARRERAS LTD., LONDRES (fondée 1788) — 150 ANS DE RÉPUTATION POUR QUALITÉ

Coupon d'abonnement LE SAMEDI

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Poirier, Bessette & Cie, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.



Fortifiez votre Santé



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages avec échantillon. Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et samedi de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand

Case Postale 2353, Place d'Armes
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville Prov.

COUPON D'ABONNEMENT LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois. (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois)

IMPORTANT — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Cette femme pour laquelle il aurait donné jusqu'à la dernière goutte de son sang le bafouait dans ce qu'il y a de plus précieux au monde : sa confiance et son amour.

O douleur ! O honte !...

Heureusement pour l'homme à tout faire de d'Avray, tel était le désordre de ses pensées qu'il ne songea plus, en chemin, à faire l'acquisition du revolver qui devait le venger comme il l'avait résolu en recevant l'odieux télégramme.

Revenons à Gertrude.

Tout en se dirigeant vers la rue Nollet, de sombres pressentiments s'étaient emparés d'elle.

Elle ne savait pourquoi, mais son âme était en proie à de vagues inquiétudes dont elle ne pouvait démêler le sens.

Elle arriva enfin devant la maison dont on lui avait donné l'adresse, rue Nollet.

Il n'y avait personne dans la loge du concierge, et d'ailleurs, on lui avait indiqué l'appartement.

Elle monta donc sans hésitation et frappa à la porte de l'appartement qu'on lui avait indiqué.

Au bout de quelques secondes, une vieille femme vint lui ouvrir et la fit entrer dans une pièce qui, sans être luxueuse, indiquait néanmoins une aisance qui n'avait pas précisément beaucoup de rapports avec la grande misère qu'on lui avait annoncée.

Cela l'étonna quelque peu, mais elle songea que cet appel, que cette aisance étaient sans doute les derniers vestiges d'un passé qu'on lui avait dit avoir en effet été brillant, jadis.

Ce qui l'étonnait davantage, par exemple, c'est qu'on la faisait attendre, tout comme dans une maison honnête.

Enfin, au bout d'un quart d'heure, elle entendit marcher dans le couloir et la porte tout à coup s'ouvrit.

Laissant échapper un cri de frayeur qu'elle ne put retenir, Gertrude s'était dressée d'un seul bond.

Elle venait de reconnaître le nouveau venu.

C'était Castillet.

Celui-ci se tenait immobile sur le pas de la porte, très pâle et silencieux.

— Vous ! murmura Gertrude d'une voix tremblante... vous, ici ? Mais, où suis-je donc ?

— Chez moi, madame, dit Castillet.

— Chez vous ?

— Oui.

Gertrude le regardait sans comprendre.

Enfin, elle dit :

— Mais alors, que signifie ? C'est un guet-apens ?

Elle était plus blanche qu'un lis.

Castillet, très maître de lui en apparence, avait fait quelques pas dans l'appartement après avoir refermé la porte derrière lui.

— Non, madame, ce n'est pas un guet-apens, dit-il d'une voix ferme ; vous ne croyez pas, je suppose, que je vous veuille du mal ?

— Alors, monsieur, que signifie ?

— Ce n'est qu'une ruse, madame, une ruse que vous me pardonnerez, j'en suis sûr, puisque vous connaissez le mobile qui m'a fait agir, et qu'une femme pardonne toujours ces choses-là.

Gertrude se redressa, révoltée enfin de tant d'imprudences de la part du personnage.

— Ah ça ! monsieur, fit-elle, le regard flamboyant, pour qui me prenez-vous donc ?

— Pour une femme qui pourrait servir de modèle à bien d'autres...

— En vérité, d'après votre façon d'agir, on ne le dirait pas. Mais enfin, monsieur, allez-vous m'expliquer le motif de... cette ruse, comme vous dites, motif que je persiste à ne pas deviner, quoi que vous en disiez ?

Castillet s'inclina.

— Je le regrette sincèrement, madame, dit-il ; ce motif n'a pas varié depuis de longs mois qu'il existe ; ce motif est celui qui fait agir bien des hommes dans le bien ou dans le mal ; en un mot, c'est l'amour.

Gertrude se révolta.

— Assez, monsieur ! s'écria-t-elle ; un pareil amour est une insulte pour moi.

— Oh ! madame, fit Castillet impassible sous l'outrage, d'autres femmes avant vous s'en sont trouvées très honorées.

— Fat et lâche ! murmura Gertrude.

Puis, tout haut :

— Enfin, monsieur, je trouve, moi, que cette plaisanterie a assez duré, et je vous prie de me permettre de me retirer. Je veux bien oublier cette façon plus que cavalière de procéder envers moi, même en admettant comme circonstance atténuante le fameux motif dont vous venez de me parler, mais vous me permettrez de ne pas y croire outre mesure.

— Vous avez tort, madame.

— C'est fort possible.

— Oui, vous avez tort, car l'amour que vous avez fait naître en mon âme est à nul autre pareil. Je n'ai pu m'en défendre. Il date du premier jour où je vous ai vue, là-bas, à Florence, et depuis ce jour fatal pas une seconde votre souvenir ne m'a quitté ; j'ai lutté beaucoup, je vous l'assure...

— C'est heureux !...

— J'ai lutté pour chasser ce fatal amour de mon cœur, car je n'espérais pas qu'un jour ou l'autre il pût être couronné de succès.

— Oh ! comme vous devinez juste !

Mais Castillet, impassible sous les phrases ironiques de Gertrude, continuait toujours :

— C'est pourquoi, ne l'espérant plus, affolé, ne sachant pas ce que je faisais, je me suis livré à cet acte téméraire...

— Vous avez raison, monsieur, de qualifier cet acte de téméraire, car si j'avais partagé la passion que vous prétendez nourrir pour moi, cet acte-là l'aurait tuée aujourd'hui.

— Alors, madame, ce sera mon excuse et ma punition... mais réellement, ne me permettez-vous pas d'espérer encore ?

Gertrude, devant l'insistance de cet homme, sentait le rouge de la honte lui monter au front.

En outre, son attitude lui paraissait plutôt bizarre.

En effet, de temps à autre, tout en parlant, Castillet jetait, à la dérobée, de fréquents regards du côté de la porte.

On aurait dit qu'il attendait quelqu'un. Il n'avait pas non plus l'air à son aise, mais ce genre de trouble n'était pas précisément de même nature que celui qui s'empare des amoureux.

On eût dit de la peur.

La vérité est que Castillet commençait à trouver le temps terriblement long.

Gilbert ne venait pas.

Que voulait dire ceci ?

Ne serait-il pas venu à Paris et n'aurait-il pas reçu le télégramme ?

Il aurait dû être rendu déjà.

La peur, en effet, commençait à gagner notre sympathique personnage.

En outre, autre chose encore le préoccupait.

Il voulait empêcher Gertrude de sortir, tout en s'effaçant assez pour sortir, lui, et le plus rapidement possible, quand Gilbert apparaîtrait, surtout s'il débutait par une tentative par trop violente.

La situation devenait difficile.

— Je vous répète, monsieur, dit Gertrude d'une voix frémissante, que vos allusions à une passion insensée sont autant d'injures pour moi, par conséquent je ne puis vous permettre d'espérer, comme vous me le demandez. Encore une fois, je vous prie de me laisser sortir.

Castillet alors fit ce raisonnement. Ou le mari allait survenir, et dans ce cas il fallait brusquer les choses.

Ou il ne viendrait pas, et alors, comme précédemment, il ne risquait rien de brûler ses dernières cartouches.

Il fit deux pas vers la jeune femme et avant qu'elle ait eu le temps de s'y opposer, il lui avait pris les mains.

— Gertrude, dit-il à haute voix, tu sais bien que je t'aime, que je t'adore... alors pourquoi, aujourd'hui, me faire tant souffrir...

Castillet avait deviné juste.

Au même moment, en effet, la porte s'ouvrit et un homme parut sur le seuil.

— Ah ! misérable ! clama-t-il.

C'était Gilbert.

Gertrude poussa un cri, mais instinctivement et malheureusement pour elle, ce fut un cri de terreur.

Il s'était élancé sur Castillet, mais ce dernier avait eu la présence d'esprit de mettre une table entre lui et son adversaire.

Gilbert vint buter contre.

Et alors Castillet, d'une voix qu'il s'efforçait de raffermir :

— C'est bien, monsieur, dit-il, je considère la voie de fait comme accomplie et je me tiens à vos ordres.

Puis, faisant rapidement volte-face, il s'esquiva.

Gilbert, le visage congestionné, les yeux injectés de sang, s'était alors précipité vers sa femme, sans plus se préoccuper de son rival.

— Malheureuse ! fit-il d'une voix rauque, malheureuse !

Il lui avait pris les poignets et les serrait à les briser.

— Gilbert, tu me fais mal !... murmura Gertrude pâle comme un suaire.

Son mari desserra son étreinte.

Gertrude, hagarde, se demandant sans doute si elle n'allait pas devenir folle, Gertrude regardait son mari sans comprendre.

Elle avait sur le visage une expression d'effroi impossible à rendre.

— Ah ! tu ne m'attendais pas, n'est-ce pas ? dit Gilbert d'une voix sifflante... mais qu'avait donc contre toi ton amant ?

Gertrude chancela.

Son regard était fixé maintenant sur son mari comme sur une vision d'épouvante.

— Que dis-tu ? articula-t-elle faiblement, que dis-tu ? mon... mon amant ? Oh !...

Gilbert se tenait devant elle, les bras croisés.

— Tu oserais nier peut-être ?

— Mais ce n'est pas possible ! murmura la pauvre femme, ce n'est pas possible !... Voyons, Gilbert, dit-elle en lui prenant le bras de ses mains tremblantes, tu es le jouet d'un songe, je t'en supplie, dis-moi que nous sommes tous les deux la proie de quelque effroyable cauchemar, d'un rêve atroce...

Pour toute réponse, Gilbert sortit le télégramme de sa poche et le tendit à la jeune femme.

— Diras-tu que cela est un songe ?

La malheureuse Gertrude s'en empara et alors, après l'avoir lu, tout

son corps trembla et une expression de terreur folle se répandit sur son visage.

Elle avait pris sa tête entre ses mains.

— Mais je suis donc maudite ! s'écria-t-elle, démente ; maudite ! maudite !... Ma tête se perd, je deviens folle !...

Et se jetant aux genoux de son mari :

— Oh ! Gilbert, murmura-t-elle d'une voix pleine de larmes, pitié ! pitié ! Je te demande grâce à genoux... tu vois, je suis folle... tue-moi, écrase-moi, mais ne me crois pas coupable !

Puis, poussant un long soupir d'effroi :

— Oh ! mais où suis-je ? dans quel effroyable guet-apens m'a-t-on attirée ? Mon Dieu ! mon Dieu !

Gilbert eut un ricanement.

— Ah ! vous êtes réellement forte, madame, et vous jouez à ravir la comédie ; mais je vous préviens que tout cela est inutile. Je suis fixé depuis trop longtemps, hélas ! Votre conduite m'est connue, et n'allez pas surtout prétendre que je parle sur de simples soupçons, sur des racontars... non, un ensemble de circonstances et de faits rapprochés les uns des autres font qu'il ne me reste maintenant aucun doute sur votre conduite infâme !

— Oh ! mais que lui dire, mon Dieu ! que lui dire !...

— Rien, madame, et c'est ce que vous aurez de mieux à faire...

Gertrude s'était jetée aux genoux de son mari, mais celui-ci la repoussa.

— Et voilà, continua-t-il d'une voix où, cette fois, il y avait beaucoup plus de douleur que de colère, voilà la récompense de toute une vie de dévouement et d'abnégation ! Voilà une femme que j'ai sortie de l'ombre dans laquelle elle était obligée de passer sa vie, voilà une femme vers laquelle j'ai tendu un jour la main pour la sortir de la misère et lui faire une place au soleil, et qui m'en récompense de la sorte ! J'ai effacé la honte, la tache ineffaçable, et de cette honte, elle m'en couvre au centuple pour me remercier de mon sacrifice. O, misère !

Gilbert s'était voilé le visage de ses mains.

La malheureuse femme se traînait à ses pieds.

— Mais je ne suis pas coupable ! clamait-elle d'une voix déclinante ; je ne suis pas coupable ! Nous sommes tous les deux le jouet de quelque effroyable machination, nous avons des ennemis terribles que nous ne connaissons pas et qui en veulent à notre bonheur ; mais je ne comprends pas, je ne comprends pas !

— Allons donc ! madame, ayez au moins le courage de vos actes, aussi infâmes soient-ils. Vous avez fait déborder la coupe ; il y a des limites que la bonté humaine ne peut dépasser. Maintenant, tout ce que vous pourriez dire ou faire serait inutile ; je ne vous connais plus et je ne veux plus vous connaître. Vous n'êtes plus rien pour moi, rien, rien !...

— Oh ! mais c'est atroce !

— Moins que votre trahison, moins que l'avenir de douleurs que vous venez tout à coup d'ouvrir devant moi. Et même je ne sais pas si, après avoir châtié le misérable, il me restera assez de forces pour la supporter, cette vie...

Gertrude haletait.

Tout tourbillonnait autour d'elle. Elle sentait peu à peu la vie l'abandonner.

Il lui semblait vivre, en effet, quelque effarant cauchemar à nul autre pareil.

Elle se traînait aux pieds de Gilbert et, lui entourant la taille de ses bras dans un geste fou :

— Mais c'est horrible ! soupirait-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, c'est horrible !...

D'un geste violent, il détacha les bras et, la repoussant :

— Adieu ! dit-il d'une voix rauque, adieu, et va-t'en ! je ne veux plus te voir, jamais ! jamais !

Et il sortit comme un fou.

Gertrude poussa un grand cri, et, se redressant, elle retomba évanouie.

XXV

VERGENNE TRAVAILLE

VERGENNE, ce matin-là, paraissait inquiet dans le somptueux logis qu'il occupait rue de la Victoire.

Car, semblable à ces personnages insouciantes qui, grisés par une opulence subite succédant à la misère de la veille, se lancent tout à coup et avec excès dans des prodigalités d'autant plus exagérées qu'ils en ont été sevrés plus longtemps, Vergenne, dès que l'argent de d'Avray eut commencé d'affluer dans son coffre, Vergenne s'en fourra jusque-là.

On le vit dans les lieux à la mode, au théâtre, aux courses, dans les cercles où il se livrait de plus en plus à un vice qu'il avait reproché un jour amèrement à Castillet, le jeu.

Là, il rencontrait d'anciens amis qui, tout étonnés de la splendeur de l'ancien aigrefin qu'ils savaient depuis longtemps tombé dans le sixième dessous, lui demandaient des explications que Vergenne fournissait en plastronnant.

Il y avait, entres autres, un tripot fort connu dans le monde de la haute pègre sous le nom fastueux de Cercle des Septentrionaux, et dont les fenêtres chaque soir projetaient une lumière insolente sur les boulevards. Vergenne avait été autrefois rabatteur de cette caverne de brigands, organisée par un homme qui, après avoir exploité la dame de cœur, se livrait à ce même exercice avec la dame de pique, — et avec non moins de succès.

Il avait été introduit là-dedans par le secrétaire lui-même de l'administration, un ancien sous-préfet révoqué jadis pour malversations.

Les deux hommes s'étaient compris et le secrétaire en question avait tout de suite pensé que Vergenne serait d'un excellent rapport pour le Cercle des Septentrionaux.

Il ne se trompait pas.

Sous l'impulsion de Vergenne, les "pigeons" affluèrent pour repartir bientôt clopin-clopant, sur leurs pattes, et dans l'impossibilité de s'envoler, attendu qu'il ne leur restait plus une seule plume sur le corps.

Ce fut une des plus belles passes de la vie de Vergenne qui touchait de sérieux pourcentages dans l'opération.

En homme pratique, il faisait alors fructifier ses capitaux en les plaçant, par exemple, entre les mains de petits jeunes gens aux intérêts de cent cinquante pour cent.

Et il était toujours sûr d'être remboursé, car il savait ses clients solvables et il s'arrangeait toujours pour posséder sur eux quelque petit secret qui, au jour de l'échéance, si les clients ne s'exécutaient pas, se transformait en instrument de chantage de tout repos, et généralement très efficace.

A cette époque, Vergenne gagnait donc de l'argent gros comme lui.

C'était un personnage.

Puis tout à coup, il disparut.

A la suite d'une plainte un peu plus pressante, sans doute, que les

GARDEZ VOTRE BIG BEN!

OUI, l'image est amusante; mais nous sommes sérieux quand nous disons qu'il est important de garder votre Big Ben, car, aujourd'hui, nous ne fabriquons plus de Big Ben ni d'autres Westclox. Nos facilités de production et l'habileté de nos artisans sont requises pour la guerre.



La VICTOIRE
N'ATTENDRA PAS LA
NATION EN RETARD

BIG BEN

Maintient L'Heure au Canada

WESTCLOX

WESTERN CLOCK COMPANY LIMITED, PETERBOROUGH, ONT.

LE SECRET D'UN BON ESTOMAC

Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de cœur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac ? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas ? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(SE VENDENT AUSSI EN POUDRE)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour 75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG., Montréal

Casier Postal 2134

(Place d'Armes)

Coupon d'abonnement LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour un an, \$2.00 pour 6 mois. (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois.)

IMPORTANT — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE. LIMITEE
975, rue de Bullion Montréal, P.Q., Canada.

Le Samedi





Economisez le sucre avec ces délicieux Muffins au All-Bran

MUFFINS ALL-BRAN AU SIROP DE MAÏS

2 c. à table végétaline 1/3 t. lait
 1/2 t. sirop de maïs 1 t. farine
 1 œuf 1/2 c. à thé sel
 1 t. All-Bran Kellogg 2 1/2 c. à thé poudre à pâte.

Crémez bien la végétaline (shortening) et le sirop de maïs; ajoutez l'œuf et battez bien. Incorporez le All-Bran et le lait; trempez jusqu'à disparition presque complète du liquide. Tamisez la farine avec le sel et la poudre à pâte; ajoutez au premier mélange et mélangez seulement jusqu'à ce que la farine disparaisse. Remplissez aux 3/4 les têtes à muffins graissées et cuisez dans un four modéré (400° F.) environ 30 minutes.

POUR FAIRE: 8 gros muffins (3 pcs de diamètre) ou 12 petits muffins (2 1/4 pcs de diamètre).

Vous raffolerez de ces muffins ALL-BRAN... ils ont un goût auquel ne peut comparer le son ordinaire. Vous serez enchantés aussi de savoir que le ALL-BRAN KELLOGG vous évite la constipation ordinaire causée par le manque de "volume" dans l'alimentation. ALL-BRAN s'attaque à la cause et la corrige. Mais rappelez-vous, ALL-BRAN n'agit pas comme les purgatifs violents. Il prend du temps. Mangez-en régulièrement, comme céréale ou dans les muffins... et buvez beaucoup d'eau.



APRÈS LA LECTURE quand les yeux cuisent!



Mettez deux gouttes de Murine dans chaque œil, et la sensation de picotement disparaît immédiatement. Les 7 ingrédients que contient Murine soulagent l'irritation, adoucissent, reposent et rafraichissent vos yeux. Murine aide des milliers d'yeux—pourquoi pas les vôtres.

MURINE POUR LES YEUX

NE TAILLEZ pas LES CORS

Taillez les cors ou enlève habituellement avec le doigt ou la racine (A) restée dans l'orteil.

Le médicament Blue-Jay détache le cor de façon à ce qu'il soit facile de le lever.

EMPLÂTRES ANTICORS BAUER & BLACK

BLUE-JAY

Lisez chaque mois...

LE FILM

Chez tous les dépositaires: 10 cents

autres, la justice s'étant avisée de fourrer le nez dans ses affaires, il avait jugé fort judicieusement à propos de s'éclipser pendant un instant.

Cette éclipse dura plus longtemps qu'il ne le supposait, et quand il put revoir enfin la lumière du jour sans danger, il était complètement à la cote.

Ce long chômage, durant lequel il avait épuisé toutes ses économies, l'avait complètement ruiné.

Ce n'était plus qu'une épave, obligée de traîner son misérable corps dans de vagues faubourgs, dans l'obscurité, après avoir plastronné sous la lumière électrique des boulevards. Il se livrait alors à de vagues métiers qui ne l'enrichissaient guère, hélas!

Après avoir tant exploité les autres, ne voilà-t-il pas qu'il était exploité lui-même à son tour par des ruffians de haute envergure, dont il était l'un des plus beaux échantillons jadis?

Juste retour des choses d'ici-bas! Mais qui le regretta?

Ce fut le Cercle des Septentrionaux.

Aussi l'on peut juger de la joie qui dans ce claquement accueillit le retour de l'enfant prodige.

On lui fit fête.

Vergenne, qui, malgré sa richesse temporaire, ne perdait jamais le nord, en profita pour "taper" la caisse du cercle d'une somme assez importante qu'on n'osa pas lui refuser, en prévision des services futures. Mais il fallut bientôt déchanter.

Le métier de "rabatteur" était considéré maintenant par Vergenne comme par trop inférieur et bien au-dessous de lui.

Il n'en voulait plus, ainsi qu'il le fit savoir un jour au secrétaire de la maison, Livesque.

— Eh bien, mon bon, lui dit un jour cet estimable personnage, qués acó? C'est tout ce que vous nous amenez en fait de clients?

— Les affaires baissent donc? demanda Vergenne, candide.

— Non, mais elles ne sont pas des plus prospères.

— Peuh! c'est une mauvaise passe, voilà tout...

— Qu'il faut essayer de rompre.

— Elle se rompra toute seule, Livesque, croyez-moi, elle se rompra; vous savez bien qu'il n'y a pas de passes éternelles.

— Dans tous les cas, mon cher ami, vous pourriez peut-être nous aider à conjurer le sort.

— Moi?

— Dames! vos relations doivent être encore plus nombreuses que jadis.

Vergenne se rengorgea.

— Oh! assurément, assurément, j'ai quelques petites connaissances.

— Eh bien, alors?

— Oui, j'y ai songé déjà; mais que voulez-vous, dès que j'ouvre la bouche pour parler du Cercle des Septentrionaux, immédiatement les gens se sauvent.

— Oh!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, mon bon ami; vous avez en vérité une bien mauvaise réputation.

— Nous avons tous une mauvaise réputation, c'est entendu, mais c'est par la persuasion qu'on parvient à l'améliorer et vous êtes très fort sur la partie; ne dites pas non.

— C'est vrai, c'est vrai, mais si vous m'accordez quelque petit talent de ce genre, encore faudrait-il savoir récompenser l'effort.

— Comment?

— Dame! et en raison directe de la difficulté de l'effort et des difficultés à vaincre.

— Ce qui vient à dire que vous ne vous estimez pas assez payé.

Vergenne fit un signe qui signifiait qu'en effet il s'agissait de quelque chose comme cela.

Livesque sursauta.

— Bigre! mon cher, vous êtes vraiment difficile... Comment, en outre du cadeau qu'on vous faisait à chaque nouveau client que vous nous amenez jadis, on vous donnait un pourcentage sur la cagnotte, si le client était sérieux et s'il contribuait à la remplir, et vous n'êtes pas content?...

— Je ne dis pas précisément cela.

— Ce tant pour cent atteignait même un taux fort respectable, vous le savez bien, pour certains que vous avez amenés jadis.

— Oui, fit Vergenne, mais vous avez été trop gourmands et vous les avez décaisés trop vite, ces clients de choix, et qui est-ce qui est lésé alors dans l'opération? C'est moi, et c'est facile à comprendre.

— Enfin, mon cher, nous vous avons traité ici comme nous n'avons jamais traité personne. Vous pouvez consulter nos livres.

Vergenne ne sourcilla pas.

Il savait en effet que la Préfecture de police avait l'œil sur le tripot et qu'en conséquence les livres de la maison, qu'elle contrôlait avec le plus grand soin, étaient la seule chose à peu près régulière de l'administration.

Le reste échappait le plus souvent, en effet, à sa surveillance, peut-être parce que les clients de l'établissement ne lui paraissaient pas plus intéressants que les tenanciers.

— Je ne vous dis pas le contraire, fit Vergenne, mais que voulez-vous? on m'offre davantage ailleurs.

Livesque savait que cette affirmation était pertinemment fautive, attendu que Vergenne avait été chassé jadis de presque tous les cercles convenables de Paris.

Néanmoins il ne protesta pas.

— Dans tous les cas, mon cher, fit-il, puisqu'il en est ainsi, il eût été plus délicat de votre part de ne pas venir nous emprunter de l'argent l'autre jour, puisque vous aviez décidé de ne pas le rendre.

— Et qui vous dit que je ne vous le rendrai pas?

Livesque haussa les épaules.

Quant à Vergenne, il commençait à s'impatisser.

— Enfin, Livesque, fit-il, où voulez-vous en venir?

— Oh! à rien... je vous demande seulement, comme je vous l'ai dit (Lire la suite page 47)

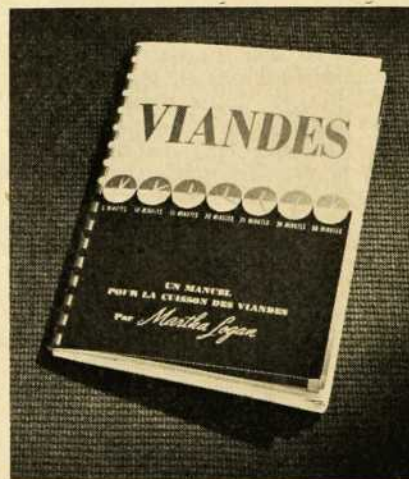
IMPORTANCE de l'ALIMENTATION

Des expériences faites par des savants canadiens prouvent que l'alimentation convenable est essentielle à la santé.

Toutes les femmes veulent qu'un pays plus beau et meilleur sorte des tribulations actuelles. Et, l'une des choses que nous autres femmes pouvons faire pour y arriver c'est de nous conformer au programme national de saine alimentation. Les règles d'alimentation officielles du Canada sont pratiques et faciles à suivre, même en temps de guerre. Elles nous indiquent quel est le minimum d'aliments protecteurs qu'il nous faut pour rester vraiment bien portants. Et ces aliments protecteurs ne sont pas choisis au hasard. Des années de recherches — dont la plupart ont été faites par des savants canadiens — ont prouvé mainte et mainte fois que, sans les aliments protecteurs, nous ne pourrions pas être les hommes et les femmes bien portants dont le Canada a besoin — surtout en temps de guerre.

Voici, encore une fois, les choses que tout le monde devrait manger tous les jours — avec quelques-unes des raisons :

- VIANDE, POISSON OU VOLAILLE** — Au moins une portion par jour... pour avoir des muscles forts. (Foie, cœur ou rognon au moins une fois par semaine. Oeufs, 3 ou 4 par semaine).
- LAIT** — Adultes, 1/2 chopine. Enfants, plus d'une chopine... du fromage



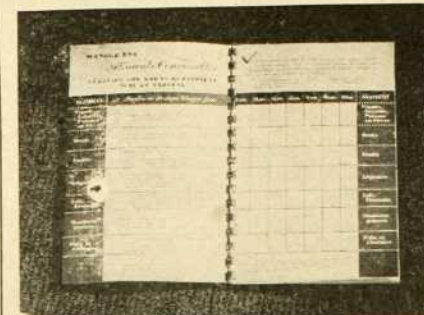
quand vous en trouvez... pour les os et les dents.

PAIN — 4 à 6 tranches de pain. Approuvé par le Canada, bis ou blanc, pour l'énergie — et une portion de céréale complète.

TOMATES ou FRUITS DU GENRE CITRUS — Ou leur jus, tous les jours... pour vous garder en forme et vous permettre de résister à l'infection.

FRUITS — Une portion d'un autre fruit tous les jours... pour une meilleure croissance et une meilleure vision.

LEGUMES — Au moins deux portions par jour de légumes feuillus, verts, ou jaunes, souvent crus... pour vous aider à résister aux maladies. Et aussi des pommes de terre tous les jours... de préférence en robe de chambre.



UN LIVRE UTILE

Le livre de cuisine de Martha Logan, intitulé "Viandes" est très utile aux ménagères en temps de guerre. — Envoyez 10¢ à Swift Canadian Co. Limited, Dépt. QB15, Toronto. Nous en recommandons fortement l'achat à nos lectrices du Samedi.

LA CONSOMMATION DE LA VOLAILLE DOIT SE PROLONGER L'ANNÉE DURANT

LA VOLAILLE étant abondante au Canada, la consommation s'en fait toute l'année. Aussi, ces quelques conseils et ces recettes de farce pour la volaille, mises à l'épreuve dans les cuisines expérimentales de la Section des Consommateurs, au Ministère fédéral de l'Agriculture, pourront-elles intéresser la plupart des ménagères.

Il ne saurait y avoir de règle fixe pour rôtir les volailles, car la durée du rôtissage est réglée par la grosseur, la forme et le poids de l'oiseau, la température de cuisson et le goût du consommateur. C'est pourquoi le temps indiqué dans les recettes n'est qu'approximatif.

Pour voir si la volaille est cuite : Enfoncez une broche de métal ou une longue fourchette dans la partie la plus épaisse de la poitrine et aussi dans la cuisse, près de la poitrine. Si la chair est tendre et si le jus n'a pas une nuance rougeâtre, la volaille est cuite. Si vous vous servez d'un thermomètre à viande placé au centre de la cuisse, la température indiquée devrait être de 190° F. ; s'il est placé au centre de la farce, de 180° F.

Pour cuire une poule : Les poules exigent une cuisson longue et lente, dans une chaleur humide, pour bien attendrir toute la chair : par exemple, mijoter, braiser, ou à l'étuvée, en ragoût, et en fricassée. On combine parfois la cuisson à la vapeur et au four. Dans ce cas, on met la volaille farcie dans une casserole avec une petite quantité d'eau et on fait cuire lentement jusqu'à ce qu'elle soit tendre. On ôte le couvercle pendant la dernière demi-heure pour faire dorer.

FARCE AU MACARONI

1 tasse de macaroni (cassé en petits bouts)
2 cuillerées à table de graisse

Persil haché $\frac{1}{2}$ tasse de pulpe de tomates
Assaisonnements au goût

Faire cuire le macaroni dans de l'eau bouillante salée — 25 à 30 minutes. Egoutter. D'autre part, faire revenir l'oignon dans la graisse bien chaude et ajouter le macaroni, les tomates et les assaisonnements.

FARCE AU CELERI

Tailler en cubes 2 pintes de pain et faire dorer au four. Emietter, ajouter 1 petit oignon finement haché, 2 tasses de céleri coupé en petits dés ; $\frac{1}{2}$ livre de gras fondu et 2 œufs pour lier. Le foie de la dinde sera coupé en petits morceaux, sauté dans le gras et ajouté à la farce. Assaisonner de sel, de poivre et d'une cuillerée à thé d'épices à farce. $\frac{1}{2}$ livre de champignons frais peuvent aussi être ajoutés. Cette quantité de farce est pour une dinde d'environ 12 livres.

LA SARDINE OFFRE DE NOMBREUSES POSSIBILITES

Les sardines en boîtes, qui sont abondantes et pas chères, font de délicieuses préparations à sandwiches. Pour l'écolier et le travailleur qui apportent leur lunch, le ministère des Pêcheries recommande la préparation suivante :

3 œufs cuits dur 1 petit oignon
 $\frac{1}{2}$ livre de fromage canadien 1 piment
 $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé de sel $\frac{1}{8}$ cuillerée à thé de paprika
Le contenu d'une boîte de sardines

Passer tous les ingrédients à travers la hache-viande en se servant du couteau le plus fin. Bien mêler, ajouter l'assaisonnement. Si le mélange n'est pas assez humide, ajouter un peu d'huile à salade ou de mayonnaise, jusqu'à consistance crémeuse. Laisser reposer plusieurs heures avant de vous en servir. Si on a soin de garder la préparation dans la glacière ou dans un autre endroit frais, ce mélange se conservera pendant plusieurs jours.

Une autre délicieuse préparation à sandwich peut être obtenue en mêlant une boîte de sardines hachées, $\frac{1}{2}$ tasse de mayonnaise épaisse, 4 cuillerées à table de cornichons hachés, un peu de poivre.

Pour un sandwich de fantaisie placer une sardine sur une tranche de pain mince, légèrement beurrée, et rouler. Saupoudrer avec du fromage canadien, râpé, et faire rôtir au four ou sur le grille-pain. Placer une sardine au milieu de petits pains individuels, coupés en deux, beurrer de fromage à la crème et faire rôtir au grille-pain, quelques minutes. Servir avec une tranche de cornichon ou un peu de piment placé sur la sardine.

SPAGHETTI ET SAUCISSE EN CASSEROLE

Les heures de travail étant maintenant plus longues en certaines villes, le souper pris beaucoup plus tard, il faudra des mets plus légers, et peut-être plus appétissants. Voici, par exemple, du spaghetti et des saucissons en casserole qui stimuleront l'enthousiasme de tout le monde. Cette recette nous est fournie par la Section des consommateurs, du ministère fédéral de l'Agriculture :

2 tasses de spaghetti rompu en longueurs de 2 pouces
4 à 6 tasses d'eau bouillante salée
1 boîte de soupe aux tomates ou bien $1\frac{1}{2}$ tasse de tomates en conserve assaisonnées
 $\frac{1}{2}$ tasse de liqueur de pois en conserve
 $\frac{1}{2}$ tasse de fromage râpé
 $\frac{1}{3}$ livre de saucisse de porc prébouilli pendant 5 minutes
1 boîte de 20 onces de pois en conserve

Cuire le spaghetti dans l'eau bouillante salée jusqu'à ce qu'il soit tendre. Egoutter, rincer à l'eau froide et remettre dans le chaudron. Mélanger les tomates avec l'eau des pois et ajouter le spaghetti. Réchauffer et ajouter le fromage en mêlant un peu. Placer les pois bien égouttés dans le fond d'une casserole graissée. Couvrir avec le mélange de spaghetti. Couper la saucisse préalablement bouillie en longueurs d'un pouce, et placer sur le dessus du plat. Cuire dans un four modéré, environ 375° F., pendant 20 minutes, ou jusqu'à ce que la saucisse soit dorée. Servira six personnes.

TOUT FIER!



C'EST MON OEUVRE! Howard Good montre le dragueur de mines qu'il a aidé à construire dans l'un des chantiers maritimes du Canada. Howard prépare souvent son déjeuner lui-même. "Les Kellogg's Corn Flakes sont ce que je préfère. Ils ont bon goût... et sont prêts en 30 secondes. Pas de casseroles à laver ensuite. *Epargne de temps, de combustible et de travail!*"



UN NOUVEAU MONDE pour la petite soeur qui va à l'école pour la première fois. Elle a de la chance d'avoir un grand frère... et une maman avisée qui lui donne tous les matins un grand bol de Kellogg's Corn Flakes. "Je les aime aussi quand j'ai faim entre les repas," dit-elle.

ELLE EXPLORE LA DÉPENSE! Elle se sert elle-même dans le placard de sa maman. Claudette—tout comme 4 ménagères canadiennes sur 5—trouve que les Kellogg's *priment* par leur saveur. Voyez aujourd'hui ce que vous avez dans votre dépense. Demandez des Kellogg's Corn Flakes à votre épicière. En deux formats pratiques. Préparés par Kellogg. Fabrication canadienne.



IL FAUT UNE TÊTE SOLIDE, pour être potier! Ce sont des casettes que ces hommes portent sur la tête... chacune de ces casettes est remplie de grès cru et pèse environ 100 livres. Ils les portent sur la tête pour monter l'échelle et aller les empiler dans le four. Il faut avoir les mains libres pour cela... et il faut aussi un bon déjeuner. Norman Heinbecker, le dernier, dit "Chez nous, tout le monde préfère les Kellogg's Corn Flakes. Ils sont économiques aussi... ne coûtent que quelques sous pour le déjeuner de toute la famille." Maintenant, nous devons tous acheter *plus* de Certificats d'Epargne de Guerre.

"Compétent - Un Maître"

VOILÀ CE QU'ANNONCE UNE CHEVELURE BIEN SOIGNÉE !



Conservez vos cheveux beaux et sains à l'aide de

VITALIS

et le

"TRAITEMENT DE 60-SECONDES"

50 Secondes pour la Friction — Eprenez ce stimulant "picotement" alors que la circulation du cuir chevelu est avivée — la sécrétion capillaire nécessaire est améliorée. Et avec les huiles végétales pures de Vitalis s'incorporant aux huiles naturelles, votre chevelure s'enrichit d'un lustre naturel.

10 Secondes pour le Brossage — Vos cheveux restent en place sans avoir cet air "plaqué" dont on se moque. Et, en outre, le "traitement de 60-Secondes" de Vitalis aide à chasser les embarrassantes pellicules et à prévenir la chute excessive des cheveux.



Vous pouvez être l'âme dirigeante de la production intensive, mais vous ne sauriez attirer l'attention, à moins d'être à la page! Suivez donc l'exemple de centaines d'hommes actifs et faites en sorte qu'une belle chevelure rehausse votre apparence! Permettez que le "traitement de 60-Secondes" de Vitalis vous donne cet air de réussite qui, toujours — et partout — fait impression!



Beaucoup plus qu'une belle apparence, la femme admire, chez l'homme, les signes extérieurs de l'impeccabilité! Dans ce cas, soignez votre personne à l'aide du "traitement de 60-Secondes" de Vitalis pour que vous soyez recherché! Faites que l'attrait d'une chevelure propre ajoute à votre personnalité cette distinction que les femmes admirent!

Procurez-vous Vitalis chez votre pharmacien.

Un produit de Bristol-Myers — Fabrication canadienne

ADOPTÉZ VITALIS et le "TRAITEMENT DE 60-SECONDES"

NOS CHEMINS DE FER FONT LA GUERRE

Organisation de paix et de progrès avant tout, le Pacifique Canadien a su, quand vint le moment de défendre nos libertés menacées par le nazisme, s'adapter rapidement aux exigences d'une situation difficile et mettre son personnel ainsi que ses nombreux services à la disposition du pays. Depuis le début des hostilités, sa contribution à l'effort de guerre du Canada, n'a cessé de s'accroître et l'on peut dire qu'elle atteint aujourd'hui des proportions qui en feront l'un des principaux facteurs de notre victoire. Une revue de ses activités dans le domaine de la défense nationale permettra de se faire une idée de l'importance du rôle joué par cette puissante organisation de transport pour assurer le succès de nos armes.

Le Pacifique Canadien compte en temps normal un personnel de 65,000 employés de toutes catégories. Au début de l'année 1943, 14,062 d'entre eux avaient pris du service actif dans l'armée, la marine et l'aviation. C'est le chemin de fer, naturellement, qui a fourni le plus grand nombre de ces volontaires, soit 7,949 employés. La contribution des services maritimes n'a pas été moins imposante proportionnellement, car environ 4,485 membres de leur personnel de temps de paix servent en ce moment à bord des bateaux de la compagnie, nolisés par l'Amirauté, tandis que 100 autres font partie des équipages de croiseurs auxiliaires armés pour faire la chasse aux sous-marins ou pour protéger nos convois sur les grandes routes océaniques.

Ses activités en haute mer n'ont pas été sans coûter à la flotte du Pacifique Canadien de durs sacrifices et quelques-uns des grands paquebots qui faisaient autrefois l'orgueil de la marine marchande canadienne ne viendront plus jeter l'ancre dans nos ports. C'est ainsi que jusqu'ici on a eu à déplorer la perte du super-paquebot « Empress of Britain », si avantageusement connu sur la route du St-Laurent, de l'« Empress of Asia », coulé non loin de Singapour, du « Montrose » et quatre cargos rapides de la classe des « Beavers ». D'autres unités de la flotte de la compagnie ont pu heureusement venger, au moins partiellement, ces pertes; on se rappellera par exemple que récemment le « Duchess of Bedford » réussit à couler un sous-marin allemand avant qu'il n'ait eu le temps de lancer une seule torpille, tandis qu'au cours du même engagement un autre sous-marin ennemi dut prendre la fuite pour échapper au feu des batteries du navire canadien.

Dans le domaine de l'air, la compagnie a puissamment aidé notre programme de guerre par l'intermédiaire de sa filiale, les Canadian Pacific Air Lines Limited. Celle-ci dirige, en marge du Plan d'entraînement aérien du Commonwealth britannique, une école élémentaire de vol, six écoles d'observateurs aériens et cinq ateliers de réparations et de mises au point des moteurs. La compagnie ne retire aucun bénéfice de cette exploitation car tous les profits sont remis au gouvernement.

Les employés enrôlés ne sont pas les seuls à contribuer à l'effort de guerre du Canada. Ceux qui sont restés dans le service font aussi leur large part en travaillant sans relâche pour maintenir trains et bateaux en circulation et assurer ainsi le transport rapide des troupes, des munitions, denrées et autres fournitures nécessaires à nos forces armées. Jamais le volume du transport sur les lignes du Pacifique Canadien n'a été aussi considérable pour la durée de quelques mois et la tâche exige du personnel un redoublement d'énergie.

La compagnie, qui possède des usines vastes et bien outillées pour la construction et les réparations du matériel roulant, a mis celles-ci à la disposition du gouvernement pour la fabrication des obus et du matériel de guerre. Aux usines Angus de Montréal, on a construit des centaines de tanks du type « Valentine » qui ont fait d'excellente besogne sur les champs de bataille de Russie. Les usines de Weston, d'autre part, furent affectées à la fabrication de canons de marine pour le compte de l'Amirauté.

Les employés du Pacifique Canadien n'ont pas seulement exprimé leur patriotisme par leur ardeur à accomplir leur travail quotidien. Ils l'ont aussi prouvé par leurs généreuses contributions aux emprunts de la Victoire, celles-ci se totalisant à \$43,882,500 pour les trois premières campagnes. Ils ont de plus souscrit un montant qui a permis d'acheter deux avions de combat; ils ont donné plusieurs ambulances à la Croix-Rouge et, jusqu'ici, 2800 d'entre eux ont donné de leur sang à la Croix-Rouge dans le seul district de Montréal.

Des campagnes, organisées pour la récupération du vieux métal le long des voies et sur les propriétés de la Compagnie, ont produit des tonnes et des tonnes de vieux métaux qui ont pu être ensuite transformés en munitions et matériel militaire. Ces campagnes se continuent sans interruption d'un bout à l'autre du pays et donnent les meilleurs résultats.

Un bon nombre d'employés ont déjà été décorés pour le courage et l'intelligence dont ils surent faire preuve à l'action. Plusieurs aviateurs, anciens employés de la Compagnie, ont ainsi reçu la Distinguished Flying Cross.

Le Pacifique Canadien a pris les mesures nécessaires pour reprendre à son emploi tous les membres de son personnel enrôlés dans les forces armées de la nation. C'est d'ailleurs la politique qui fut suivie à la dernière guerre, alors que 11,340 employés servirent dans l'armée, la marine ou l'aviation. Le temps qu'un employé passera sous les drapeaux lui sera compté comme s'il n'avait pas quitté son travail, de sorte qu'il n'y aura pas d'interruption dans les années de service.

Le Pacifique Canadien est fier de la conduite de ses employés à cette heure critique. Ils ont su écrire une belle page dans l'histoire de la Compagnie et se montrer les dignes successeurs de leurs collègues de la première grande guerre.

L'INFAME TRAHISON

(Suite de la page 44)

tout à l'heure, si vous voulez nous prêter votre concours dans la situation vraiment difficile que nous traversons en ce moment.

— Je ne demande pas mieux, mais, je vous l'ai dit, il faut relever le taux : relever le taux, tout est là.

— Evidemment !...

— Qu'est-ce que ça vous fait, puisque vous ne me payerez que sur du bénéfice ?

— Vous êtes bien gourmand, Vergenne, fit Livesque en poussant un profond soupir.

— Que voulez-vous, les temps sont durs...

— Eh bien, soit, fit le secrétaire des Septentrionaux, je veux bien vous satisfaire, mais à la mesure de nos moyens. Nous augmenterons le pourcentage de cinq pour cent, ça va-t-il ?

— Ça va.

— Et, voyez comme nous sommes gentils pour vous, nous augmentons encore de cent francs le cadeau que nous vous ferons à chaque nouveau client, quelle qu'en soit l'importance.

— Merci.

— Vous êtes satisfait ?

— Pour cette affaire, oui.

— Comment, pour cette affaire ? Il y en a donc une autre ?

— Oui.

— Ah ! tant mieux, mon cher ami, tant mieux ; nous sommes tout disposés à faire pour le mieux si vous nous apportez de bonnes petites affaires. Vous verrez que vous n'aurez pas affaire à des ingrats.

— Il ne s'agit pas de cela, répondit Vergenne ; vous ne comprenez pas.

— Comment ?...

— Non ; je n'ai aucune combinaison à vous proposer, mais j'ai quelque chose à vous vendre, tout simplement.

— A nous vendre ?

— Oui.

Livesque eut l'air étonné.

— Ah ! fit-il, intrigué... quoi ? un tableau, un meuble ancien ?... c'est à voir.

— Rien de tout cela.

— Alors ?

— Mon silence.

— Hein ?

— Je vous répète : mon silence.

Vergenne parlait avec le plus grand calme.

Livesque le regardait d'un air ahuri.

— Vous ne saisissez pas ?

— Pas précisément, je vous avoue.

— Eh bien, vous allez comprendre. Qu'est devenu lord Stewart que vous a amené le baron Grosweill, la semaine dernière.

— Lord Stewart ?

— Oui.

— Dame ! mon cher, je crois bien qu'il n'a plus le sou ; il jouait comme un fou, il a fait des bêtises...

Livesque avait fait cette réponse d'un air embarrassé.

Cette nuance n'échappa pas à Vergenne.

Dans le cabinet de travail où ils s'entretenaient, les deux hommes étaient en face l'un de l'autre, et Vergenne, un sourire énigmatique sur les lèvres, tapotait avec sa canne la pointe de ses bottines. Il semblait se réjouir du malaise dans lequel il plongeait son interlocuteur.

— Il est déçavé, vous dites ?

— Je le crois, oui.

— Et vous croyez qu'on ne l'a pas aidé ?

Livesque avait rougi fortement.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je dis, tout simplement et vous me comprenez bien ; allons,

ne faites pas l'enfant, Livesque ; avec moi, ça ne servirait à rien.

Le secrétaire garda le silence.

Evidemment, il n'était pas de force à lutter avec Vergenne.

Il le comprenait.

— Oui, continua Vergenne, dernièrement, trouvant que lord Stewart ne perdait pas assez vite, et sachant qu'il allait repartir pour Liverpool, vous avez tout simplement chargé Lancelier, votre homme à tout faire actuellement, à tenir la banque ; il l'a tenue un soir de dix heures à quatre heures du matin, et lord Stewart, qui pontait, est parti à cette heure-là sans un sou dans sa poche. Lancelier, ou plutôt le cercle des Septentrionaux, lui avait pris soixante mille francs. Comprenez-vous maintenant ?

Livesque s'était ressaisi et il voulait lutter jusqu'au bout. Certes oui, il voyait maintenant où Vergenne voulait en venir.

Mais il ne savait pas jusqu'à quel point Vergenne était renseigné sur ce qu'il avançait. Il supposa un instant qu'il "bluffait."

— Eh bien, après ? fit-il : alors, un pont ne peut pas perdre aussi bien chez nous qu'ailleurs ?

— Oh ! si.

— Alors ?

— Surtout quand on l'y aide comme vous avez aidé ce pauvre Stewart.

— Vous êtes impatientant, Vergenne.

— Parce que je vous dis la vérité, n'est-ce pas ? Mais finissons-en. Voici : vous avez râflé soixante mille francs à Stewart par l'entremise de Lancelier qui a joué avec des cartes que lui a préparées Jean, le croupier, que vous avez eu l'imprudence de congédier la semaine dernière. Or, il a parlé. Lancelier aussi. Tous les deux maintenant sont à ma disposition. Et n'essayez pas d'acheter votre ancien croupier, vous ne réussiriez pas. Il sait que je le tiens et que je pourrais le faire envoyer à la Nouvelle, si je le voulais.

Livesque tremblait.

— Donc, pour conclure, si vous n'acceptez pas mes propositions voici ce qui va arriver : Stewart sera prévenu de ce qui lui est arrivé, il déposera naturellement une plainte à son ambassade, laquelle plainte, venant d'un tel personnage et d'un étranger, aura pour effet, non seulement de faire fermer illico votre établissement, mais de vous faire coucher au Dépôt, vous et votre président, le soir même où cette plainte sera déposée. Voilà.

XXVI

LE PETIT MARCEL

LIVESQUE commençait à trembler fortement. Il reconnaissait bien là son Vergenne.

Il n'y avait rien à faire.

Obéir seulement.

Non seulement obéir, mais sans doute passer par toutes les conditions imposées par son interlocuteur.

Vergenne s'était tu.

— Alors, où voulez-vous en venir ? demanda-t-il timidement.

— Je vous l'ai dit, il ne tient qu'à moi que tout cela demeure ignoré, mais comme c'est là un très grand service que je vous rendrai, il n'est que juste que j'en sois récompensé.

— Et combien demandez-vous ?

Vergenne sembla réfléchir un instant.

— Vingt-cinq pour cent de ce qu'a perdu Stewart, fit-il.

Livesque sursauta.



Le **NUGGET** préserve vos chaussures — les fait paraître neuves plus longtemps.

POLI À CHAUSSURES NUGGET

La Joie d'une Jeune Mère Lorsqu'elle a une bonne santé



Plusieurs jeunes mères ont la bonne fortune d'avoir les conseils de mères plus vieilles qui leur expliquent qu'elles profiteront par l'usage de la Nourriture Du Dr. Chase pour les Nerfs avant, ainsi qu'après la naissance du bébé afin d'assurer le bien-être de la mère et de l'enfant.

La Nourriture du Dr. Chase pour les Nerfs aide la mère à recouvrer promptement sa santé et ses forces et lui aide aussi pendant la période d'alimentation.

Ce n'est que naturel que cette expérience sape sa vitalité, mais la Nourriture du Dr. Chase pour les Nerfs contenant la Vitamine B₁ aide une mère à supporter la tension mentale et nerveuse et à recouvrer promptement la force et la vitalité et à jouir de la maternité.

Demandez pour le nouveau flacon économique de la Nourriture du Dr. Chase pour les Nerfs.

Nourriture du Dr Chase
POUR LES NERFS

Nos Solliciteurs d'Abonnements

TOUS nos solliciteurs d'abonnements sont munis de reçus officiels imprimés au nom de **Poirier, Bessette & Cie, Limitée**, et aussi d'une lettre d'introduction signée du gérant de la circulation, **M. Odilon Riendeau**.

NOUS mettons ainsi le public en garde contre les faux solliciteurs qui pourraient se réclamer de notre maison sans y avoir droit.

Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film sont édités par **Poirier, Bessette & Cie**. Ce sont les trois seuls magazines que nous possédons



bee-cham

SYMPHONIE No 5, EN SI BEMOL

(Schubert)... Sir Thomas Beecham au pupitre de l'Orchestre Philharmonique de Londres.

Serie No D22

Quatre disques, 12 pouces—\$4.75



LA VOIX RADIOPHONIQUE LA PLUS RICHE

Aubaine pour musiciens membres de fanfare !

Ceux de nos lecteurs qui seraient désireux de se procurer les partitions de QUATRE MARCHES MILITAIRES pour harmonies et fanfares, n'auront qu'à remplir le coupon ci-dessous et l'adresser comme suit : POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q., Canada.

Nom _____
 Adresse _____
 Localité _____
 Province _____



coupon d'abonnement

Ci-joint le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM, \$1 pour 1 an ou \$1.50 pour 2 ans. IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____
 Adresse _____
 Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée, 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

— Comment? Quinze mille francs.
 — Oui.
 — Mais ces soixante mille francs dont vous parlez ne sont pas un bénéfice net pour la maison, vous le savez bien?

— Ça m'est égal. J'aurais pu vous demander la moitié; estimez-vous heureux que je me sois arrêté à cette somme.

— Oh! la moitié... c'eût été impossible.

— Mais si. Allons, est-ce convenu?

— Dame! il le faut bien...

— Vous êtes gentil. C'est bien, vous verrez que vous n'aurez pas affaire à un ingrat. Je vais maintenant m'occuper de vous assurer des clients dans les conditions que vous venez de m'indiquer tout à l'heure.

Vergenne n'avait pas perdu sa journée.

Ce dernier trait peindra mieux que tout un tel homme, on en conviendra.

Vergenne prenait de l'envergure de plus en plus, à mesure que ses ressources augmentaient et il était en passe de devenir l'un des Cartouches les plus redoutés du boulevard.

Seulement, pour suivre plusieurs affaires à la fois, Vergenne ne les suivait pas moins avec le plus grand soin, ne négligeant jamais et n'oubliant jamais l'une pour l'autre.

Aussi, cette dernière terminée, s'empressa-t-il de revenir au duo Castillet-d'Avray.

Pour lui, c'était en effet le gros morceau, car il savait d'Avray énormément riche; il savait en outre que sa fortune s'accroissait tous les jours par les opérations de Bourse qu'il effectuait et qui lui rapportaient de forts beaux bénéfices malgré les commissions énormes que lui prenait Vergenne, car ce dernier était devenu son courtier en même temps que son homme de confiance.

MIRAGE D'ORIENT

(Suite de la page 22)

Le gardien-sacrificateur de la Zaouïa attendait, en haut du tertre. Un jeune taureau, les membres ligotés, était maintenu à terre par Ya-coub et le cocher Slimane. Les autres serviteurs formaient un cercle silencieux.

— Au nom de Dieu... Et Dieu est le plus grand!

Puis, tourné vers le minaret:

— C'est pour toi, Notre-Seigneur Bou-Saïd...

Et, d'un coup, il trancha la gorge de l'animal.

Un soleil magnifique incendiait le paysage. Tout le golfe semblait flamber dans la lumière crue; les barques de pêche restaient immobiles, comme figées dans l'étalement en fusion. Un paquebot, son panache de fumée dressé à l'arrière, filait vers le large, vers la France. Maurice Lesnier regagnait Paris...

Les yeux fixes, Dagma regardait le taureau sacrifié. D'une blessure profonde, son sang semblait couler, lentement. Elle pensait:

— Je ne suis plus, comme cet aaci, qu'une bête morte!... Pourrai-je jamais retrouver le bonheur d'autrefois!...

A pas lents, Dagma regagna sa chambre.

Une fraîcheur embaumée apaisait l'asile discret. Dans la pénombre, le lit aux colonnes torsées élevait son fronton doré. Des parfums s'évaporent dans le kanoun...

Ainsi, sa vie allait reprendre son cours monotone. Derrière les moucharabys, indifférents aux saisons

Il avait donc résolu, on s'en souvient, de s'emparer du petit Marcel en même temps et le même jour que Castillet se rencontrerait avec Gertrude.

Ensuite, il le renverrait tout simplement, soit chez Gertrude, là où elle se serait réfugiée, soit chez Gilbert Darcourt lui-même.

L'important était d'apporter, à Gilbert, une preuve de plus que sa femme le trompait en entraînant son fils dans sa fuite.

Au reste, ce n'était pas du tout sûr que cet enlèvement, tel qu'il l'avait conçu, pût réussir.

En effet, il voulait opérer lui-même, seul, et pour cela il dut attendre le soir, afin que la nuit étendit son manteau d'ombre propice.

A cette heure-là, le petit Marcel serait-il encore à jouer au jardin?

C'était douteux.

Enfin, il fallait tenter l'aventure.

Mais il voulait la tenter seul.

L'affaire était trop grave pour qu'il consentit à mettre quelqu'un dans un pareil secret.

Il fit donc le nécessaire pour se procurer une voiture, et, le soir, grimpé, rendu méconnaissable par un maquillage savant, il partit en voiture dans la direction de Suresnes.

Heureusement, la nuit était noire. Le domaine de Gilbert Darcourt était formé de deux corps de bâtiment.

L'un, le principal, celui qui formait l'habitation, était composé d'une coquette villa dont la façade donnait sur la route de Paris, route continuellement sillonnée par les piétons et par les automobiles.

Il ne fallait pas songer à opérer par là.

L'autre corps de logis donnait sur le jardin; il comprenait une grande remise, sorte de garage, et les communs.

et aux heures, s'écouleraient à nouveau ses jours. Fiancée, épouse... Pourquoi résister au Destin? Le Livre avait décidé. Obéir, s'incliner devant l'inévitable. Tout le reste n'était que mirage...

Comment lutter d'ailleurs? Elle était si jeune — quinze ans à peine. Sans doute, connaissaient-ils la Sagesse, ceux qui réglaient son sort: le Sid, les notaires et Mostéfa lui-même...

Déjà, Dagma se sentait reprise par l'atmosphère du décor familial, par les mille détails de cette existence claustrée qui, régulière, égale, est — quoi qu'en pensent les étrangers, — étonnamment remplie et attachante. « Un bain de lait », disent les poètes arabes, Elle enlise et endort...

A frôler les mêmes murailles, l'âme de Dagma s'y était scellée. Dans l'ombre odorante, et faite d'autel qu'on ne leur élève plus, les dieux lares et les dieux pénates, vestiges des Panthéons défunts, passaient, se tenant par la main...

Du minaret voisin, le muezzin égrenait les versets de sa prière Rime déroulait le *sejjeda*, le tapis des oraisons, orné, au centre, de deux colonnes et d'une lampe de mosquée. On entendait les psalmodies des femmes dans le haremlik. Les jasmins embaumaient l'air...

Un peu pâle encore, devant la glace au cadre d'or, Dagma couvrait ses joues de poudre de riz et agrandissait ses beaux yeux de koheul...

Ces bâtiments étaient inhabités, déserts, et personne n'y venait.

A l'extrémité du jardin, s'étendait une vaste prairie limitée par les co-teaux de Suresnes.

C'était justement dans ce grand jardin que le petit Marcel jouait le plus souvent et c'était là que Vergenne pensait le surprendre.

Il n'y avait qu'une seule chose à craindre, c'était que la bonne ne fût avec lui.

Mais, hélas! il y avait de fortes chances pour que cette mercenaire suivit l'exemple de toutes ses pareilles, et que, ses maîtres partis, elle en profitât pour prendre un peu de cette liberté préjudiciable, comme on le sait, à la bonne tenue d'une maison, surtout quand elles en ont la garde.

Vergenne avait deviné juste.

Quand il arriva avec sa voiture devant la porte du jardin, il s'aperçut que l'habitation était déserte.

La bonne était sortie.

Même, la porte du jardin était toute grande ouverte.

Il n'y avait qu'à entrer.

Satan lui-même favorisait Vergenne: en effet, l'enfant, ce soir-là, jouait seul dans le jardin.

Vergenne conduisait lui-même la voiture.

Il s'arrêta devant la porte et se dissimula derrière un massif d'arbres très touffu.

Puis il s'avança dans le jardin.

L'enfant, à la vue d'un étranger, s'était arrêté de jouer et il considérait le nouveau venu en silence, nullement effrayé, car Vergenne avait une mise soignée et le petit Marcel était accoutumé aux nombreux visiteurs qui chaque jour prenaient le chemin de la villa des Darcourt.

— Vous êtes bien le fils de M. Darcourt? demanda Vergenne, d'une voix dont il atténua le timbre le plus possible; vous êtes le petit Marcel?

— Oui, m'sieu! répondit l'enfant.

— Eh bien, je suis un ami de vos parents, qui sont en ce moment à Paris et qui ne rentreront pas ce soir. Comme je vais les rejoindre tout à l'heure, ils m'ont prié, en passant, de vous emmener avec moi, et de vous conduire chez leur ami M. de Valneuse. Vous voulez bien venir avec moi, n'est-ce pas?

— Mais oui, m'sieu! répondit l'enfant sans aucune hésitation.

Le petit Marcel n'avait aucune méfiance, d'autant plus que Vergenne avait prononcé le nom de Valneuse et qu'il savait qu'en effet sa mère et Gilbert étaient chez le sculpteur.

Il suivit donc Vergenne qui l'installa commodément dans la voiture.

Puis il monta sur le siège et enveloppa d'un coup de fouet le cheval qui partit au grand trot.

L'enfant ne fut nullement intrigué par cette particularité d'un homme tel que Vergenne conduisant lui-même, et il était trop jeune pour démêler tout ce que pouvait avoir d'étrange une pareille aventure.

Toutefois, dans cette alternative, il y avait un point noir pour Vergenne, une difficulté qui pouvait être, pour lui, grosse de conséquences.

Que faire de l'enfant?

Le conduire chez lui?

C'était risquer de se compromettre.

Le conduire chez Nicole de Pré-court?

Ce pouvait être le parti le plus sage, en effet.

Car il y avait cent à parier contre un que la malheureuse Gertrude, chassée par son mari, se serait réfugiée chez son amie.

De toute façon, même s'il en était autrement, le but poursuivi par d'Avray, par l'intervention de Vergenne, serait atteint quand même.

Il ne fallait pas songer à le conduire chez Castillet, comme il en avait eu l'intention. Ce qu'il y avait de mieux à faire était de le conduire là où Gertrude avait passé la journée, chez le sculpteur Valneuse.

D'après la tournure nouvelle qu'avaient prise les choses, il était devenu impossible de le conduire chez Castillet.

Mais comment l'introduire sans être vu, chez Valneuse ?

Toujours à la faveur de la nuit. Rien n'était en effet plus facile que de sonner à la grille de l'hôtel de Valneuse, de faire entrer le petit Marcel dans la petite cour et de refermer ensuite la porte sur lui.

Ce fut à ce dernier parti que s'arrêta Vergenne à son arrivée à Paris.

Il se dirigea immédiatement boulevard Maiesherbes. Il était déjà tard, et à cette heure avancée les passants étaient rares dans les rues.

Arrivé devant la maison du sculpteur, il arrêta son cheval, descendit de son siège et alla ouvrir la portière de la voiture.

Il s'était assuré au préalable qu'il n'y avait personne dans la cour.

Des lumières brillaient aux fenêtres du rez-de-chaussée et des éclats de voix parvenaient jusqu'aux oreilles de Vergenne.

Personne n'était encore couché. Le petit Marcel était debout dans la voiture, le nez collé à la vitre, et il commençait à s'impatienter dans sa prison roulante.

Aussi accueillit-il sa délivrance avec des manifestations de joie non équivoques.

Vergenne le prit par la main, et, après l'avoir fait descendre, il sonna à la grille.

Presque aussitôt, elle s'ouvrit.

Vergenne poussa aussitôt légèrement l'enfant dans l'entre-bâillement de la porte, et, quand il fut dans la cour, il referma vivement la dite porte sur lui, puis, remontant non moins vivement sur son siège, il repartit non moins vivement dans la direction de sa demeure.

Toutes ces choses avaient été effectuées en moins de temps qu'il n'en faut pour les raconter.

Une fois dans la cour, le petit Marcel, stupéfait, demeura un instant immobile, roulant autour de lui de grands yeux effarés, et se demandant non sans inquiétude ce que tout cela voulait dire.

Cette inquiétude ne dura pas longtemps.

En effet, le domestique, n'entendant aucun bruit après qu'il eut ouvert la porte, était sorti pour voir ce que cela voulait dire.

Quelque mauvais plaisant, sans doute ?

Mais quel ne fut pas son étonnement en apercevant un enfant, seul, dans la cour !

— Que fais-tu là ? demanda-t-il.

— Je viens chez maman.

Le domestique regardait avec ahurissement. Il était nouvellement installé chez les Valneuse et il ne connaissait ni les Gilbert Darcourt et encore moins le petit Marcel.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Interloqué, l'homme prit le parti de conduire l'enfant à ses maîtres.

Il entra dans la salle à manger où se trouvait encore le sculpteur avec des amis qui avaient dîné avec lui.

— Voilà un enfant, dit le domestique, que je viens de trouver dans la cour ; il demande à être conduit auprès de sa maman.

Valneuse se retourna et laissa aussitôt échapper un cri d'étonnement :

— Marcel !

Et aussitôt :

— Mais que veux-tu dire ? dit-il en se levant ; d'où viens-tu, Marcel ?

qui t'a amené ici ? Mais ton père et ta mère doivent être à Suresnes.

— Ne va pas si vite, Valneuse, dit un des convives ; tu vois bien que tu déroutes cet enfant. Procède par ordre si tu veux savoir quelque chose.

— Tu as raison, voyons, viens ici, Marcel...

Et il attira l'enfant près de lui ; puis, s'étant assis :

— Voyons, dis-moi d'abord d'où tu viens.

— De chez moi.

— De Suresnes ?

— Oui.

— Tout seul ?

— Oh ! non.

— Avec ton père ou ta mère, alors ?

— Non, je...

— Comment, non ?

— Je venais les chercher, au contraire.

— Mais alors quelqu'un t'a accompagné ?

— Oui... un grand monsieur bien habillé est venu me chercher tout à l'heure... il m'a dit qu'il m'emmenait auprès de ma maman qui était ici.

— Elle y était, en effet, cet après-midi ; mais elle n'y est plus, ton père non plus. Ils doivent être rendus à Suresnes, à l'heure qu'il est. Quand est-on venu te chercher ?

— Il y a deux heures à peu près.

— Et tes parents n'étaient pas rendus ?

— Non.

— Voilà qui est étrange, par exemple, murmura Valneuse.

Et, tout haut :

— Mais, comment se fait-il que tu aies suivi ce monsieur, comme cela ?

— Il m'a dit qu'il venait de la part de ma mère pour me conduire ici, auprès d'elle, et comme je savais qu'elle était chez vous, je l'ai cru.

— Elle y était oui, mais il y a longtemps qu'elle est partie. En outre, il est inadmissible qu'elle ait pu prononcer un pareil ordre à quelqu'un puisqu'elle devait revenir à Suresnes ce soir même. Et comment es-tu venu avec ce monsieur ?

— En voiture. C'était lui qui conduisait.

— C'était lui qui conduisait ?

— Oui.

— C'est sans doute alors la voiture et le cocher d'un de leurs amis, fit quelqu'un.

Valneuse secoua la tête.

— C'est impossible, dit-il ; dans tous les cas, le cocher ne l'aurait pas déposé ainsi dans la cour, d'une façon aussi mystérieuse, pour s'enfuir ensuite comme un voleur... Non, il y a là-dessous quelque chose de bizarre et d'étrange que je ne m'explique pas.

Et, s'adressant à l'enfant :

— Où étais-tu quand ce monsieur t'a parlé ?

— Dans le jardin, en train de jouer.

— La bonne n'était donc pas avec toi ?

— Non.

— Voilà une aventure qui n'est vraiment pas ordinaire, dit Valneuse, en se tournant vers ses amis...

— Quelque mystification, peut-être, fit l'un d'eux.

— Il faut avouer que, dans ce cas, celui qui en aurait eu l'idée pourra se vanter d'avoir eu une idée plutôt baroque. Mais je renonce à comprendre et je vais prendre le parti le plus sage, qui est tout simplement de faire reconduire l'enfant chez lui.

— C'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Valneuse aussitôt fit atteler et remit l'enfant au cocher, avec ordre de le conduire à Suresnes.

**POUR CONSERVER LA LIBERTÉ,
ACHETEZ DES CERTIFICATS D'ÉPARGNE
DE GUERRE; POUR CONSERVER CE QUE
VOUS POSSÉDEZ, EMPLOYEZ DE
LA BONNE PEINTURE**

PEINTURE PRATT & LAMBERT
FAITE PAR LES FABRICANTS DU
Vernis à Planchers "E1"

PRATT & LAMBERT-INC. • FORT ERIE, ONTARIO • NEW YORK • BUFFALO • CHICAGO

**La Beauté Physique c'est
la Joie de Vivre**



Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments ? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A».

CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

Mme CLAIRE LUCE
LES PRODUITS SANO ENRG.
Case Postale, 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.
Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom

Votre adresse

Coupon d'abonnement LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM \$1.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 2 ans. IMPORTANT.—Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.



Nom

Adresse

Ville

Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE LTÉE, 975, rue de Bullion, Montréal, Canada



Prenez soin de votre briquet. Il est presque impossible de le remplacer à cause des restrictions de guerre qu'exige la nouvelle production. Faites qu'il demeure en service actif, grâce aux 'Pierres', Mèches RONSON et RONSONOL (essence).

ACCESSOIRES A BRIQUETS

RONSON

pour tous les briquets

par RONSON, le Meilleur Briquet au Monde

IMPORTANT—Gardez votre briquet en 'service actif'. Si votre RONSON (de poche ou de table) nécessite un reconditionnement à peu de frais, envoyez-le à RONSON, Service Dépt., Edifice Ronson, Toronto, Ont.

HATEZ LA VICTOIRE!
Achetez régulièrement des certificats d'épargne de guerre

Ne souffrez plus!



Grâce au Traitement
MEDICAL F. GUY

C'est le remède connu contre les périodes douloureuses, douloureux dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

BUREAU

Jeu et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave. de Chateaubriand

Boîte Postale 2353 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

XXVII

UN IMBROGLIO

IL ÉTAIT plus de dix heures lorsque le cocher partit avec le petit Marcel.

Valneuse se demandait dans quelle inquiétude devaient être les parents, car, pour lui, il était évident qu'ils n'étaient pour rien dans ce pseudo-enlèvement aussi mystérieux qu'imcompréhensible.

Afin de ne pas perdre de temps, le cocher devait prendre le premier train en partance pour Suresnes, à la gare Saint-Lazare, où l'attendrait la voiture qui le ramènerait ensuite boulevard Maiesherbes.

Valneuse avait résolu de l'attendre afin de connaître, si possible, le mot de l'énigme.

Sûrement, son serviteur rencontrerait quelqu'un à la villa du docteur Darcourt.

Il l'attendait donc avec impatience, commençant à trouver le temps long, lorsque enfin le roulement d'une voiture retentit dans la cour.

Valneuse, qui travaillait dans son atelier, descendit et vint trouver le cocher qui était en train de dételer.

— Eh bien, Jean? demanda-t-il.

— J'ai remis l'enfant à la bonne, dit l'homme.

— Comment, à la bonne?

— Oui, monsieur.

— Il n'y avait donc personne à la villa?

— Non, monsieur.

— Ah! par exemple... Et à quelle heure à peu près êtes-vous arrivé là-bas?

— Il pouvait être onze heures environ.

— Onze heures et personne chez Darcourt! Alors qu'ils ont dû partir à six heures de Paris!... Un homme qu'on n'a pas vu et qui se cache, qui s'empare de Marcel pour le conduire chez moi... et pourquoi plutôt chez moi qu'ailleurs?... Ah ça! mais qu'est-ce que tout cela signifie? Ainsi monologuait Valneuse devant son cocher Jean, son homme de confiance qui, lui non plus, n'y comprenait pas grand'chose.

— Et la bonne, qu'a-t-elle dit quand vous lui avez remis l'enfant?

— La bonne, monsieur, était dans des transes indescriptibles... Vous ne vous en faites pas la moindre idée... Elle venait d'arriver du bourg où elle avait demandé l'enfant à tout venant.

— A-t-elle fait sa déclaration au commissariat de police?

— Oui, monsieur, du moins elle me l'a dit... elle comprenait bien que c'était de sa faute si l'enfant a été enlevé.

— Enlevé!

— C'est le terme qu'elle a employé, car elle m'a affirmé que sa patronne lui avait confié l'enfant avant de partir, avec l'ordre formel de veiller sur lui et de ne pas l'abandonner jusqu'à son retour de Paris, vers sept heures.

— Alors, l'homme qui l'a conduit ici mentait quand il disait qu'il le ramenait à Paris sur l'ordre de sa mère...

— Evidemment, monsieur, si l'on en croit la bonne.

— Cette fille avait-elle l'air de bonne foi?

— Certainement.

— Et M. Gilbert?

— Il n'était pas revenu non plus.

— Et il avait bien dit à sa domestique de l'attendre aussi pour le soir, en même temps que sa femme?

— Oui, monsieur.

— Alors, vraiment, je n'y comprends plus rien... Il faut que je tire moi-même tout cela au clair dès demain matin. Vous pouvez aller vous coucher, Jean.

Après avoir congédié son domestique, Valneuse demeura un instant songeur, puis il monta lui aussi dans sa chambre.

Mais il ne put dormir.

Il aimait beaucoup Gilbert, nous le savons, et cette aventure le tourmentait au plus haut point.

Il avait un pressentiment que quelque chose était arrivé à ses amis, dont le ménage jusque là pouvait passer pour le modèle des ménages.

Mais quoi?

Pendant des heures il se creusa la tête sans pouvoir démêler les fils de cette ténébreuse intrigue.

Enfin, au petit jour il se leva et, après avoir déjeuné et terminé une maquette à laquelle il attachait une grande importance, il se dirigea vers la gare Saint-Lazare et prit le train pour Suresnes.

La villa des Darcourt était silencieuse.

On aurait dit qu'elle était inhabitée.

Gilbert Darcourt, qui était arrivé la veille à minuit, peu après le départ du cocher de Valneuse, venait en effet de sortir.

En arrivant il avait appris l'enlèvement de l'enfant, son transport chez Valneuse et enfin son retour à Suresnes.

— C'est bien cela, s'était-il écrié en entendant le récit que lui faisait la domestique; en partant avec Castillet, elle voulait emmener son enfant et elle l'a fait enlever par quelqu'un à sa solde: puis se voyant découverte, tous ses beaux projets s'écroulant du coup, elle n'a rien trouvé de mieux que de le faire conduire chez Valneuse, où nous étions tout à l'heure et où nous sommes descendus, tout cela pour dérouter les soupçons... A moins qu'elle n'ait eu l'idée de venir le chercher là elle-même après mon départ, en imaginant pour Valneuse une histoire quelconque. Oh! comme tout cela était bien combiné, et comme tous ces événements s'enchaînent pour jeter une lumière encore plus éclatante sur sa trahison infâme!

On le voit, le plan de Vergenne réussissait à merveille, comme il le désirait.

La domestique eût pu détruire cette supposition d'un seul coup, en affirmant que Gertrude lui avait recommandé l'enfant de la manière la plus sévère et la plus pressante.

Mais pour cela il eût fallu qu'elle comprit, ce qui n'était pas précisément le cas, et, en entendant le monologue de Gilbert, elle le regardait d'un air stupéfait.

— Madame n'est pas revenue? demanda-t-il ensuite.

— Non, monsieur.

Puis il ne prononça plus une parole et monta dans sa chambre.

Il passa la plus grande partie de la nuit à écrire et à mettre en ordre différents papiers, puis en descendant il dit à sa domestique:

— Je pars et ne rentrerai que ce soir, et, encore, je n'en suis pas certain. Je me bats demain matin et si par hasard il m'arrivait malheur, vous trouverez, dans le tiroir de droite de mon secrétaire, une lettre contenant mes dernières instructions.

Puis il était parti, laissant sa domestique plongée dans la stupeur.

Elle n'en était pas encore sortie quand Valneuse arriva.

— Alors, il vous a dit qu'il se battait demain? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Et Mme Darcourt n'est pas rentrée?

— Non, monsieur.

Et la bonne fondit en larmes.

— Voyez-vous, monsieur, je crois qu'il leur est arrivé malheur à tous.

— Je le crois, moi aussi, murmura Valneuse à part lui.

Puis, tout haut:

— Il n'est pas sûr que M. Darcourt rentre ce soir?

— Dame! monsieur, c'est ce qu'il m'a dit en partant.

— Il faut pourtant que je le vois, il le faut absolument. Gilbert est mon meilleur ami, avec ce pauvre baron de Castillet... et si je peux arriver à détourner de lui le malheur, si malheur il y a, je m'estimerai, moi, le plus heureux des hommes. Ecoutez! je suis obligé de revenir à Paris, des affaires urgentes m'y appellent; mais ce soir je reviendrai ici, de bonne heure, et j'attendrai...

— Bien, monsieur; faudra-t-il lui dire que vous êtes venu?

Valneuse réfléchit un instant.

— C'est inutile, dit-il.

Puis il partit.

La vérité est qu'à Paris il se mit à la recherche de Gilbert mais toutes ses recherches demeurèrent naturellement infructueuses.

Tout à coup il se rappela que la veille, pendant le déjeuner, Gertrude avait parlé de l'aumône qu'elle allait faire rue Nollet et, faisant de grands efforts de mémoire, il parvint à se rappeler l'adresse de la famille nécessiteuse qui avait eu recours à la jeune femme.

Peut-être là pourrait-il apprendre quelque chose.

Il y courut.

Il apprit avec stupéfaction que jamais une famille de ce nom-là n'avait habité la maison, laquelle, à en juger par l'apparence du reste, n'avait pas du tout l'allure d'un immeuble à l'usage des pauvres gens.

Décidément, cela tournait au mélodrame.

Dans la soirée, sans même prendre le temps de dîner, Valneuse revenait en hâte à Suresnes.

Gilbert était rentré.

— Enfin, je te trouve! s'écria Valneuse en se précipitant tout essoufflé dans le cabinet de travail où se trouvait à ce moment le docteur Darcourt.

Mais il s'arrêta aussitôt.

Gilbert était méconnaissable.

La nuit n'avait pas calmé son cerveau surexcité, bien loin de là.

Extrêmement pâle, les yeux brillants, les traits tirés, toute sa personne exprimait dix années au moins de fatigue.

Il semblait en effet avoir vieilli de dix ans.

— Ah ça! mais que se passe-t-il ici? demanda le sculpteur. Quels événements se sont donc déroulés depuis vingt-quatre heures, depuis l'instant où je vous ai quittés, Gertrude et toi, dispos et joyeux? Depuis hier, il me semble assister à l'une de ces pantomimes importées d'Amérique, où dans chaque scène les acteurs s'ingénient à nous montrer les choses les plus extravagantes, dont la moindre semble un défi jeté à la raison humaine. Oui, que se passe-t-il? Qu'y a-t-il?

— Oh! peu de choses, dit Gilbert en riant d'un rire sarcastique, presque funèbre; peu de choses, en vérité; il y a que mon foyer, si uni hier encore, est aujourd'hui brisé, et que moi, demain je serai mort...

Valneuse se leva.

— Es-tu fou?

— Hélas! non... j'ai gardé ma raison dans une sombre circonstance où bien d'autres auraient perdu la leur...

— Mais enfin, explique-toi...

Darcourt s'assit, se laissa tomber, plutôt, sur un siège et demeura un instant pensif, la tête entre ses mains, les coudes appuyés sur son bureau, les yeux fixes.

(A suivre au prochain numéro)



Le client. — Ah ! Monsieur le dentiste, je perds déjà la tête !

Le dentiste. — Attendez un peu... Je n'ai pas encore commencé à tirer sur votre dent.

Deux hommes se rencontrent dans la rue.

— Qu'y a-t-il, mon ami, demande l'un, on ne te voit plus avec ta jolie fiancée ?

— C'est vrai, j'ai rompu avec elle il y a quelque temps.

— Je ne te comprends pas, mon vieux. Comment as-tu pu rompre avec une jeune fille qui était charmante, instruite et riche comme Crésus ?

— Je vais te dire : Un jour j'ai fait analyser son écriture par un graphologue, qui m'a conseillé de ne pas l'épouser.

— C'est curieux. Et qu'est-ce que la jeune fille est devenue ?

— Elle a épousé mon graphologue.

— Le vieux Jos n'a jamais pris un verre de boisson, il n'a jamais fumé ni couru la galipote ; il n'a pas un seul défaut et n'a jamais fait le moindre excès ; ça ne l'empêche pas de vivre vieux, comme tu vois.

— En effet ; quel âge a-t-il ?

— Il célèbre ses quatre-vingts ans demain.

— D'après tout ce que tu viens de me dire de lui, il aura peut-être en effet quatre-vingts ans demain, mais il ne les célébrera pas.

Un petit village européen est bombardé pour la première fois ; une seule bombe est tombée dans un champ et n'a fait aucun dommage qu'un grand trou dans la terre ; un peu plus tard, tous les gens du village se rendent à cet endroit-là pour aller ramasser un fragment de la bombe comme souvenir. Seule une vieille femme reste assise sur un banc devant sa porte.

— Venez-vous avec nous, la mère ? lui demande quelqu'un.

— Non, mon gars ; c'est trop loin pour mes vieilles jambes. Je vais attendre la prochaine bombe, peut-être y aura-t-il des chances qu'elle tombe plus près.

— Tu regardes ton auto d'un air embêté ; qu'y a-t-il ?

— Je devais changer l'huile exactement après le millième mille, et le cadran en marque dix de plus.

— Eh bien, change ton huile, c'est le temps !

— Pas capable ! Comprends-moi donc, j'ai dix milles de trop et il faut maintenant que je fasse aller la voiture à reculons pendant dix milles pour être au chiffre juste.

— Vous demandez la place de gardien de nuit, mais je vous trouve bien petit et bien maigre pour ça ; je ne crois pas que vous puissiez faire peur aux voleurs.

— Alors, c'est que vous ne m'avez jamais entendu ronfler.

RIONS, c'est l'heure...

— On dit que Jos prend de la boisson pour oublier.

— Ça lui réussit au moins pour une chose : chaque fois qu'il boit, il oublie de s'arrêter de boire.

Un avocat s'adresse, en Cour, à une jolie fille qui sert de témoin dans une cause.

— Mademoiselle, lui dit-il, je ne vous demanderai pas de faire de longues phrases, vous allez simplement me répondre oui ou non.

— Oh, dit la demoiselle en s'efforçant de rougir, vous pouvez vous vanter d'aller vite en amour, vous !

A l'examen de médecine.

— En quoi consistent les vitamines A, B, C, etc ?

— C'est de la pâte dont on fabrique des alphabets pour mettre dans la soupe.

— Vous étiez dans le commerce ?

— Oui, je faisais des très petites affaires, et c'est ce qui m'a enrichi.

— Généralement c'est le contraire qui arrive.

— Peut-être, mais pas dans ma ligne ; je fabriquais des costumes de bain pour femmes et je les faisais aussi petits que possible.



— Est-ce que Monsieur préfère la cuisine Espagnole, Française ou Américaine ?

— Ça n'a aucune importance pour moi : je veux simplement un œuf à la coque.

Un inspecteur d'école interroge un jeune élève.

— Combien d'oreilles a un chat ?

— Deux, monsieur.

— Bien ; et des yeux, combien en a-t-il ?

— Deux également, monsieur.

— Parfait ; combien a-t-il de pattes ?

— Dites donc, s'écrie l'élève que ce questionnaire étonne et embête, vous n'allez pas me faire croire que vous n'avez jamais vu de chat dans votre vie et que vous ne savez pas comment c'est fait !

Deux braves dames font la causette sur le banc d'un jardin public.

— Ma fille, dit l'une, est sortie du Conservatoire.

— Mon garçon aussi, remarque l'autre, vient de sortir d'école. Que voulez-vous ? Il faut toujours que ces bougres d'enfants se fassent mettre à la porte de quelque part.

Et philosophiquement :

— Il ne faut pas s'affliger.

Un fou s'apprête à plonger du haut du tremplin d'un bassin de natation (celui-ci est vide, il n'y a pas d'eau). Un second fou le regarde faire, mais au moment où l'autre va prendre son élan pour se précipiter dans l'eau, le deuxième lui crie : « Fais donc attention, il n'y a pas d'eau dans le bassin. »

— Tant mieux ! répond l'autre, je ne sais pas nager !

Un inspecteur visitant une école de campagne était agacé par le bruit qu'il entendait dans la salle voisine de celle où il se trouvait. A la fin, il se leva, entra dans cette salle et vit une fille plus grande que les autres, et parlant si fort qu'elle ne l'avait pas entendu entrer. Il la saisit par les cheveux, l'emmena dans la première salle et la plaça debout dans un coin en lui disant :

— Tu vas te tenir un peu tranquille, maintenant !

Quelques minutes plus tard, la porte de la deuxième salle s'ouvrit doucement et une fillette passa la tête.

— Est-ce que vous allez nous renvoyer notre maîtresse bientôt ? demanda-t-elle à l'inspecteur.



— Qu'est-ce qui se passe, c'est anormal... Le client qui vient d'entrer... je l'ai entendu rire !...

— Qu'est-ce que c'est qu'une île Tit-Pit ?

— Madame, c'est un endroit, dans la mer, où le fond passe au travers de l'eau.

— Si tu veux économiser sur l'achat de vêtements masculins, je vais te donner l'adresse de mon marchand ; il m'a vendu, l'année dernière, un habillement que porte maintenant mon jeune garçon de cinq ans.

— Tu l'as fait arranger à sa taille ?

— Pas besoin de ça, et c'est encore plus avantageux que tu penses. J'ai porté l'habit deux mois et j'ai reçu une grosse pluie dessus ; ça l'a rétréci et il a pu servir à mon grand garçon de seize ans. Après une deuxième pluie qui l'a encore rétréci, il a été bon pour mon autre garçon de dix ans, et une troisième pluie l'a mis juste à la grandeur de mon petit gars. Il aura donc servi à quatre personnes pour le même prix, tu vois que c'est économique.

— On a volé votre auto ? Allez le dire à la police.

— Pourquoi faire ? je me fiche pas mal du bazou, la seule chose que j'aimerais à savoir, c'est de quelle manière les gars s'y sont pris pour le faire démarrer.

— Tu n'as pas mis de timbres sur la lettre que je t'ai envoyé porter à la poste ?

— Non, j'ai profité d'un instant que personne ne me voyait pour la jeter dans la boîte.

Un voyageur arrive dans un hôtel de dixième ordre où il passe la nuit et, le lendemain matin, il se plaint de n'avoir ni eau ni serviette propre pour faire sa toilette.

— Mais, dit le propriétaire de l'hôtel pour lui faire comprendre qu'il n'avait qu'à en réclamer, vous avez une langue, je suppose ?

— Certainement que j'en ai une, répondit le voyageur furieux, mais me prenez-vous pour un chat ?

— Quand on sert des petits gâteaux à table, les manges-tu avec la main gauche ?

— Ma foi non, je me sers de ma main droite pour ça.

— Je serais curieux de te voir faire, je n'ai encore jamais vu personne réussir une chose comme ça.

— Tu ne me dis pas que tu ne pourrais pas toi-même ?

— C'est pourtant comme ça, moi, vois-tu je les mange avec ma bouche.

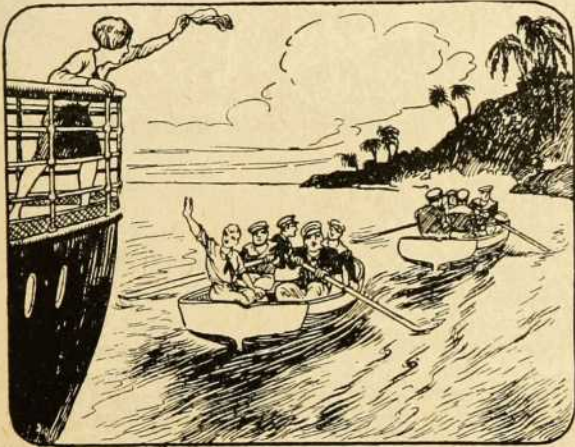
— Imagine-toi que je viens de voir un homme qui avait juste une moitié de paletot sur le dos.

— Il devait avoir l'air fou.

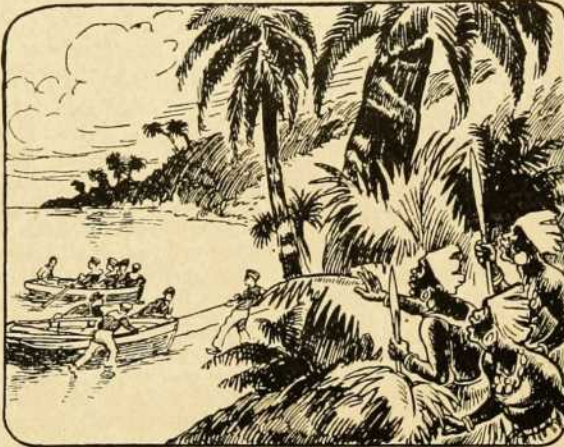
— Mais non, il était comme tout le monde ; il est vrai que je dois te dire qu'il avait l'autre moitié de son paletot sur le devant du corps.

LE TRÉSOR DU PIRATE

TRENTE-DEUXIEME EPISODE



1. — En quelques minutes, une équipe de secours partait du *Mermaid*, se dirigeant vers l'île. Se tenant sur le pont du yacht, Pauline regardait s'éloigner les deux chaloupes. « Bonne chance ! » cria-t-elle.



2. — Cachés dans la végétation tropicale abondante, jusque sur le bord des eaux, trois indigènes, à l'air féroce, guettaient les occupants des deux chaloupes qui arrivaient. « Ils viennent délivrer les prisonniers blancs », murmura l'un des indigènes.



3. — En arrivant sur la grève, Guy s'offrit à accompagner l'officier, M. Pearson, et l'un des matelots à la tête de l'équipe de secours. Il fut accepté et bientôt ils s'acheminaient tous trois dans la jungle très dense.



4. — Ayant marché ainsi pendant assez longtemps, le groupe s'arrêta. « Maintenant nous devons nous séparer », dit M. Pearson, « et couvrir un espace de la jungle aussi grand que possible. Si vous apercevez l'un des indigènes, revenez vers moi immédiatement et nous avertirons l'autre groupe de l'équipe. »



5. — Guy se dirigea vers la droite et guettait le moindre signe suspect qui l'avertirait de la présence des indigènes embusqués. Il continuait à avancer avec précaution.



6. — Mais il n'avait couvert qu'une courte distance quand, sans avertissement, il se sentit saisir par en arrière. Avant qu'il put crier, une main s'abattait sur sa bouche. Il avait marché droit dans une embuscade.



7. — Les sauvages eurent tôt fait de lui lier les mains derrière le dos. Puis l'un des indigènes tendait dans sa direction une lance menaçante. « Laisse entendre un cri et tu meures, visage blanc ! » murmura le sauvage. C'est dans ces conditions qu'il traversa la jungle.



8. — Enfin, le groupe arriva à une clairière. Assis sur un trône étrange se trouvait un indigène de taille imposante. Guy réalisa que c'était le chef de la tribu. « Je lui ferai voir que je n'ai pas peur ! » pensa Guy.



9. — Le chef regarda Guy attentivement. « Pourquoi les hommes blancs sont-ils venus sur l'île ? » demanda-t-il. « Mon oncle et le capitaine Summers, que vous avez capturés, sont venus chercher de l'eau fraîche », répliqua Guy.

(A suivre)

LE JUSTICIER D'EL DORADO

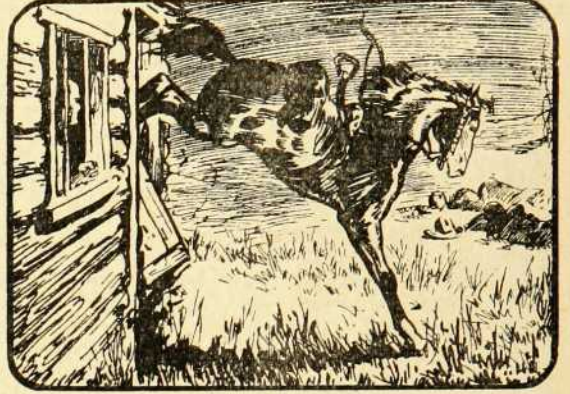
VINGT-TROISIEME EPISODE



1. — Les deux bandits allumèrent un feu de camp et s'installèrent en face de la cabane pour surveiller leur prisonnier. Quelques minutes plus tard, Ken ayant repris ses sens regarda à travers les barreaux de la fenêtre et vit ses deux gardes autour du feu.



2. — La nuit vint et les deux hommes s'étendirent sur le sol pour dormir. Mais Ken ne pensait pas au repos. « Il me faut sortir d'ici ! » murmura-t-il. Soudain un éclair de joie brilla dans ses yeux. Il venait d'apercevoir son fidèle cheval qui s'approchait.



3. — « Mon bon vieux Starlight ! » murmura Ken. Puis il siffla doucement et la bête se mit à trotter avec un joyeux hennissement. « Sors moi d'ici ! » dit encore Ken dans un souffle. Comme s'il avait compris, Starlight se tourna et d'une ruade enfonça la porte.



4. — Ken ne mit pas une minute pour sauter en selle. Mais le bruit de la porte brisée avait éveillé ses gardiens. « Malheur, voilà le justicier qui s'évade ! » cria Spike. « Son cheval a brisé la porte de la cabane. »



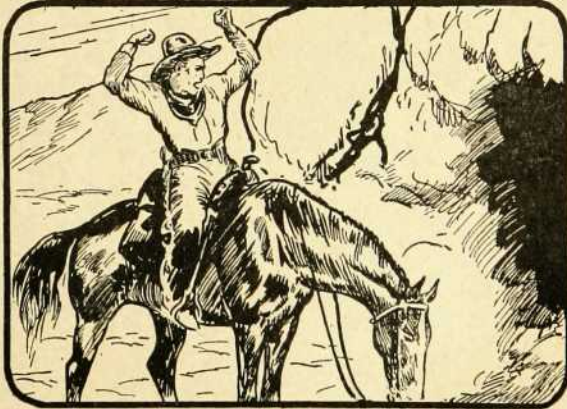
5. — Ils sautèrent sur leur revolver mais, dans un élan furieux, Ken, monté sur Starlight, s'élança sur eux. « Il passe sur nous ! » ragea Spike Nolan. Et ils s'écrasèrent sur le sol. Le cheval et son cavalier passaient par-dessus eux.



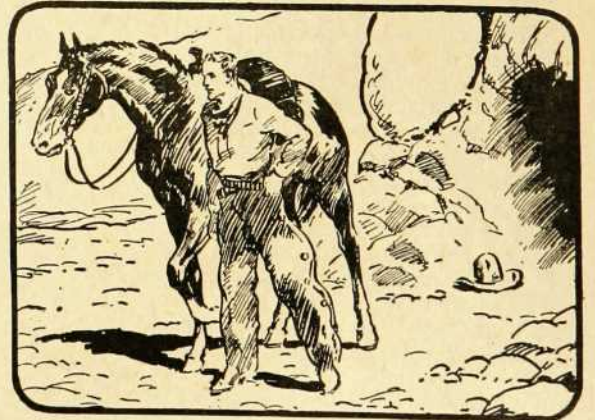
6. — Mais aussitôt que le cheval fut passé, Spike était sur ses pieds et faisait feu sur le fugitif. Les balles pleuvaient mais Ken continuait de fuir. « Je me sauve maintenant, Spike Nolan ! » murmura-t-il, « mais je reviendrai régler notre différend ! »



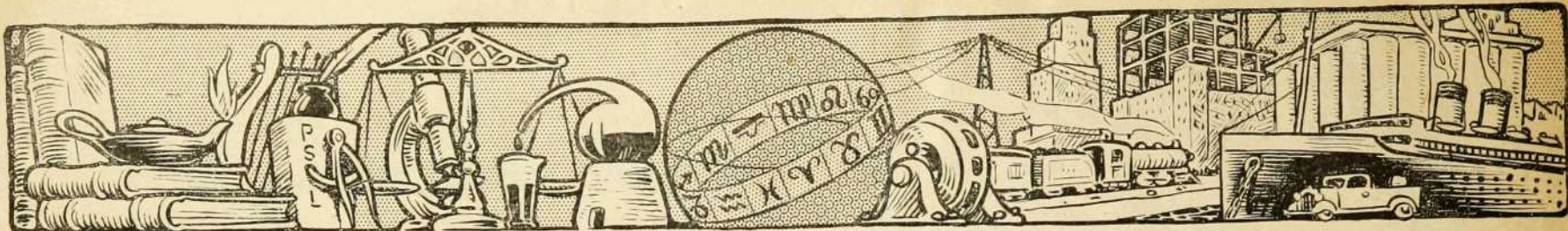
7. — Sous le feu des deux bandits, le jeune justicier de l'Eldorado s'éloigna rapidement, porté par son loyal cheval. Spike et son compagnon ne cessaient pas de tirer, mais bientôt ils ne virent plus le cavalier !



8. — La chance souriait au jeune homme, ce soir-là, car aucune ne l'atteignit. Quand il jugea la distance assez grande entre lui et ses ennemis, il s'arrêta. L'aurore pointait à l'horizon.



9. — « Tu m'as sorti de ce mauvais pas, mon vieux compagnon », dit-il en caressant le nez soyeux de Starlight. « Je crois que nous mourrons de soif tous les deux. Cherchons de l'eau. » Envoyant rouler son chapeau sur le sol, Ken s'éloigna avec son cheval. (A suivre)



NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

On venait souvent demander de l'argent à François de Sales, sous forme d'emprunt, et on ne le lui rendait guère. Un jour, un individu vint le supplier de lui prêter vingt écus, en lui offrant un reçu, avec promesse de payer à une certaine date. François de Sales, raconte son biographe, alla querir dix écus, et, revenu, dit à cet homme : « J'ai trouvé un expédient qui nous fera aujourd'hui gagner chacun dix écus, si vous voulez me croire. » « Monseigneur, que faudrait-il faire ? » « Nous n'avons, vous et moi, qu'à ouvrir la main ; cela n'est pas bien difficile. Tenez, voilà dix écus que je vous donne en pur don, au lieu de vous en prêter vingt ; vous gagnez ces dix-là, et moi, je tiendrai les dix autres pour gagnés, si vous m'exemptez de vous les prêter. »

La chronique latine du moine Richer, composée vers l'an 990, et publiée pour la première fois en 1859, renferme, entre autres faits intéressants, une anecdote sur la rivalité de deux médecins, bien propre à nous faire connaître les mœurs barbares du dixième siècle, sur lesquelles nous avons si peu de documents. Il est entendu que nous laissons au chroniqueur la responsabilité entière de ses détails scientifiques. Deux médecins du roi Louis IV, l'un nommé Deroldus, depuis évêque d'Amiens, l'autre que Richer ne nomme pas, mais qui était de Salerne, se prirent un jour à discuter. La discussion dégénéra bientôt en violente querelle. Après avoir fait assaut de savoir, les deux rivaux passèrent des paroles aux actes, c'est-à-dire que le Salernitain, confus de n'avoir pas su expliquer les noms grecs donnés à quelques branches de la médecine, ne put supporter cet affront, et résolut de s'en venger sur son adversaire. Il saisit la première occasion qui se présenta. Un jour qu'il se trouvait à table chez le roi avec son antagoniste, il oignit de poison l'ongle de son grand doigt, et le plongea dans la poivrade où l'un et l'autre ils trempaient leurs morceaux. A peine Deroldus eut-il goûté ce cette sauce qu'il se sentit malade, et se douta bien qu'il était empoisonné ; mais, grâce à la thériaque dont il fit usage, il fut complètement rétabli au bout de trois jours. Alors, la première fois qu'il vint se remettre à table avec le Salernitain, il cacha du poison entre son index et son petit doigt, et le répandit sur les mets destinés à son confrère. Celui-ci, empoisonné à son tour, recourut en vain à toutes les ressources de son art : il fut obligé, pour échapper à la mort, d'implorer le secours de son ennemi. Deroldus, fléchi par les prières du roi, le guérit, mais imparfaitement et à dessein ; de sorte que, le mal s'étant rejeté sur un de ses pieds, le malheureux Salernitain dut subir l'amputation, qui lui faite par des chirurgiens.

Les petites causes produisent parfois de grands effets. En voici la preuve par cette anecdote quasi inédite et qui montre comment Gutenberg fut amené à inventer l'imprimerie. Le père du futur grand homme avait la main leste. Les taloches et les bourrades couronnaient les espie-

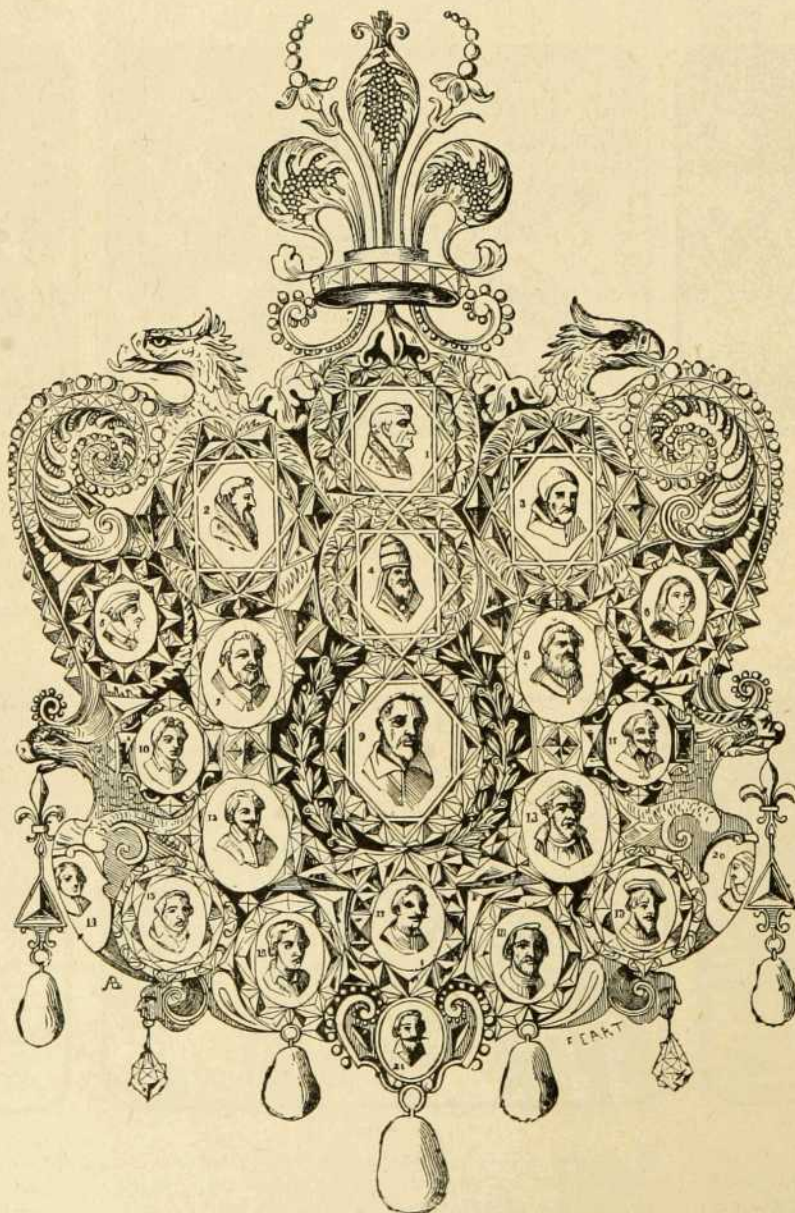
gleries du jeune Gutenberg. Celui-ci, un soir, s'était attardé à jouer avec des camarades jusqu'à la tombée de la nuit. Inquiet à la pensée de l'accueil qui l'attendait, il prit ses jambes à son cou et se hâta vers la demeure paternelle. Malheureusement, près de l'huis, un obstacle brisa net l'élan du coureur. L'enfant tomba brutalement et sa tête porta sur une marche de l'escalier. Au bruit de la chute et aux cris de Gutenberg, on accourut et on releva celui-ci qui était tout meurtri et pleurait à chaudes larmes. A la lumière, on vit, au beau milieu du front de l'enfant imprimé ce mot : *Ave*, qui était taillé en relief sur la marche qui avait eu un contact si brutal avec la tête du gamin. Nous ne savons si Gutenberg père montra une grande satisfaction pour cette vocation typographique et accidentelle de son rejeton. Mais, les jours qui suivirent, l'enfant resta longtemps devant un miroir, examinant l'impression contuse de son front et ne faisant pas part des réflexions

que lui suggérait cette vision. Devenu vieux, Gutenberg rappelait fréquemment sa mésaventure à ses familiers, affirmant qu'il avait puisé dans les réflexions qu'il fit à cette occasion l'idée de tailler des caractères mobiles pour imprimer. Nous devons donc la typographie à la culbute d'un gamin qui savait réfléchir.

On sait que la mouche tsé-tsé est la propagatrice de la maladie du sommeil ; il est donc extrêmement intéressant de rechercher et d'étudier les ennemis qu'elle peut avoir dans le monde animal, par exemple chez les insectes. Déjà, en 1909, M. Picard avait signalé à la Société de Biologie la découverte au Dahomey d'un hyménoptère destructeur de glossines, qui chasse et capture ces mouches pour en approvisionner son nid. M. Roubaud vient de signaler à son tour, à l'Académie des sciences l'existence d'une autre guêpe du genre *Bembex*, qui paraît avoir la même prédilection. La capture des glossines par les Bem-

bex est décrite par cet auteur en termes fort intéressants : « Le long des rives du fleuve Ouémé, écrit-il, en amont du pont du chemin de fer, il existe un gîte à *Glossina palpalis* et à *Glossina longipalpis*. Au voisinage immédiat de l'eau, et sous le couvert du rideau forestier riverain, on rencontre presque exclusivement la *palpalis* en gîte « au voisinage de l'homme », tandis que, plus en retrait, dans les broussailles assez touffues qui confinent au rideau forestier, ce sont les *longipalpis* qui prédominent. En faisant pénétrer un âne dans la zone infestée de *longipalpis*, j'ai observé, presque immédiatement, l'arrivée de plusieurs gros *Bembex* qui vinrent assaillir l'animal, à la manière des taons, passant d'un vol rapide, sans toutefois s'y poser jamais, autour du poitrail et des jambes. Au bout de quelques instants, l'un d'eux me parut s'élever sur une Glossine et l'entraîner avec lui ; mais le mouvement avait été si brusque que je n'en pus saisir le détail. Je capturai alors l'un des *Bembex* qui bourdonnaient encore autour de l'âne, je le plaçai dans un long tube de verre où j'introduisis aussi une Glossine vivante. Après quelques minutes d'un vol étourdi le long des parois de verre, le *Bembex* aperçut la proie et, fonçant sur elle, d'un coup la perça de son aiguillon. A peine avais-je pu surprendre le mouvement de l'abdomen que j'apercevais la mouche inerte, les ailes repliées, étendues selon l'axe du corps, sous le centre de la Guêpe, qui l'emportait solidement maintenue entre ses pattes postérieures et moyennes. Je recommençai l'expérience avec un autre *Bembex*, le résultat fut le même : en un instant, la mouche fut foudroyée par l'aiguillon et placée dans la position de transport. Mais, après avoir volé quelques minutes dans leur prison de verre, les Guêpes abandonnèrent leur proie pour chercher elles-mêmes à s'échapper. Les mouches piquées étaient absolument incapables de tout mouvement. »

Henry Monnier, qui se fit une réputation de romancier et de dessinateur au siècle dernier, le créateur de Joseph Prud'homme, se livrait à des mystifications qui paraissaient alors fort drôles, mais que nous apprécions peut-être moins aujourd'hui. Un jour, il rentre chez une concierge de la rue de Clichy. « M. Henry Monnier ? » demande-t-il. « Nous n'avons pas ce monsieur-là ici... » « Je vous demande pardon, puisque c'est moi. » Il s'éclipse, enchanté, et revient le lendemain, tout grimé. « M. Henry Monnier est-il ici ? » « Il n'est pas ici... » « Pardon, il est ici, puisque c'est moi. » Cette fois, la concierge se fâche et Henry Monnier se sauve devant sa fureur. Rentré chez lui, il écrit à son tailleur qu'il vient d'hériter et de s'installer dans un bel appartement de la rue de Clichy. Il est en mesure d'acquitter sa note. Le tailleur se précipite et demande M. Henry Monnier au concierge, qui lui tombe sur le dos à bras raccourcis. Henry Monnier, à son tour, aurait peut-être bien mérité une correction. Ces plaisanteries — au fond assez cruelles — ne sont plus de notre temps. Aujourd'hui, les écrivains paient leur tailleur, leur loyer et, dit-on, même leurs impôts.



Ce magnifique pendentif a appartenu à Marie de Médicis, qui fut reine de France par son mariage avec le roi Henri IV. Il comportait les portraits, peints sur émail, de vingt et un membres de sa famille, princes, papes et autres grands hommes. On ne sait plus ce qu'est devenu ce bijou dont il ne reste que des gravures et des descriptions.

TROIS MAGAZINES QUI S'IMPOSENT: LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

Il n'existe pas de revues plus canadiennes-françaises. Elles appartiennent, toutes trois, à la même famille canadienne-française depuis près de soixante ans. De plus, elles peuvent se comparer avantageusement à un grand nombre de magazines anglo-canadiens, américains ou français. LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM contiennent exactement les feuilletons, les romans, les articles et les chroniques qui plaisent aux nôtres, qui les amusent et les instruisent en même temps. Leur prix est des plus abordables.



Ces trois magazines essentiellement canadiens-français sont à la portée des bourses les plus modestes.



Durant vos heures de loisir passez d'agréables moments en lisant nos trois magazines.



LE SAMEDI est à la fois le magazine canadien-français le plus ancien et le plus moderne de la province de Québec. Sa circulation augmente sensiblement et son succès, dans tous les mondes, est considérable.



LA REVUE POPULAIRE est le plus chic des magazines. En donnant un abonnement, vous affirmez votre goût et vous êtes sûr que votre cadeau sera toujours en bonne place chez la personne aimée.

Où que vous soyez, en voyage d'affaires ou d'agrément, dans les gares, les hôtels, les restaurants, les kiosques à journaux, les pharmacies, vous pouvez être sûr de trouver nos trois magazines :

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM



LE FILM est le petit magazine le plus populaire. Son roman d'amour complet... Ses renseignements inédits sur le cinéma... Les articles de ses célèbres correspondantes... Ses photos d'acteurs et d'actrices, nombreuses et soignées... en font le magazine le plus aimé.

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM. IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Localité Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

2144-R-22012

MME J M SCOTT
8397 DROLET
VILLE

Ce quelque chose de plus!

...Vous pouvez toujours le repérer



Quand les gens songent à s'amuser, le Coke glacé doit naturellement faire partie de la fête. Il est si pratique et donne de l'énergie aux gens actifs.



C'est de savoir pourquoi l'on se bat et de savoir aussi tout ce qui concerne la descente en parachute qui donne au parachutiste ce quelque chose de plus.

C'est de savoir comment vous désaltérer et comment vous donner la sensation agréable de vous être rafraîchi qui a rendu partout le Coca-Cola glacé si populaire. La bonne marque, Coca-Cola, donne ce qu'elle promet. Vous le goûterez, vous le sentirez, et vous vous en régalez chaque fois que vous dégusterez une bouteille du produit authentique.

★ A cause de la guerre, la quantité de Coca-Cola est limitée. Quand il vous arrive de ne pas en trouver, rappelez-vous que le Coke, étant le plus demandé, est le premier à partir. Demandez-le chaque fois.



Il vaut toujours mieux acheter ce qu'il y a de meilleur!



Il ne peut pas s'arrêter en route pour se rafraîchir... mais voyez-le se diriger, chaque fois qu'il en a l'occasion, vers le rafraîchissoir rouge bien connu et le Coca-Cola glacé.

Questionnez n'importe quel combattant. Il vous dira que le Coca-Cola glacé lui a fait du bien au moral. Et il vous rafraîchit, partout où vous pouvez en trouver.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
THE COCA-COLA COMPANY OF CANADA, LIMITED
DU QUÉBEC